

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PROLÉGOMÈNES À UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE L'EXPLOITATION :
PEUT-ON RÉCONCILIER LE MARXISME POLITIQUE DE WOOD ET LE
FÉMINISME MATÉRIALISTE?

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR

ALAIN SAVARD

FÉVRIER 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais tout d'abord remercier mon directeur de maîtrise Francis Dupuis-Déri pour son soutien, ses conseils et sa patience. Merci à mes parents : Linda Michaud, Stéphanie Savard et Louis-Christian Héroux. C'est grâce à vous que j'ai développé ma curiosité intellectuelle et mon intérêt pour les questions d'égalité et de justice sociale. Merci à mon amoureuse Marie-Ève Tremblay-Cléroux, avec qui j'ai développé plusieurs de mes intuitions théoriques et qui m'a toujours soutenu dans ce projet. Merci à mes camarades de lutte et aux grévistes du printemps 2012. La grève étudiante a certes interrompu ma maîtrise, mais les enseignements que j'en retire sont aussi riches que nombreux. Plusieurs des idées présentées ici ont émergé de la pratique politique de la grève étudiante.

Et finalement, merci au Conseil de recherches en sciences humaines pour son soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	II
RÉSUMÉ	V
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I MARXISME ET MATÉRIALISME	10
1.1 Thèses sur Feuerbach	11
1.2 La fixation de la métaphore base-superstructure	16
1.3 La fin de l'orthodoxie	21
1.4 Louis Althusser	23
1.5 Edward Palmer Thompson, critique d'Althusser	29
1.6 Perry Anderson, István Mészáros et l'orthodoxie contemporaine	33
1.7 Post-marxisme	38
1.8 Ellen Meiksins Wood, critique du postmarxisme	43
1.9 Raymond Williams et la critique de la métaphore base-superstructure	46
CHAPITRE II ELLEN MEIKSINS WOOD ET LE MARXISME POLITIQUE	50
2.1 Edward Palmer Thompson et la lutte des classes	51
2.2 Robert Brenner et l'origine politique du capitalisme	55
2.3 Ellen Meiksins Wood et la synthèse théorique du marxisme politique	62
CHAPITRE III FÉMINISME ET MATÉRIALISME	73
3.1 Le débat sur la notion de production	75

3.2 Le débat sur la notion de patriarcat	86
3.2.1 L'exploitation du travail domestique	88
3.2.2 L'exploitation du travail sexuel	94
3.2.3 Sur la structure de l'exploitation des femmes	99
CHAPITRE IV	
SYNTHÈSE	106
4.1 Wood et la notion féministe de production	106
4.2 Totalité, capitalisme et patriarcat	110
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	125

RÉSUMÉ

Le présent mémoire cherche à tracer l'esquisse d'une réponse théorique matérialiste aux problèmes de l'intégration de la perspective féministe au cadre marxiste et aux lacunes des interprétations mécanistes du marxisme. À cette fin, ce mémoire articule les principales thèses du marxisme politique de Ellen Meiksins Wood avec celles du féminisme matérialiste sur les notions de *production* et de *patriarcat*. Nous y défendons que les thèses de Wood sur le mode de production comme mode d'exploitation et sur la domination politique comme appropriation du travail permettent de renouveler le matérialisme sur des bases compatibles avec les notions des féministes matérialistes de l'oppression des femmes comme exploitation et du patriarcat comme mode de production/mode d'exploitation.

Mots-clefs : Matérialisme historique, marxisme politique, féminisme matérialiste, théories de l'exploitation

INTRODUCTION

Le présent mémoire porte sur les fondements théoriques du matérialisme marxiste. Deux problématiques distinctes y sont à l'étude : celle de la métaphore base-superstructure (ou de l'économie comme détermination en dernière instance) et celle de l'intégration d'une compréhension adéquate des oppressions spécifiques vécues par des groupes qui ne peuvent se définir par le concept de prolétariat (comme les femmes et les personnes racisées). En ce sens, il s'inscrit dans le champ de la pensée politique, plus spécifiquement dans le domaine de la théorie critique (marxisme, post-marxisme, *cultural studies*, féminisme, etc.). L'approche retenue relève de l'analyse synthèse critique, qui consiste à présenter, discuter et mettre en débat plusieurs contributions propres à la théorie critique pour tenter de dénouer certains nœuds théoriques et conceptuels.

Plus précisément, le présent mémoire cherche à tracer l'esquisse d'une réponse théorique matérialiste à l'incapacité historique du marxisme à intégrer la perspective féministe de manière adéquate et aux lacunes manifestes des interprétations mécanistes du marxisme dans son analyse de l'économie par rapport au reste du monde social. Il s'agit d'une *esquisse de réponse* et non d'une *réponse* puisque le cadre limité d'un mémoire ne peut prétendre offrir l'espace nécessaire pour régler définitivement ces questions. La démonstration se limite donc à décrire une avenue théorique possible à partir de recherches qui existent déjà. Parmi la problématique générale de l'intégration des oppressions non « économiques », les contraintes restreignant l'étendue de la recherche impliquent également un choix quant aux oppressions spécifiques qui seront à l'étude. Cette question sera donc limitée à l'étude de l'oppression spécifique des femmes.

Le présent document est un essai critique : il prend la forme d'une étude théorique de différents auteurs, il compare leurs arguments et tente d'utiliser les recherches que ces auteurs ont déjà effectuées pour parvenir à une synthèse dont la nouveauté réside dans

l'agencement original et la mise en relation de leurs arguments. Comme il s'agit d'une étude sur le matérialisme, il va sans dire qu'elle est également conforme aux principes mêmes du matérialisme. L'étude des textes ne se fait donc pas dans l'idée d'examiner l'universallement vrai de leurs propos, la cohérence formelle de leur argumentaire ou l'impact imaginé de leur discours sur le réel. Les différents auteurs ont plutôt été analysés en fonction de la pertinence de leurs arguments pour résoudre des problématiques qui s'ancrent dans la pratique politique de la gauche radicale contemporaine et dans les défis que cette gauche rencontre. En ce sens, le présent mémoire se veut un moment théorique du processus dialectique plus large de la lutte révolutionnaire où un besoin de redéfinition du cadre matérialiste se fait sentir.

Le cœur de ce mémoire est construit autour de l'articulation des principales thèses du marxisme politique¹ de Ellen Meiksins Wood avec celles du féminisme matérialiste sur les notions de production et de patriarcat. Visiter les confins théoriques et pratiques de l'alliance conceptuelle qui émerge de cette synthèse nécessiterait plus qu'un mémoire, c'est pourquoi il ne sera question que de démontrer la possibilité de cette alliance ainsi que sa pertinence théorique et pratique, en plus d'ouvrir des pistes d'exploration futures pour des recherches ultérieures.

Avant de présenter la thèse qui sera défendue, il importe de définir brièvement quelques concepts clefs – ce qui clarifiera par extension le cadre d'analyse et la démarche argumentative utilisée.

Le matérialisme est bien évidemment le concept central qui structure ce mémoire. Comme définir le matérialisme relève toutefois d'une opération complexe, la première portion du mémoire portera sur les différentes définitions qui lui sont données au fil de l'évolution de la théorie marxiste afin de tracer adéquatement les

¹ Le présent document utilise l'expression « marxisme politique » de manière synonyme à « la pensée d'Ellen Meiksins Wood ». La définition exacte du contenu de cette pensée se trouve au chapitre deux.

contours de ce concept. Il est toutefois possible d'établir de manière préliminaire un ensemble de caractéristiques partagées entre les différentes définitions existantes.

Ainsi, le matérialisme se définit comme une méthode d'analyse éminemment politique : elle se fonde comme une méthode d'explication et de révélation de l'oppression (Delphy 2009, 2:132) et s'inscrit dans un programme de transformation de la société. Comme le disait Marx : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer. » (Marx et Engels 1968, 34)

Le matérialisme se veut, par conséquent, une science populaire : sa volonté de transformation repose sur sa capacité à devenir un outil pour les *masses*, c'est-à-dire qu'il est réfléchi pour pouvoir être utile comme outil politique à des gens qui ne sont pas nécessairement des chercheurs universitaires. « Marx, en parlant du degré de conscience plus élevé, de la théorie scientifique, [affirmait que] chaque théorie devient une force matérielle, quand les masses s'en sont emparées. » (Boukharine 2002, 49) Corolairement, le matérialisme s'oppose aux explications élitistes de l'histoire (Hobsbawm 2009, 137-160) et aux explications hétéronomes (par des forces mystiques ou divines par exemple) de la société (Marx et Engels 1968). L'explication matérialiste d'une histoire *par le bas* – c'est-à-dire par les actions des subalternes et par les rapports de forces construits contre eux par l'élite – permet d'expliquer les fondements de l'oppression tout en renforçant le regard que les classes opprimées jettent sur elles-mêmes en tant qu'actrices du changement social.

Une autre caractéristique partagée par les matérialistes, c'est leur étude des *pratiques sociales*, plutôt que les idées et les discours, et le fait de fonder la connaissance dans l'*expérience* de cette pratique. (Lukács 2003, 34-35) Cette caractéristique est fortement liée avec l'adhésion généralisée des matérialistes aux principes de la

dialectique, principes largement inspirés d'Hegel, bien que dans une perspective anti-idéaliste :

La mystification que la dialectique subit entre les mains de Hegel n'empêche aucunement qu'il ait été le premier à en exposer les formes générales de mouvement de façon globale et consciente. Chez lui elle est sur la tête. Il faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel sous l'enveloppe mystique (Marx 2006, 17-18).

La dialectique du matérialisme appréhende le réel comme une totalité – rejetant d'emblée les approches individualistes. Les éléments constitutifs de cette totalité sont en constant mouvement, une interrelation fluide dont les grandes dynamiques sont saisissables par l'étude des pratiques sociales et la mise en application de la théorie dans la pratique (Lukács 2003, 17-39). Le matérialisme est également une forme de « constructivisme social » avant la lettre, au sens où il rejette les explications naturalistes et biologisantes du social en postulant que ce sont les relations matérielles qui déterminent la vie en société et que celles-ci sont elles-mêmes produites par des formes sociales antérieures. En ce sens, la société existe toujours déjà avant l'individu et elle en a forgé la quasi-totalité de ses conditions d'existence. Le matérialisme ne rejette pas l'existence des idées, mais il fonde l'origine de la conscience dans l'expérience pratique du monde, expérience qui est toujours déjà forgée par le contexte social (Marx et Engels 1968, 50).

Il existe une tendance *économiste* qui est dominante au sein du courant matérialiste. Cette tendance se caractérise par un glissement sémantique qui confond presque systématiquement base matérielle et base économique. À peu près tous les auteurs faisant référence à la métaphore base-superstructure comme notion centrale du matérialisme finissent par participer à cette tendance. La *base* est alors définie par l'activité économique, alors que la superstructure regroupe les formes juridiques, politiques et idéologiques du social. Toutes les formes d'économicisme ne sont pas aussi radicales : certaines versions sont fondées sur un déterminisme économique du

développement des forces productives sur le reste de la société (Kaustsky par exemple) alors que d'autres admettent une forme d'interaction dialectique entre la base et la superstructure et une certaine autonomie de la superstructure (Perry Anderson et Louis Althusser par exemple), tout en ajoutant que l'économie est déterminante en dernière instance.

Trois autres concepts, au cœur des débats sur le matérialisme, seront abordés. Il s'agit de la notion d'oppression, de celle de domination et de celle d'exploitation. Si elles ont cette importance, c'est parce que le matérialisme existe afin de les expliquer – et de renverser ce qu'elles représentent. Malgré leurs apparentes similitudes, les auteurs matérialistes font des distinctions importantes entre chacune de ces conceptions. Par exemple, Delphy explique que les marxistes distinguent l'exploitation de l'oppression. Pour eux, l'exploitation est économique tandis que l'oppression relève de l'idéologie et de formes sociales superstructurelles qui ne sont que des « formes résiduelles » de sociétés antérieures (Delphy 2004, 102). L'argumentaire de la féministe dans *L'Ennemi principal* vise alors à démontrer que les femmes sont exploitées et non seulement opprimées (Delphy 1998, 31-56). On retrouve également une distinction similaire chez Gramsci, qui fait une distinction entre domination et exploitation. Encore une fois, l'exploitation est liée à la structure économique alors que la domination est liée à la structure politique (domination de la classe bourgeoise à travers l'État sur les autres classes sociales). (Thomas 2010, 161-163) Toutefois, cette distinction entre les concepts n'est pas constante entre les auteurs, ni même au sein de l'œuvre d'un même auteur. La définition de ces concepts est généralement tenue pour acquise et leurs contours sont flous, mais l'analyse de leur contexte d'utilisation permet tout de même de comprendre qu'il existe un enjeu important autour de leur définition. Les matérialistes partagent toutefois l'idée que les inégalités sont structurelles, qu'elles sont fondées dans des rapports de pouvoir inscrits socialement dans le mode de production et de reproduction (au sens large) de la société. Le rejet des explications individualistes et biologisantes des inégalités

constitue le fondement d'utilisation de ces termes : ils représentent des relations structurelles inégalitaires d'un groupe sur un autre. Mais le contenu réel qui détermine *ce qui est* une forme d'inégalité structurelle de *ce qui ne l'est pas* est au cœur du débat.

On en vient alors à deux concepts présentés en filigrane jusqu'ici : ceux d'économie et de politique. La distinction entre économie et politique est présumée dans la métaphore base-superstructure, dans la séparation sphère matérielle/sphère idéologique et dans l'opposition exploitation/oppression-domination. Bien que les conceptions marxistes aient toujours visé à *politiser* l'économie — au sens où l'argumentaire présenté dans le *Capital* de Marx vise surtout à révéler l'inégalité structurelle du capitalisme que masque la science économique classique —, l'utilisation des termes économie et politique reste largement conforme à leur définition typiquement moderne. Ils désignent des sphères formellement distinctes l'une de l'autre qui tendent à se projeter à travers l'histoire comme des déterminations universelles. L'économie est conçue comme la sphère de l'échange marchand et de la production de biens et de services, alors que le politique comprend l'organisation de la structure étatique (où l'État est défini largement comme l'organisation centralisée de toute civilisation), la lutte pour son contrôle et les différentes formes sociales qui en émergent (appareils d'États, lois, forces militaires, etc.). C'est cette distinction qui empreint l'idée que la base économique de la société détermine sa forme superstructurelle politique et idéologique. Cette distinction pousse également les marxistes à ne comprendre l'exploitation *que* par le concept de plus-value (Delphy 2003b), élaborée par Marx pour comprendre le capitalisme, et à renvoyer l'oppression des femmes dans le domaine de la superstructure. La conception dominante du marxisme présume cette distinction — au point où sa remise en question est généralement prise pour une remise en question du matérialisme en tant que tel. Or, c'est spécifiquement sur ce point que l'analyse de Wood permet de résoudre un nœud. Dans *Democracy Against Capitalism* (Wood 1995), elle pose les

bases d'un matérialisme qui rejeterait l'universalisation de la distinction entre l'économique et le politique sans remettre en question le matérialisme lui-même.

La notion de production est intimement liée à ces débats, puisque la séparation base-superstructure et économie/politique nécessite que les marxistes séparent l'activité humaine productive de celle qui ne l'est pas. Deux critères sont généralement utilisés par les marxistes pour opérer cette distinction. Soit la production est définie comme tout travail qui transforme la nature (cela exclut donc le secteur des services, l'activité scientifique, ainsi que l'activité de gestion, d'encadrement et de contrôle), soit le travail productif est défini par son intégration au procès de valorisation du capitalisme (cela exclurait donc le travail non salarié). Il sera longuement question de cet enjeu au cours de ce mémoire, mais il importe de souligner que les principales remises en question de cette distinction proviennent du milieu féministe.

Finalement, il est important de noter que le matérialisme marxiste confond généralement la *totalité* sociale avec le *mode de production*. L'enjeu est difficile à expliquer dans le cadre d'une introduction, mais il est digne de mention que c'est à ce niveau que la notion féministe de patriarcat vient jouer un rôle. Alors que les marxistes subsument généralement l'ensemble des dynamiques sociales sous l'explication totalisante du capitalisme, les féministes maintiennent que l'oppression spécifique des femmes doit être comprise comme fondamentalement forgé par une structure distincte (le patriarcat).

Dans le cadre du projet général de renouvellement du matérialisme visant à sortir celui-ci du réductionnisme économique et de sa difficulté d'appréhension de l'oppression spécifique des femmes, le présent mémoire défend la thèse suivante : les thèses de Wood sur le mode de production comme mode d'exploitation et sur la domination politique comme appropriation du travail permettent de renouveler le matérialisme sur des bases compatibles avec les notions des féministes matérialistes

de l'oppression des femmes comme exploitation et du patriarcat comme mode de production/mode d'exploitation.

Ce mémoire ne vise pas à légitimer le marxisme auprès des milieux féministes, ni à convaincre les marxistes de la pertinence des contributions féministes, mais bien à poser les bases d'un renouvellement théorique du matérialisme qui pourrait dépasser la dichotomie entre les deux groupes.

Pour y arriver, ce mémoire se structure en quatre chapitres. Le premier fait un survol des débats et des conceptions marxistes du matérialisme. L'objectif de ce chapitre n'est bien sûr pas de faire une revue exhaustive de toutes les tendances marxistes : il vise surtout à cerner les problématiques liées à l'économicisme dans le marxisme et à mettre l'émergence du marxisme politique dans son contexte. Dans cette perspective, ce chapitre sera structuré autour des grands débats entre marxistes occidentaux qui ont mené à l'émergence de la tendance dont se réclame Ellen Wood. Il y sera notamment question du marxisme orthodoxe, de l'althussérisme, du postmarxisme et de Raymond Williams.

Le second chapitre présente les thèses du marxisme politique sur le matérialisme et tente de démontrer leur originalité par rapport aux conceptions précédentes. Cette section tracera les origines du marxisme politique à travers les écrits d'E.P. Thompson et de Robert Brenner. Il sera ensuite spécifiquement question de la synthèse qu'en fait Ellen Meiksins Wood.

Le troisième chapitre est construit autour de deux débats importants soulevés par les féministes matérialistes : celui autour de la notion de productivité marxiste et celui autour du patriarcat comme système d'oppression. À partir des points communs des féministes radicales françaises, des féministes socialistes et des féministes marxistes, ce chapitre confronte les thèses générales du marxisme sur la notion de base-superstructure et sur celle du mode de production.

Le chapitre quatre synthétise les principales conclusions des chapitres deux et trois pour établir sous quelle forme la synthèse du marxisme politique d'Ellen Wood peut pleinement intégrer les considérations féministes soulevées au chapitre précédent. Finalement, la conclusion de ce mémoire s'ouvre sur les avenues théoriques qu'ouvre cette synthèse.

CHAPITRE I : MARXISME ET MATÉRIALISME

Avant d'explorer les débats sur la définition du matérialisme au sein de la tradition marxiste, il importe de situer brièvement l'origine du mot. Selon l'*Encyclopédie de la philosophie* dirigée par Vattimo, « matérialisme » est un :

terme apparu dans la seconde moitié du XVII^e s. pour désigner les philosophies qui nient l'existence de substances spirituelles (des âmes) et reconnaissent uniquement celle de substances corporelles. Cette thèse implique généralement l'athéisme [...] Le premier matérialiste de la pensée occidentale est sans aucun doute Démocrite, avec sa thèse selon laquelle « les principes de toutes choses sont les atomes et le vide ». L'âme elle-même est donc pour lui composée d'atomes [...] La renaissance du matérialisme dans la pensée moderne est due à la renaissance, au XVII^e s., du mécanisme, bien que ce dernier ne soit pas de forme strictement atomiste (Vattimo 2002, 1030-1031).

À cette époque, le matérialisme n'avait alors pas la signification qu'on lui connaît aujourd'hui : il s'agissait surtout d'une posture ontologique. Le matérialisme n'acquies sa signification politique qu'au cours du XIX^e siècle. La philosophie allemande était alors dominée par l'idéalisme, avec Hegel comme figure de proue (Vattimo 2002, 165-166 et 1031). Les hégéliens étaient séparés en deux camps : une tendance de droite (conservateurs chrétiens appuyant la monarchie prussienne) et une tendance de gauche (progressistes de la tradition des lumières s'opposant à la monarchie chrétienne, aussi baptisés « jeunes-hégéliens »). (Vattimo 2002, 701-702) Marx et Engels décrivent ces derniers ainsi :

Chez les jeunes hégéliens, les représentations, idées, concepts, en un mot les produits de la conscience, qu'ils ont eux-mêmes promue à l'autonomie, passent pour les chaînes réelles des hommes au même titre qu'ils sont proclamés comme étant les liens réels de la société humaine par les vieux hégéliens. Il va donc de soi que les jeunes hégéliens doivent lutter uniquement contre ces illusions de la conscience. Comme, dans leur imagination, les rapports des

hommes, tous leurs faits et gestes, leurs chaînes et leurs limites sont des produits de leur conscience (Marx et Engels 1968, 44 [1846])².

Parmi ces hégéliens de gauche, on retrouve Ludwig Feuerbach, qui fut l'un des plus virulents et prolifiques critiques de la tendance chrétienne. Il rompit toutefois définitivement avec la tradition idéaliste pour se définir comme matérialiste en 1839 avec la publication de sa *Contribution à la critique de la philosophie hégélienne* (Vattimo 2002, 571-572). À l'opposé de la conception idéaliste qui situe l'essence de l'humanité dans l'abstraction de l'*Esprit absolu*, Feuerbach « développe cette idée que l'être d'un objet ou d'un homme est également son essence, que les conditions d'existence, le mode de vie et l'activité déterminée d'une créature animale ou humaine sont ceux où son "essence" se sent satisfaite » (Marx et Engels 1952, 29 [1846]). Il adopta également l'étiquette de « communiste » (Marx et Engels 1952, 28). Cette rupture marqua le début d'une association claire entre un mouvement politique progressiste et une philosophie matérialiste.

1.1 Thèses sur Feuerbach

C'est dans la suite de cette critique que Marx et Engels écrivirent *L'idéologie allemande* – texte produit entre 1845 et 1846, mais dont le résultat ne fut publié que de manière posthume en 1932³ (Marx et Engels 1968, 28-29). La première section du livre, un court texte intitulé *Thèses sur Feuerbach*, offre la toute première définition du matérialisme marxiste. Ces thèses sont d'intérêt dans la mesure où le matérialisme qu'elles décrivent n'est pas encore teinté d'un réductionnisme économique et d'un déterminisme mécanique. Sans accomplir un fastidieux travail d'exégèse du sens de

² Nous indiquons entre crochets la date de publication originale des textes (ou dans ce cas, la date d'écriture originale puisque la publication a lieu beaucoup plus tard) lorsque cela est susceptible d'aider à la compréhension du contexte historique d'un texte et de la séquence chronologique des débats. Nous n'indiquerons pas cette information à chaque occurrence d'un même ouvrage, mais seulement lorsqu'un rappel peut être utile.

³ La publication tardive de ce texte explique qu'il n'ait pas eu une influence prépondérante sur les premières moutures du marxisme.

l'œuvre de Marx, les prochaines pages seront consacrées à extraire de ces thèses les bases du matérialisme révolutionnaire.

La première thèse avancée par Marx et Engels à ce sujet stipule que :

I. Le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes – y compris Feuerbach – est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'*objet* ou d'intuition, mais non en tant qu'*activité humaine concrète*, non en tant que *pratique*, de façon subjective. [...] C'est pourquoi il [Feuerbach] ne comprend pas l'importance de l'activité « révolutionnaire », de l'activité « pratique-critique » (Marx et Engels 1968, 31 [les auteurs soulignent]).

Ce passage est particulièrement important pour l'étude du matérialisme : Marx et Engels y expliquent que l'objet d'étude *matériel* qui nous intéresse est celui de l'*activité humaine concrète*. La *pratique* humaine est ainsi conçue comme *toujours* ancrée matériellement dans le monde, et c'est toujours sous une forme *médiée* par cette pratique que s'institue le rapport au monde. De plus, l'activité pratique peut être « révolutionnaire » ou « critique » dans la mesure où le rapport au monde n'est pas passif — l'activité humaine concrète transforme ce monde.

II. La question de savoir s'il y a lieu de reconnaître à la pensée humaine une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question pratique. C'est dans la pratique qu'il faut que l'homme prouve la vérité, c'est-à-dire la réalité et la puissance de sa pensée dans ce monde et pour notre temps (Marx et Engels 1968, 31-32).

Avec la seconde thèse, Marx et Engels viennent préciser que le statut de la réalité comme *toujours déjà* médié par la pratique humaine concrète mine la pertinence même de rechercher une *vérité objective*. Le matérialisme, en tant que méthode, ne s'intéresse qu'à la capacité pratique de l'activité humaine d'affecter le monde, à y déployer une puissance transformatrice. La vérité pratique se trouve ainsi toujours située « dans ce monde et pour notre temps » — la portée prétendument universelle d'une affirmation n'est qu'une mystification idéaliste puisque la vérité n'est accessible qu'à travers l'activité pratique qui est elle-même toujours située, ancrée

dans le monde. Les conséquences de cette thèse sont importantes, puisque la « situation » qui ancre la vérité pratique est profondément sociale :

III. La doctrine matérialiste qui veut que les hommes soient des produits des circonstances et de l'éducation, que, par conséquent, des hommes transformés soient des produits d'autres circonstances et d'une éducation modifiée, oublie que ce sont précisément les hommes qui transforment les circonstances et que l'éducateur a lui-même besoin d'être éduqué. [...] La coïncidence du changement des circonstances et de l'activité humaine ou autochangement ne peut être considérée et comprise rationnellement qu'en tant que pratique *révolutionnaire* (Marx et Engels 1968, 32 [l'auteur souligne]).

La troisième thèse part du constat établi par le matérialisme de Feuerbach selon lequel les circonstances matérielles – situées socialement et historiquement – ont un effet déterminant sur les êtres humains. Marx et Engels ajoutent toutefois qu'il faut prendre en compte que ces circonstances sont le produit de l'activité humaine des sociétés antérieures et l'histoire de ces sociétés n'est pas le résultat mécanique des déterminations passées. Le propre de l'activité humaine est sa capacité à transformer le réel. Le sens du mot révolutionnaire utilisé par les auteurs dans la première et la troisième thèse ne signifie pas que toute pratique humaine vise la transformation radicale de la société. La pratique est « révolutionnaire » ou « critique » dans la mesure où elle n'est jamais passive face au réel. La première thèse la distingue comme *subjective* justement parce que sa capacité de transformation du monde n'est pas que le reflet mécanique des déterminations extérieures, mais elle relève plutôt de la capacité de l'être humain à réfléchir le monde à partir de sa posture (matériellement ancré par la médiation de sa pratique), et ce, dans une perspective d'*action* sur ce monde.

Le matérialisme des auteurs n'est donc pas mécanique, ni naturalisant. Le processus de détermination y est profondément *social* et le propre de l'activité humaine est sa capacité *réflexive*. Le changement social ne s'y explique pas par des événements

naturels ou par des lois transcendantales : c'est la société elle-même qui peut se transformer à travers cette *pratique révolutionnaire*.

Les trois premières thèses ont également pour conséquence de situer au sein même d'une société la connaissance pratique. La vérité pratique en lien avec les pratiques transformatrices de la société n'est pas universelle dans la mesure où le rapport problématique au réel n'est pas le même si l'on appartient à la classe dominante ou à celle des dominés. L'ambition du matérialisme de Marx et Engels était d'ailleurs de produire des connaissances à partir de l'expérience pratique de l'oppression de la classe prolétarienne, une connaissance permettant de comprendre cette oppression et de la renverser.

VI. [...] L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux. Feuerbach, qui n'entreprend pas la critique de cet être réel, est par conséquent obligé : 1. De faire abstraction du cours de l'histoire et de faire de l'esprit religieux une chose immuable, existant pour elle-même, en supposant que l'existence d'un individu humain abstrait, *isolé*; 2. De considérer, par conséquent, l'être humain uniquement en tant que « genre », en tant qu'universalité interne, muette, liant d'une façon purement *naturelle* les nombreux individus (Marx et Engels 1968, 33 [l'auteur souligne]).

Dans la sixième thèse, Marx et Engels reviennent sur la critique de la religion formulée par Feuerbach et souligne une contradiction fondamentale dans sa posture matérialiste : l'étude du phénomène religieux s'y fait d'une manière abstraite, désincarnée des conditions réelles d'existences des êtres humains, où la religion n'est pas conçue comme une activité concrète, mais comme un corps flottant au-dessus de la société. Ils y opposent une vision de la société comme un *tout* qui ne peut être séparé de ses parties, mais dont l'hétérogénéité interne ne peut être subsumé par une abstraction idéaliste. De plus, cette sixième thèse critique implicitement l'individualisme méthodologique (supposer l'existence d'un individu humain isolé), ce qui s'enchaîne dans les quatre thèses suivantes (mais surtout la dixième) :

VII. Toute vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique.

VIII. Le résultat le plus avancé auquel atteint le matérialisme *intuitif*, c'est-à-dire le matérialisme qui ne conçoit pas l'activité des sens comme activité pratique, c'est la façon de voir des individus isolés et de la société civile.

X. Le point de vue de l'ancien matérialisme est la société « civile ». Le point de vue du nouveau matérialisme, c'est la société *humaine*, ou l'humanité socialisée.

XI. Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le *transformer* (Marx et Engels 1968, 33-34 [l'auteur souligne]).

Ces quatre dernières thèses constituent la première formulation du projet matérialiste de Marx et Engels. Ils réintroduisent au matérialisme de Feuerbach certains principes de la dialectique hégélienne : l'analyse du tout (la société) comme composante inséparable de ses parties (les individus) et une compréhension des transformations sociales comme le résultat d'une « activité critique » cherchant à supprimer « la contradiction » (Marx et Engels 1968, 32) – introduisant ainsi une vision du matérialisme où les changements sont le fruit d'un processus dialectique, de tensions entre différents « pôles », plutôt qu'une évolution mécanique et linéaire.

Le matérialisme de Marx et Engels est donc profondément politique : toute production de connaissance a pour but de transformer le monde. Ce qui est *problématique*, et donc à *changer*, n'est toutefois pas donné d'avance. Le matérialisme marxiste se caractérise par la prise en compte du point de vue spécifique du prolétariat pour identifier les problèmes du monde capitaliste et le transformer. Bien plus tard, c'est d'ailleurs à partir d'une adaptation des principes de ce court texte à la situation spécifique des femmes que Nancy Hartsock va construire une théorie de la connaissance et de la pratique féministe baptisée « standpoint theory » (Hartsock 1983a).

1.2 La fixation de la métaphore base-superstructure

L'étude de ce cours texte nous permet de comprendre la perspective générale dans laquelle écrivent les fondateurs du marxisme. D'ailleurs, ce texte servit à un grand nombre de marxistes après la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, avant leur publication officielle en 1932, les *Thèses sur Feuerbach* restèrent dans l'ombre (Kolakowski 2008, 357) : la première génération de marxistes basa sa compréhension du matérialisme sur un tout autre passage de Marx.

Ce qui fut retenu comme l'une des composantes principales du matérialisme de Marx, c'est plutôt la métaphore base-superstructure. Celle-ci n'est que rarement utilisée dans les textes de Marx et Engels, mais le passage qui y fait référence dans la préface à la *Critique de l'économie politique* fut cité à répétition par plusieurs marxistes souhaitant définir le matérialisme :

Le résultat général auquel j'arrivai et qui, une fois acquis, servit de fil conducteur à mes études, peut brièvement se formuler ainsi : dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté, en *rapport de production* qui correspondent à un *degré de développement déterminé de leurs forces productives matérielles*. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la *base* concrète sur laquelle s'élève une *superstructure* juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience sociale déterminées. Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en *contradiction* avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la *base* économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme *superstructure*. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre le bouleversement matériel — qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse — des conditions de production économiques et les formes juridiques, politiques,

religieuses, artistiques ou philosophiques, *bref, les formes idéologiques* sous les quelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. (Marx 1972, 4 [nous soulignons] [1859])

À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, Boukharine (Boukharine 2002, 71-72 [1921]), Mehring (1893, Partie 1, p. 2), Plekhanov (Plekhanov 1946, 12 [1897]), Lénine (1914) et Bernstein (1899) firent textuellement référence à ce passage pour appuyer leur définition du matérialisme. Et presque tous les marxistes de l'époque se référèrent plus ou moins explicitement à cette métaphore. L'effet de cette utilisation fut important : la racine matérielle du matérialisme fut déplacée. Alors que les *Thèses sur Feuerbach* définissaient le matériel comme la société humaine dans sa totalité, la préface à la *Critique de l'économie politique* réduit la « base concrète » aux « forces productives matérielles », elles-mêmes réduites à la « structure économique de la société ». Et tandis que *l'Idéologie allemande* définissait le mode de production de manière très large, comme un « mode de vie », comme « la façon dont les individus manifestent leur vie » (Marx et Engels 1968, 45-46), la préface de 1859 sépare ontologiquement les « formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou politiques » de la société pour les placer du côté des « formes idéologiques » de la « superstructure ».

De surcroît, le passage laisse croire que les périodes de « révolution sociale » ne s'ouvrent que lorsque, « à un certain stade de [...] développement [des forces productives], les forces productives matérielles de la société entrent en *contradiction* avec les rapports de production existants ». L'interprétation qui en découla fut alors fortement teintée d'un déterminisme mécaniste : plusieurs des auteurs qui cristallisèrent les interprétations officielles du marxisme s'inspirèrent de ce passage pour réfléchir le matérialisme comme une science capable d'analyser objectivement les déterminations sociales et d'en prévoir la trajectoire à partir d'analyses de l'économie.

Au nombre des responsables de cette transition vers un matérialisme historique mécaniste, on retrouve notamment Karl Kautsky, dont la relation personnelle avec Engels et son rôle de dirigeant du Parti social-démocrate allemand lui donnait un ascendant important comme « interprète » de l'orthodoxie marxiste. Pour lui, le marxisme est un outil d'analyse des sociétés qui permet d'étendre l'approche déterministe des sciences de la nature à l'étude de l'humanité (Kolakowski 2008, 382). Le cours de l'histoire est compris comme strictement déterminé par le développement des forces productives (technologie) et la révolution socialiste se présente comme le résultat inévitable des contradictions entre le mode de production capitaliste et les innovations dans la production (Harman 1998). Cette interprétation s'oppose à l'approche stratégique de Lénine, car elle tend à minimiser l'importance de l'avant-garde révolutionnaire dans le processus de transformation sociale. Kautsky réduit largement l'aspect « dialectique » du matérialisme, en décrivant la conscience humaine comme un outil technique dont le développement est directement lié au développement des forces productives. Il n'exclut pas d'emblée le rôle des idées dans la société, mais ce rôle se déploie comme la simple extension du développement des forces productives et l'effet de la critique ne se manifeste que comme une inévitable réaction en chaîne menant au socialisme (Kolakowski 2008, 382-394).

Du côté des marxistes russes du début du XX^e siècle, le contexte révolutionnaire impose une vision du matérialisme où la *volonté* de transformation sociale des masses joue un rôle plus grand, mais cette exigence s'éteint rapidement après la prise du pouvoir par les bolcheviks. L'ouvrage *La théorie du matérialisme historique : Manuel populaire de sociologie marxiste*, écrit par Nicolas Boukharine (2002 [1921]), représente la première synthèse du matérialisme du nouveau régime soviétique (Kolakowski 2008, 833). En s'appuyant sur certains passages de Marx et Engels, ainsi que sur les écrits de Plekhanov, il y réitère une conception aussi mécaniste de l'histoire que celle de Kautsky :

En résumé, la cause d'une révolution est un conflit entre les forces productives et les rapports de production, ceux-ci fixés dans l'organisation politique de la classe dominante. Ces rapports de production gênent à tel point l'évolution des forces productives, qu'ils doivent inévitablement être abolis pour que la société puisse poursuivre son évolution. Et s'ils ne peuvent être abolis, ils écrasent et étouffent le développement des forces productives, et toute la société stagne ou régresse, c'est-à-dire passe par une période de décadence. (Boukharine 2002, 206)

Son texte est toutefois d'intérêt, car il détaille pour l'une des premières fois le contenu du terme « superstructure » :

Par « superstructure » nous entendrons une forme quelconque des phénomènes sociaux qui s'élève au-dessus de la base économique : à cela, par exemple, nous rattacherons la psychologie sociale, et le régime ou structure de la société politique avec tout son matériel (par exemple, son matériel de guerre), et l'organisation humaine (la hiérarchie des fonctionnaires), et des phénomènes tels que le langage ou la pensée. (Boukharine 2002, 171)

Au sein de cette définition de superstructure, il y met notamment les « systèmes de pensées, de sentiments ou de règles de conduite (normes) », « le contenu de la science », « les arts, l'ensemble des normes de la coutume ou de la morale, etc. » (Boukharine 2002, 171)

À partir de cette définition, il tente par la suite d'analyser le travail que certains effectuent dans la sphère superstructurelle :

S'il en est ainsi — et il en est incontestablement ainsi — il nous faut considérer les superstructures dans leur mouvement (et, par suite, leurs processus idéologiques) comme une forme spéciale du travail social (mais non de la production matérielle). [...] Mais, comme nous le savons par l'analyse des idéologies, il [ce travail] surgit de la production matérielle et s'en détache pour former des branches spéciales de l'activité sociale. [...] Ce travail, dans l'ensemble, est organisé sur le même modèle que le travail matériel. Il comporte une hiérarchie de classe : au sommet, les détenteurs des moyens de production; en bas, les « non-possédants ». Presque dans tous les domaines du travail « superstructural » la situation est la même que dans le processus de la production matérielle, où ceux qui sont au sommet jouent un rôle spécial du fait

qu'ils détiennent les moyens de production et, partant, se trouvent également au sommet dans le processus de la répartition. (Boukharine 2002, 179)

Ce passage souligne certains problèmes conceptuels de la métaphore base-superstructure. La superstructure y est définie tellement largement qu'une partie importante de l'activité humaine s'y concentre et Boukharine est obligé de reconnaître qu'il s'agit dans plusieurs cas d'une forme de travail. Il prend alors bien soin de distinguer ce travail improductif de celui qui forme *réellement* la base de la production matérielle, mais il réalise que ce travail superstructurel est organisé exactement comme le travail de la *base*. Il se voit alors obligé de reconnaître que ce travail a forcément un impact sur le reste de la société :

Ceci éclaire parfaitement la question de « l'influence en retour » des superstructures sur la base économique et sur les forces productives de la société. Elles-mêmes (les superstructures) sont engendrées par les rapports économiques et par les forces productives qui déterminent ces rapports. Mais ont-elles de leur côté, une influence sur ces derniers? Après ce qui a été dit plus haut, il est clair qu'elles ne peuvent pas en avoir. Elles peuvent être une force d'évolution, elles peuvent aussi, dans des conditions déterminées, être un obstacle à l'évolution. Mais d'une façon ou d'une autre, elles ont toujours une influence et sur la base économique et sur l'état des forces productives. En d'autres termes, entre les diverses séries de phénomènes sociaux il y a un processus incessant d'action réciproque. La cause et l'effet se substituent l'un à l'autre. (Boukharine 2002, 188)

Mais Boukharine ne prend pas pleinement la mesure de cette proposition : au-delà de cette vague idée d'influence réciproque, il maintient que la base économique détermine toujours le social en dernière instance et il ne se détache pas de l'interprétation mécaniste du matérialisme. L'idée d'une interaction dialectique entre la base et la superstructure reste alors une proposition dont la valeur explicative est tout au plus superficielle dans le schéma matérialiste.

Bien que plusieurs de ses critiques aient souligné la pauvreté des arguments de Boukharine (dont Lukács et Gramsci), le rôle du bolchevik au sein de la révolution russe assura la canonisation de son texte au temple de l'orthodoxie marxiste

(Kolakowski 2008, 833-838). La période des années 1920, et surtout celle des années 1930, correspond à la consolidation du régime autoritaire et du culte de la personnalité de Staline en URSS. Le berceau de la révolution communiste imposa progressivement une orthodoxie matérialiste qui correspondait à ses besoins de légitimation interne pour un modèle social répressif et productiviste.

Le marxisme stalinien qui s'en dégagea s'est inspiré du mécanisme de certains textes de Engels, de Plekhanov et de Boukharine. Dans cette tradition, le matérialisme dialectique (*diamat*) est séparé du matérialisme historique. Le *diamat*, la perspective philosophique et épistémologique de la science marxiste, conçoit que le monde n'est *que* matériel, qu'il s'agit d'une réalité objective dont les lois sont connaissables. Le matérialisme historique n'est que l'application du matérialisme dialectique à la société humaine pour en dégager des lois objectives sur le développement de l'humanité (Kolakowski 2008, 866). C'est ainsi que, dans un mélange d'idéologie de légitimation du régime et de volonté d'explication objective du monde, Staline en vient à affirmer :

Pourquoi le capitalisme a-t-il battu et vaincu le féodalisme? Parce qu'il a créé des normes de productivités du travail plus élevées, parce qu'il a donné à la société la possibilité de recevoir infiniment plus de produits qu'elle en recevait en régime féodal. Parce qu'il a fait la société plus riche. Pourquoi le socialisme peut-il, doit-il vaincre et vaincra-t-il nécessairement le système d'économie capitaliste? Parce qu'il peut fournir des exemples de travail supérieurs, un rendement plus élevé que le système d'économie capitaliste. Parce qu'il peut rendre la société plus riche que ne peut le faire le système capitaliste d'économie (Staline 1946, 2:199).

1.3 La fin de l'orthodoxie

C'est en 1956 que l'orthodoxie stalinienne se fissura significativement pour la première fois et laissa la place, parmi les marxistes occidentaux, à un renouvellement théorique. Cette année-là, deux événements marquants minèrent significativement la crédibilité du régime soviétique auprès des intellectuels communistes d'Occident.

D'une part, un discours secret tenu par Khrouchtchev le 24 février 1956 devant les membres du Parti communiste de l'Union soviétique mit en lumière plusieurs des crimes de Staline et critiqua sévèrement le culte de la personnalité qui avait marqué son règne. Le contenu de ce discours finit par filtrer de l'autre côté du rideau de fer et causa une prise de conscience importante chez plusieurs intellectuels. Cette rupture fut doublement consommée lorsque, le 4 novembre 1956, l'Armée rouge est intervenue en Hongrie pour réprimer une révolte populaire contre les politiques soviétiques. C'est à partir de ce moment qu'on peut dire que l'ascendant « moral » du régime soviétique s'affaiblit significativement auprès des marxistes occidentaux et que plusieurs décidèrent de se distancier des pratiques et des théories de l'URSS.

Pour la suite, nous avons choisi de ne pas procéder chronologiquement, puisqu'à partir de ce point, la multiplicité des branches du marxisme rend impossible un mode d'exposition synchronique. Il importe toutefois de passer en revue certaines tendances qui se dégagent du renouvellement de la théorie marxiste, et surtout, la teneur des débats qui s'y tiennent. Trois grandes tendances au sein de ce nouveau seront étudiées.

Une première tendance dont il sera question se caractérise par une révision de la théorie marxiste sans abandonner la métaphore base-superstructure. Les auteurs qui correspondent à cette branche ne s'entendent pas nécessairement entre eux, mais ils partagent tous une vision qui défend la distinction base-superstructure comme une caractéristique fondamentale du matérialisme. Dans le cadre de cet exposé, les auteurs présentés qui partagent cette vision seront Louis Althusser (et l'althussérisme en général), Perry Anderson et István Mészáros.

Une seconde tendance, très hétérogène, se caractérise par l'abandon de la métaphore base-superstructure, mais aussi par l'abandon graduel de tout fondement matérialiste. Le parcours de cette tendance sera brièvement étudié à travers le moment postalthussérien et la dérive d'auteurs marxistes vers le poststructuralisme et le

postmodernisme. Il sera ici question de Nicos Poulantzas, Gareth Stedman Jones, Chantal Mouffe et Ernesto Laclau. On peut également mentionner le parcours de philosophes près de l'École de Francfort, qui se caractérise d'un côté par un retour à Hegel et à la catégorie de *totalité*, et de l'autre par l'abandon du matérialisme au profit d'une compréhension des conflits sociaux autour du concept de *reconnaissance* (chez Axel Honneth par exemple). L'étude de ce groupe dépasse toutefois le cadre de la présente recherche.

Enfin, le courant qui nous intéresse le plus – le marxisme politique – se consolide autour des écrits de Robert Brenner et Ellen Meiksins Wood dans les années 1970. Leur approche, fondée d'abord comme une méthode historiographique, délaisse la distinction base-superstructure et définit le cœur du matérialisme autour de l'analyse de classe.

1.4 Louis Althusser

Parmi la pléthore d'auteurs qui participèrent à ce renouveau, Althusser fut certainement l'un des plus influents. S'il est d'un intérêt particulier dans le cadre de la présente démarche, c'est entre autres parce qu'il proposa des modifications importantes à la métaphore base-superstructure pour sortir de l'explication mécaniste de ses prédécesseurs sans s'en débarrasser.

Pour bien comprendre la rupture d'Althusser, il faut brièvement revenir au processus argumentatif des matérialistes mécanistes. Pour ceux-ci, le point de départ qui sépare le social entre deux pôles (base et superstructure) peut se résumer dans cette phrase de Marx : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience » (Marx 1972, 4 [1859]).

En partant de cette idée — selon laquelle à l'échelle de l'individu les idées sont déterminées par les conditions matérielles d'existence —, ils extrapolent le lien de détermination pour le porter au niveau social. La superstructure est alors caractérisée

par les activités sociales liées aux idées (les normes, les valeurs, les mœurs, la moralité, le droit, l'art, la science, les croyances, etc.) et toutes les structures sociales qui sont liées à ces activités (la politique, la religion, la famille, etc.)⁴. Le principe du matérialisme, dans cette perspective, signifie alors que les conditions *matérielles* déterminent les *idées*, car ces dernières dépendent toujours directement ou indirectement de conditions matérielles.

Althusser change radicalement cette perspective. Pour lui, la dérive mécaniste provient entre autres de l'idée largement répandue chez les marxistes-léninistes orthodoxes selon laquelle la philosophie de Marx n'est que renversement de la dialectique hégélienne :

Cette façon consiste justement à *renverser le rapport des termes hégéliens c'est-à-dire à conserver ces termes* : la société civile et l'État, l'économie et la politique-idéologie [...] Alors que chez Hegel c'est le politico-idéologique qui est l'essence de l'économique, chez Marx ce serait l'économique qui ferait toute l'essence du politico-idéologique. [...] Cette tentative finit par la réduction radicale de la dialectique de l'histoire à la dialectique génératrice des *modes de production* successifs, c'est-à-dire à la limite, des différentes *techniques* de production. Ces tentations portent, dans l'histoire du marxisme, des noms propres : *l'économisme*, voire le *technologisme*. (Althusser 1973, 107 [l'auteur souligne])

Althusser entreprend alors de relire la pensée de Marx, non pas comme un simple renversement d'Hegel, mais plutôt comme la fondation d'une philosophie nouvelle, en rupture avec la méthode et les catégories de pensée idéalistes. Il ramène les éléments de la superstructure sur le plan matériel, au même titre que ceux de la base économique. L'ensemble du social se comprend à travers le concept de pratique

⁴ Indiquons, avant d'y revenir au chapitre trois, que les marxistes ont généralement classé les pratiques liées à l'oppression des femmes dans la superstructure : « les femmes et leur oppression sont renvoyées à la superstructure et à l'idéologie patriarcale, tandis que les prolétaires demeurent les seuls occupants du domaine économique » (Delphy 2009, 2:156-157 [1982]). Au sein du marxisme, la détermination de la superstructure par la base économique a alors souvent été utilisée pour justifier le caractère secondaire de la lutte de libération des femmes par rapport à la lutte contre le capitalisme.

comme « processus de transformation d'une matière première donnée déterminée, en un produit déterminé, transformation effectuée par un travail humain déterminé, utilisant des moyens (de "production") déterminés » (Althusser 1973, 167-168). Les différents types de pratiques sont séparés en fonction de leur rôle dans la structure sociale, de leur positionnement, mais elles sont *toutes* matérielles. Même les pratiques qu'il qualifie d'*idéologiques* sont matérielles :

Nous avons déjà effleuré cette thèse en disant que les « idées » ou « représentations », etc., dont semble composée l'idéologie, n'avaient pas d'existence idéale, idéelle, spirituelle, mais matérielle. [...] Nous reprenons cette thèse : une idéologie existe toujours dans un appareil, et sa pratique, ou ses pratiques. Cette existence est matérielle. [...] Nous dirons [même] que [le] rapport imaginaire [des individus au monde] est doté lui-même d'une existence matérielle (Althusser 2008, 41-42 [1970]).

Il convient alors de se demander ce qui sépare la « base » de la « superstructure » si les deux instances se situent sur le même plan (matériel). Althusser définit ces deux pôles de manière classique :

la structure de toute société [est] constituée par les « niveaux » ou « instances », articulés par une détermination spécifique : *l'infrastructure* ou base économique, (« unité » des forces productives et des rapports de production), et la *superstructure*, qui comporte elle-même deux « niveaux » ou « instances » : le juridico-politique (le droit et l'État) et l'idéologie (les différentes idéologies, religieuses, morales, juridiques, politiques, etc.). (Althusser 2008, 13 [1970] [l'auteur souligne])

La notion de base économique chez Althusser est toutefois beaucoup plus complexe que chez ses prédécesseurs. Il oppose aux conceptions « idéologiques » de l'économie – basée sur les idées fausses des économistes bourgeois – une conception matérialiste de la *pratique productive* :

Cette unité complexe de la « pratique sociale » est structurée, nous verrons comment, de sorte que la pratique déterminante en dernier ressort y est la pratique de transformation de la nature (matière première) donnée, en *produits* d'usage par l'activité des hommes existants, travaillant par l'emploi

méthodiquement réglé de moyens de production déterminés (Althusser 1973, 167 [l'auteur souligne]).

Suivant cette distinction, Étienne Balibar⁵ affirme dans *Lire le Capital* :

Remarquons que, dans son concept, cette transformation de la force de travail en marchandise, et l'établissement du contrat de travail, sont totalement indépendants de la nature du travail dans lequel la force de travail est consommée. C'est pourquoi la forme juridique du salariat est, de même que tout à l'heure, une forme universelle qui *recouvre aussi bien le travail productif, travail de transformation producteur de plus-value, que tous les autres travaux qui peuvent être généralement désignés sous le terme de « services »*. [...] Or *seul le travail « productif » détermine un rapport de production*, et le travail productif ne peut être défini en général par le rapport de l'employeur au salarié, rapport entre « personnes » : il suppose que soit prise en considération la sphère économique où il se situe (sphère de la production immédiate où la plus-value trouve sa source), donc la nature matérielle du travail et de ses objets, donc la nature des moyens de travail auxquels il se combine. (Althusser et Balibar 1973a, 121 [Nous soulignons])

En d'autres mots, le rapport *salarial* sous le capitalisme n'est pas suffisant, dans la perspective althussérienne, pour distinguer ce qui est inclus dans la base économique de ce qui ne l'est pas. La base économique, « la pratique déterminante en dernier ressort », se situe strictement dans la catégorie de production, qui se résume elle-même à la « transformation de la nature » (Althusser 1973, 167). C'est en ce sens que Balibar distingue le travail productif de celui qui offre des « services ». Même s'il ne traite pas alors directement de la question de l'oppression des femmes, il est possible de déduire, à partir de sa définition du travail productif, que la plus grande part du travail domestique effectué par les femmes (éducation des enfants, soins au mari, entretien du ménage, etc.) serait qualifié d'improductif. Les emplois traditionnellement féminins seraient également non productifs puisqu'ils se situent

⁵ Étienne Balibar fut un élève de Louis Althusser. À l'époque où ils écrivaient *Lire le Capital* les positions de Balibar étaient largement assimilables à celles d'Althusser. Balibar avait alors 23 ans et l'écriture du livre était le résultat d'un séminaire dirigé par Althusser. Ce dernier a d'ailleurs affirmé à plusieurs reprises que les propos Balibar sont en continuation logique avec sa pensée.

généralement dans le secteur des services (écoles, hôpitaux, restauration, etc.). La base se trouve alors réduite aux activités en lien avec la transformation de la nature, alors que la superstructure, bien que maintenant tout à fait *matérielle*, se compose des activités orientées vers les êtres humains.

Cette distinction provoque également un déplacement du concept de mode de production. Alors que dans l'orthodoxie soviétique, le mode de production se situait entièrement dans la base économique – bien que celui-ci serait composé d'un niveau fondamental, les forces productives, et d'un niveau secondaire, les rapports de production –, l'interprétation althussérienne envoie certains rapports sociaux intimement liés à l'organisation de la production du côté de la superstructure.

Le mode de production y est composé d'un *procès de travail* et de *rapports sociaux de production*. Alors que le procès de travail est entièrement situé dans la *base économique*, puisqu'il concerne les moyens matériels avec lesquels les individus concrets transforment la nature, les rapports sociaux de productions ont un statut plus ambigu. Althusser comprend la structure spécifique de ces rapports comme des *combinaisons* (il utilise aussi les termes *mode de combinaison* et le terme allemand *Verbindungen*) :

Pour obtenir les différents modes de production, il faut bien combiner ces différents éléments, mais en se servant de *modes de combinaison*, de « *Verbindungen* » *spécifiques*, qui n'ont de sens que dans la nature propre du *résultat* de la combinatoire (ce résultat étant la production réelle) — et qui sont : la *propriété*, la *possession*, la *disposition*, la *jouissance*, la *communauté*, etc. (Althusser et Balibar 1973a, 48 [l'auteur souligne]).

Or, certaines formes de cette combinaison, comme la *propriété*, appartiennent au registre de la superstructure. C'est en ce sens qu'il ajoute plus loin :

Quoi qu'il en soit de toutes ces conséquences, nous pouvons en tout cas tirer une conclusion, qui intéresse les rapports de production : ils renvoient aux formes superstructurelles qu'ils appellent, comme à autant de conditions de leur propre existence. On ne peut donc penser les rapports de production dans leur

concept, en faisant abstraction de leurs conditions d'existence superstructurelles spécifiques (Althusser et Balibar 1973a, 49).

Dans la pensée althussérienne, les superstructures ne sont alors plus le simple reflet de développements économiques, elles constituent également une part fondamentale de la structure économique puisqu'elles en forment les conditions mêmes de sa reproduction. Cela permet aux althussériens de nuancer le déterminisme économique de leurs prédécesseurs en donnant un rôle crucial à la superstructure et aux transformations qui peuvent être opérées sur cette superstructure.

Mais Althusser ne s'arrête pas là. La superstructure possède pour lui une « autonomie relative » (Althusser 1973, 111) :

une révolution dans la *structure* ne modifie pas *ipso facto* en un éclair (elle le ferait pourtant si la détermination par l'économique était *l'unique détermination*) les superstructures existantes et en particulier les *idéologies*, car elles ont comme telles une consistance suffisante *pour se servir hors du contexte immédiat de leur vie*, voire pour recréer, « sécréter » pour un temps, des conditions d'existence de substitution (Althusser 1973, 115-116 [l'auteur souligne]).

En d'autres mots, comme Althusser attribue aux superstructures une matérialité et des fonctions fondamentales comme la *reproduction concrète des conditions d'existence du mode de production*, alors elles peuvent également avoir la force d'autoreproduire leurs propres conditions matérielles d'existence. Pour désigner ce phénomène, Althusser utilise le concept de surdétermination. Il l'utilise notamment pour expliquer certaines disparités entre le mode de production et la superstructure, entre autres au niveau de ce qu'il nomme des survivances – des formes superstructurelles originaires d'anciens modes de production⁶. Mais de manière plus fondamentale, le concept de

⁶ Althusser conserve une conception marxiste classique de l'histoire des modes de production (antique, asiatique, féodal, capitaliste). En ce sens, toute forme de survivance contemporaine dans le capitalisme provient du mode de production féodal. Althusser ne définit pas clairement quelles sont ces survivances, mais il donne quelques indices : « Mais alors comment penser ces survivances? Sinon à partir d'un certain nombre de réalités [...] qu'il s'agisse des superstructures, des idéologies, des

surdétermination permet de résoudre une problématique fréquente chez les marxistes : si la superstructure politique et idéologique est déterminée par le développement des forces productives, quelle est la place de l'organisation politique des révolutionnaires? Pour lui, le mouvement dialectique de la contradiction et le rôle primordial de la superstructure comme facteur de reproduction placent la contradiction principale dans un mouvement continu entre la base économique et la superstructure (Althusser 1973, 215-219). La lutte politique *peut* donc devenir déterminante, mais elle ne l'est pas nécessairement. Et ultimement, Althusser conserve tout de même l'expression « détermination en dernière instance par le mode de production (économique) » (Althusser 1973, 111), signifiant que le mode de production est la structure fondamentale qui assure les conditions de possibilités de tout le reste.

1.5 Edward Palmer Thompson, critique d'Althusser

Un des plus importants critiques de la posture d'Althusser est probablement E.P. Thompson, et avant d'exposer les propos de Perry Anderson et d'István Mészáros, il importe de faire un détour par sa critique puisqu'elle fut déterminante sur la scène intellectuelle marxiste.

Tout d'abord, notons que Thompson fût parmi les premiers intellectuels marxistes à pourfendre le régime soviétique après les événements de 1956⁷. Dès 1957, il publia

«traditions nationales», voire des mœurs et de l'esprit d'un peuple » (Althusser 1973, 115-116). Althusser ne se prononce pas directement sur le statut des pratiques liées à l'oppression des femmes, mais cette posture laisse croire que, pour lui, il s'agit de survivances héritées de modes de production antérieurs et ayant acquis une autonomie relative.

⁷ Thompson accuse d'ailleurs Althusser d'avoir été muet à ce moment : « [Althusser] set himself the arduous task of restoring Marxist science; "already", in 1965, he was "writing about Stalin" [...] So where was Althusser in 1956? We know the answer. In truth, this 'already'. should make me uncomfortable as well, as it should all penitent kangaroos: if 1956, why not 1953, 1948, etc.? [...] In 1956 it was, at length, officially 'revealed' that Stalinism had, for decades, been swatting down men like flies - Communists and non-Communists alike - and, after a further nine years, Althusser coughed,

un article intitulé « Socialist humanism » dans une revue dissidente du Parti communiste de Grande-Bretagne – parti qu’il vient alors de quitter. Il y affirme que la vision mécanique du matérialisme stalinien est responsable de ces dérives et appelle à un rejet de la métaphore base-superstructure :

In fact, no such basis and superstructure ever existed; it is a metaphor to help us to understand what does exist—men, who act, experience, think and act again. It turns out that it is a bad and dangerous model, since Stalin used it not as an image of men changing in society but as a mechanical model, operating semi-automatically and independently of conscious human agency (Thompson 1957, 113).

Il commence dès lors son travail de refondation du matérialisme historique, notamment à travers ses recherches historiographiques sur la classe ouvrière anglaise. Lorsque Thompson publie sa critique pamphlétaire de l’althussérisme, *The Poverty of Theory* (Thompson 1995 [1978]), sa propre alternative à l’orthodoxie stalinienne est donc déjà bien élaborée.

Parmi la pléthore de critiques que l’historien anglais formule, deux nous intéressent particulièrement : celle sur la non-historicité des catégories utilisées et celle sur l’agentivité humaine dans l’histoire.

Thompson reproche à Althusser d’employer des catégories statiques⁸ pour analyser la société et d’avoir déduit ces catégories sans en avoir vérifié les bases empiriques (Thompson 1995, 129). Non seulement ce reproche tient-il d’un désaccord sur les catégories utilisées, mais il prend racine dans l’épistémologie même d’Althusser. Thompson résume son approche ainsi :

came out of his rigorous meditation, and muttered 'dogmatism'; after a further seven years, he coughed again, and risked the hypothesis of a 'deviation'. » (Thompson 1995, 177 [1978])

⁸ Ce reproche s’adresse à pratiquement toutes les catégories utilisées par Althusser, car elles sont toutes basées sur une méthode que Thompson juge problématique. C’est le cas de ses concepts de classe sociale, de mode de production, de base, de superstructure, de formation sociale, d’appareil idéologique d’état, etc.

The question is irrelevant, says Althusser: worse, it is improper: it is guilty: it arises from a bourgeois and empiricist problematic. To say that structure could be disclosed by procedures of historical investigation is meaningless because all that we can ever know of history are certain conceptual representations [...]. Hence historical 'truth' can be disclosed only within theory itself, by theoretical procedures. [...] The formal rigour of these procedures is the only proof of the 'truth' of this knowledge, and of its correspondence to 'real' phenomena: concrete knowledge, thus established, carries with it all 'guarantees' that are necessary - or that can ever be obtained (Thompson 1995, 20).

Les propos d'Althusser dans *Lire le Capital* sont en effet limpide à cet égard : il affirme sans détour que le matérialisme dialectique est une science dont le fondement épistémologique ne peut pas se trouver dans l'expérience usuelle ou dans la pratique historique. Il s'oppose aux visions « égalitaristes » de la production du savoir pour affirmer la spécificité de l'activité philosophique dans le matérialisme (Althusser et Balibar 1973b, 170-172). Il va même jusqu'à affirmer que la dialectique matérialiste fait « échapper la science [...] au sort commun d'une unique histoire : celle du "bloc historique" de l'unité de la structure et de la superstructure » (Althusser et Balibar 1973b, 170). En d'autres mots, cette science, par son mode d'investigation spécifique, parvient à échapper à sa propre détermination par la base. Pour ce faire, elle doit rejeter « l'empirisme » et « l'historicisme » qui auraient pour conséquence de ramener le marxisme dans une explication « idéologique de l'histoire » (Althusser et Balibar 1973b, 177).

Pour Thompson, cette posture a plusieurs conséquences néfastes qui invalident l'althussérisme d'un point de vue marxiste. En premier lieu, notons que la séparation ontologique que le philosophe français opère entre la connaissance usuelle et l'investigation philosophique suppose une vision particulièrement élitiste de la construction du marxisme. Dans cette perspective, le peuple ne peut sortir de son aliénation idéologique sans la lumière du philosophe (Thompson 1995, 3-4, 11). De surcroît, le rejet de l'empirisme produit un système de pensée en vase clos, qui ne

répond qu'à sa propre logique circulaire (Thompson 1995, 13-17). En ce sens, Thompson l'accuse de succomber à une logique idéaliste :

This mode of thought is exactly what has commonly been designated, in the Marxist tradition, as idealism. Such idealism consists, not in the positing or denial of the primacy of an ulterior material world, but in a self-generating conceptual universe which imposes its own ideality upon the phenomena of material and social existence, rather than engaging in continual dialogue with these (Thompson 1995, 18).

Thompson procède ensuite à exposer les problématiques de la construction théorique d'Althusser. D'une part, il affirme que les « instances » du social qu'il sépare dans son modèle comme des « niveaux » de la base et de la superstructure n'ont aucune assise réelle :

We are talking about men and women, in their material life, in their determinate relationships, in their experience of these, and in their self-consciousness of this experience. By 'determinate relationships' we indicate relationships structured within particular social formations in class ways - a very different set of 'levels', and one generally overlooked by Althusser - and that the class experience will find simultaneous expression in all these 'instances', 'levels', institutions and activities (Thompson 1995, 131).

En d'autres mots, la vie concrète des êtres humains réels ne peut se découper en fonction des catégories qu'Althusser défend. Par exemple, en définissant la notion de besoin comme une simple « fonction » dont le contenu est attribué par le « niveau » de l'« économie » au sein de la « structure », Althusser se retrouverait à aplanir de manière α -historique un ensemble de pratiques étudiées par les historiens et les anthropologues (Thompson 1995, 195-197)⁹. L'althussérisme neutralise la capacité

⁹ Par exemple : « [For Althusser] 'an anthropological basis [to define need] becomes therefore purely mythical.' (R.C. 167) Needs are not economic, they are defined by the economic [...] This manoeuvre solves (or should we say dissolves?) a number of difficult problems which have bothered historians and anthropologists for decades into a single wet theoretical pabulum. Kinship in primitive societies is the 'level, instance or region' to which the structure has assigned the 'economic'; military and political dominance is the economic 'instance' in feudal society. And so on. 'Need' in one case may appear as the need for seven wives and in another case as the need to behead a traitor to his oath of fealty, but

du matérialisme à expliquer l'histoire passée (1995, 215), et surtout, à produire une théorie permettant de transformer la société. D'ailleurs, c'est également à ce niveau qu'on retrouve la seconde critique importante de Thompson : « The explicit concept of history as 'a process without a subject' is a discovery not of Smelser or of Stalin but of Althusser; and, moreover, he proposed that this is 'the basis of all the analyses in Capital' » (Thompson 1995, 107).

C'est en effet ce que le marxisme structuraliste d'Althusser en vient à conclure :

When that is clear, the question of the "subject" of history disappears. History is an immense *natural-human* system in movement, and the motor of history is class struggle. History is a process, and a *process without a subject*. The question about how "man makes history" disappears altogether. Marxist theory rejects it once and for all; it sends it back to its birthplace: bourgeois ideology (Althusser 1976, 51).

Cette conclusion constitue une limite importante de l'althussérisme, puisque malgré la prétention initiale d'Althusser de rompre avec le déterminisme économique du marxisme orthodoxe, il revient à une vision de l'histoire où l'action concrète des individus est réduite à un effet de structure qui évolue selon sa propre logique. La lutte des classes n'est le moteur de l'histoire que dans la mesure où elle est une fonction – une contradiction – dans la structure de production comme *totalité* (Thompson 1995, 143-144). Il en va alors de l'avenir du marxisme, en tant qu'ensemble de connaissances visant à *transformer* le monde, de rejeter une telle conception.

1.6 Perry Anderson, István Mészáros et l'orthodoxie contemporaine

The Poverty of Theory força plusieurs marxistes, dont Perry Anderson, à prendre position dans le débat. C'est pour répondre aux arguments de Thompson, mais aussi

both are 'economic', and we certainly have no need of any anthropology to decipher either.» (Thompson 1995, 196-197)

pour clarifier sa propre posture face à Althusser, que Anderson publia *Arguments Within English Marxism* (1980). Bien que ce dernier ait brièvement flirté avec l'althusserisme au début des années 1970 (Blackledge 2008, 342), il n'hésita pas, dans cet essai, à rejoindre certaines des critiques de Thompson. Pour lui « history is not a process without subject » (Anderson 1980, 17) et « Althusser's system wrongly assimilates knowledge to science *tout court* - an inaugural slip far from trivial in its consequences: the ultimate sources of his insensibility towards evidence » (Anderson 1980, 6). Mais au-delà de cette convergence, les thèses de Perry Anderson se distinguent fortement de celles de Thompson.

Dans le sillage d'Althusser, il poursuivit la quête d'une déstalinisation du marxisme tout en cherchant à conserver la distinction base-superstructure. Pour lui, si le matérialisme ne place pas le mode de production au centre de son analyse, s'il n'opère pas une distinction entre les sphères d'activités centrales à ce mode (base) et celles qui en sont périphériques (superstructure), alors il sombrerait dans un « éclectisme interactionnisme » (Anderson 1980, 66). En d'autres mots, si tout le social est compris comme une activité matérielle (ce sur quoi la plupart des marxistes s'entendent à ce moment), mais qu'aucune catégorisation formelle n'est proposée pour distinguer les types d'activités entre elles, alors le marxisme échoue à comprendre la société. C'est en ce sens qu'il soutient que :

The problem of *social order* is irresoluble so long as the answer to it is sought at the level of intention (or valuation), however complex or entangled the skein of volition, however class-defined the struggle of wills, however alienated the final resultant from all of the imputed actors. It is, and must be, the dominant *mode of production* that confers fundamental unity on a social formation, allocating their objective positions to the classes within it, and distributing the agents within each class (Anderson 1980, 55).

La distinction base-superstructure est certes une métaphore, reconnaît-il, mais c'est une métaphore utile qui permet d'analyser adéquatement le social. Il n'élabore toutefois que très peu sur ce que sous-tend l'utilisation de cette distinction. Il invoque

le livre de Gerald Cohen, *Karl Marx's Theory of History: A Defence*, (Cohen 2000 [1978]) comme thèse de référence à laquelle il adhère (Anderson 1980, 72-73). Curieusement, le livre en question appartient à une tradition bien distincte de celle d'Anderson : il s'agit d'un de ces rares cas de *marxisme analytique* – une tradition qui rompt complètement avec la méthode dialectique de Marx. Mais outre cela, les thèses de Cohen tendent fortement vers un déterminisme technologique. Contrairement à l'orthodoxie stalinienne, Cohen ne distingue pas la base de la superstructure sur la base de la dualité matériel/idéal, mais plutôt sur la distinction entre les relations sujet/nature et les relations sujet/sujet. Le concept de force de productive, comme élément constitutif de la base, est alors strictement réservé aux activités comprises comme *productives* – c'est-à-dire celle qui sont en lien avec la transformation de la nature (Cohen 2000, 30-36). D'autre part, il définit de manière très conventionnelle la superstructure comme les « legal, political, religious, and other non-economic *institutions* » (Cohen 2000, 45).

Il est à noter que ni Cohen, ni Anderson ne se penchent sur la question de la productivité du travail des femmes et au positionnement de l'oppression des femmes dans le modèle de la base et de la superstructure. Les définitions de Cohen sont toutefois presque identiques à celles d'Althusser et de Balibar. Les déductions que l'on peut en faire sont donc similaires. Comme la productivité est définie à partir de la transformation de la nature, alors la plus grande part du travail domestique effectuée par les femmes (éducation des enfants, soins au mari, entretien du ménage, etc.) est non-productive. Les emplois traditionnellement féminins sont également non productifs puisqu'ils se situent généralement dans le secteur des services (écoles, hôpitaux, restauration, etc.).

Anderson retient, sans grande surprise, une théorie du changement social qui semble tout droit sortie des textes de Kautsky :

For among the most fundamental of all mechanisms of social change, according to historical materialism, are the systemic contradictions between *forces and relations of production*, not just social conflicts between classes generated by antagonistic relations of production alone. The former *overlap* with the latter, because one of the major forces of production is always labour, which simultaneously figures as a class specified by the relations of production. But they do not coincide. Crises within modes of production are not identical with confrontations between classes. The two may or may not fuse, according to the historical occasion (Anderson 1980, 55 [l'auteur souligne]).

Malgré l'apparent déterminisme technologique que sous-entend cette phrase, Anderson soutient que les contradictions entre forces productives et relations de production ne suivent pas une évolution linéaire et que rien n'indique que les contradictions internes du capitalisme mèneront au socialisme (Elliott 1998, 136). En ce sens, il conserve plusieurs des thèses de l'orthodoxie marxiste tout en se débarrassant de l'aspect téléologique qui s'y rattache (Martineau et Dufour 2013, 56).

Encore aujourd'hui, des penseurs sérieux et bien établis défendent toujours une vision assez orthodoxe du marxisme, dont un ouvrage très récent, *Social Structure and Forms of Consciousness* d'István Mészáros (2010). Ce dernier ne brille pas par l'originalité de ses thèses ou par la force des arguments qu'il oppose aux autres tendances du marxisme, mais il est digne de mention parce qu'il défend de manière exhaustive et méthodique une telle posture proche du marxisme orthodoxe. D'ailleurs, sur le 4^e de couverture, on peut même y lire une citation de Hugo Chavez qualifiant le livre de « Pathfinder of the 21st century socialism ».

Pour la petite histoire, il faut souligner que Mészáros était membre de l'École de Budapest et fut donc un élève de Lukács. Il a fui la Hongrie en 1956 suite à la répression de l'insurrection pour s'établir ensuite en Italie, où il continua son travail de théorisation du marxisme. Alors que les autres membres de l'école de Budapest (Ferenc Fehér, Agnes Heller, György Márkus) ont progressivement abandonné le marxisme pour des modèles proches de celui d'Habermas, Mészáros est le seul qui a continué à s'identifier comme marxiste (Tosel 2008a, 167).

Sans innover quant à la définition même de la base et de la superstructure, Mészáros avance tout de même quelques concepts intéressants pour pallier aux problèmes du déterminisme (économique) et de la staticité a-historique des catégories qui en découle. Pour lui, le lien qui unit ces deux composantes du social n'est ni une « réflexion » des activités de la base sur la superstructure – formule jugée trop mécanique –, ni une forme « d'action réciproque » — ce qui est autant mécanique, puisque l'image provient de la physique newtonienne (Mészáros 2010, 2:54). C'est plutôt une dynamique d'*interdétermination*, qui se comprend comme une forme de lien de détermination dialectique multicausal, où la superstructure possède une autonomie relative par rapport à la base (Mészáros 2010, 2:40-41). Selon lui, « [t]he relative autonomy of superstructural complexes establishes the *possibility* of breaking the stranglehold of direct material/economic determinations under favorable circumstances » (Mészáros 2010, 2:61).

Il y a donc possibilité que l'action politique puisse avoir un impact déterminant sur le cours de l'histoire, *lorsque les circonstances sont favorables*. C'est dans cette perspective que Mészáros avance son principe de « self-mediating human teleology » (Mészáros 2010, 2:71) :

The *historically created* radical openness of history – human history – is therefore inescapable in the sense that there can be no way of theoretically or practically *predetermining* the forms and modalities of human *self-mediation*. For the complex teleological conditions of this self-mediation through productive activity can only be satisfied – since they are constantly being created and recreated – in the course of this self-mediation itself. This is why all attempts at producing neatly self-contained and closed systems of historical explanation result [...] in some arbitrary reduction (Mészáros 2010, 2:71 [l'auteur souligne]).

En d'autres mots, Mészáros affirme que l'histoire est téléologique – elle a un *sens* –, car elle est toujours le produit de structures produites par des pratiques humaines. Les contraintes de la base et de la superstructure sur les personnes ont été *produites* par l'humanité, et cette humanité n'est pas aveugle devant l'histoire. Ce qui médiatise le

rapport d'un être humain à la société a donc été constitué dans un *but* passé par d'autres êtres humains. C'est pourquoi on peut parler d'une *téléologie automédiatisée*. Toutefois, le sens de l'histoire n'est pas prédéterminé : il est radicalement ouvert devant les choix que peut effectuer l'humanité. Ces choix ne sont pas tout à fait libres et la structure sociale n'est pas complètement arbitraire.

Mészáros avance une conception du mode de production comme *transhistorique*, qu'il oppose aux conceptions *suprahistoriques*. Il prend ici note de la critique de la staticité de certaines conceptions du mode de production – tendances qu'il qualifie de *suprahistoriques*, car elles placent une idée de la structure au-dessus de l'histoire. À cela, il oppose :

The concept of 'transhistorical' expresses the continued reproduction - even though with changing weight and relative significance in relation to the given social totality - of determinate conditions or processes *across* historical boundaries, whereas the idea of anything '*supra-historical*' is no more than a metaphysical mystification (Mészáros 2010, 2:59-60).

Il admet donc que les frontières des catégories élaborées par le marxisme ne sont pas fixes à travers l'histoire, que leur déplacement est lent et lie les différentes formes sociales entre elles. Il avance notamment l'idée de *latence* pour expliquer certains décalages dans les périodes de transition.

Il y en aurait certainement plus à dire au sujet des conceptions de Anderson et Mészáros, mais il s'agit là des principales caractéristiques dignes de mention dans le cadre de cet essai. Nous reviendrons plus loin sur le débat entre Anderson et Thompson, mais il est maintenant temps de poursuivre le tour d'horizon du marxisme contemporain avec les tendances poststructuralistes et postmodernes du marxisme.

1.7 Post-marxisme

On peut identifier un moment *postalthussérien* amorcé vers la fin des années 1970 et au début des années 1980 (Tosel 2008b, 46) qui se caractérise par un abandon partiel

des thèses du philosophe français, et simultanément, par une tentative d'en poursuivre l'œuvre. Cette période correspond à un éloignement progressif du structuralisme et au moment, plus tard qualifié par les Américains, de « poststructuraliste » (Cusset 2005, 57-63). Les écrits des marxistes qui suivent cette voie furent de plus en plus influencés par le tournant linguistique en science sociale, par la question de l'identité des sujets et de l'éclatement de ces identités, ainsi que par les conceptions décentrées du pouvoir à la *Foucault*.

Ellen Wood (1998, 25-46 [1986]) qualifie Nicos Poulantzas de précurseur du postmarxisme. Ce dernier, dans *Les Classes sociales dans le capitalisme aujourd'hui*, tente d'expliquer certaines tendances dans les dynamiques de classes post-Seconde Guerre mondiale et en vient à théoriser la petite bourgeoisie comme une classe intermédiaire entre le prolétariat et la bourgeoisie qui ne peut être assimilée à aucun des deux pôles (Poulantzas 1975, 210). Elle se caractérise notamment par le fait que son travail n'est pas « productif » et inclut à peu près tous les travailleurs du secteur des services et les employés de l'État. Cette conception a un effet important dans sa conception de la société : « monopoly capitalism is characterized by the displacement of dominance within the CMP [capitalist mode of production] from the economic to the political » (Poulantzas 1975, 101). Wood en conclut que cette perspective déplace l'analyse de classe dans un cadre où les relations d'exploitations ne sont plus décisives : le rôle politique prééminent de la petite bourgeoisie ne se situe plus sur le terrain de l'exploitation puisque ses membres ne partagent pas les conditions d'existence du prolétariat — leurs préoccupations ne sont pas celles de la lutte à l'exploitation (Wood 1998, 40). Cette évolution n'est pas étrangère aux liens qu'entretient cette révision du marxisme avec l'émergence de la tendance eurocommunisme qui tend à vouloir recentrer la lutte de classe autour de la prise de

contrôle de l'État par la voie des urnes et à s'éloigner du discours binaire prolétariat-bourgeoisie (Wood 1998, 13-14)¹⁰.

The Language of Class de Gareth Stedman Jones fait un pas de plus pour mener le marxisme vers le poststructuralisme. Il explique sa démarche ainsi :

The title, *Languages of class*, stresses this point: firstly, that *the term 'class' is a word embedded in language* and should thus be analysed in its linguistic context; and secondly, that because there are *different* languages of class, one should not proceed upon the assumption that 'class' as an elementary counter of official social description, 'class' as an effect of theoretical discourse about distribution or production relations, 'class' as the summary of a cluster of culturally signifying practices or 'class' as a species of political or ideological self-definition, all share a single reference point in an anterior social reality (Stedman Jones 1983, 7-8 [nous soulignons]).

La principale considération de Stedman Jones est ici d'intégrer la conception du langage qui prédomine alors dans les écrits poststructuralistes dans l'historiographie marxiste. Cette tentative va de soi, puisque pour lui « in areas other than history, such criticisms are by now well known and do not need elaboration » (Stedman Jones 1983, 21).

Le contexte intellectuel général semble donc appeler à une redéfinition du marxisme à travers les termes d'un poststructuralisme alors en migration vers le postmodernisme contemporain. Stedman Jones lui-même s'est contenté d'appliquer ses intuitions à l'étude de l'histoire. Ce sont Laclau et Mouffe qui ont contribué le plus à cette redéfinition du marxisme avec la publication de *Hegemony and Socialist*

¹⁰ L'Eurocommunisme fut particulièrement présent au sein des partis communistes européens au cours des années 1970 et 1980. Ce terme fut officiellement adopté par le Parti communiste italien, le Parti communiste d'Espagne, ainsi que des partis communistes en Grande-Bretagne, en Belgique, aux Pays-Bas et en Autriche. Théoriquement, il s'appuie sur une interprétation des travaux de Gramsci concernant la nécessité de développer des alliances stratégiques pour bâtir et consolider l'hégémonie du camp communiste.

Strategy en 1985. Dans la nouvelle préface de la réédition de 2000, ils expliquent leur démarche ainsi :

when this book was originally written, and the present, we have only to remember that, at that time, Eurocommunism was still seen as a viable political project, going beyond both Leninism and social democracy; and that, since then, the major debates which have absorbed the intellectual reflection of the Left have been those around the new social movements, multiculturalism, the globalization and deterritorialization of the economy and the ensemble of issues linked to the question of postmodernity (Laclau et Mouffe 2001, vii).

Ils décrivent alors eux-mêmes leur démarche comme à la fois *post-marxiste*, au sens où ils cherchent à dépasser le marxisme, et *post-marxiste*, car ils se réclament de la continuité de l'œuvre des marxistes¹¹. Toutefois, c'est surtout l'éloignement du marxisme qui se fait sentir. La majeure partie du livre se veut une opération de déconstruction des conceptions marxistes à la lumière du tournant linguistique afin de débusquer l'*essentialisme* qui s'y cache. La notion de « base », « d'économie » et de « mode de production » passe bien sûr au crible de cette critique, mais aussi celle de « classe » et même la notion « d'hégémonie » au sens que Gramsci lui donne (Laclau et Mouffe 2001, 69, 76-77).

Pour comprendre le social, Laclau et Mouffe affirment qu'il faut abolir la distinction entre *pratique discursive* et *pratique non discursive* : toutes les pratiques sociales sont *discursives* (Laclau et Mouffe 2001, 107 [1985]). Ces pratiques sont *matérielles*, au sens où il existe une réalité et que rien n'est extérieur à cette réalité, mais toute pratique se trouve inévitablement médiée par la structure discursive dans laquelle elle

¹¹ « It is no longer possible to maintain the conception of subjectivity and classes elaborated by Marxism, nor its vision of the historical course of capitalist development, nor, of course, the conception of communism as a transparent society from which antagonisms have disappeared. But if our intellectual project in this book is *post-Marxist*, it is evidently also *post-Marxist*. It has been through the development of certain intuitions and discursive forms constituted within Marxism, and the inhibition or elimination of certain others, that we have constructed a concept of hegemony which, in our view, may be a useful instrument in the struggle for a radical, libertarian and plural democracy. » (Laclau et Mouffe 2001, 4)

s'inscrit. Le processus est qualifié en termes de « pratique d'articulation » du discours et de « fixation/dislocation » du système de *différence* (Laclau et Mouffe 2001, 109). Le *sens* de la pratique dans la structure discursive est toujours instable et partiel. La pratique d'articulation « consists in the construction of nodal points which partially fix meaning » (Laclau et Mouffe 2001, 113). *Le sujet*, quant à lui, n'existe pas : il n'y a que des « 'subject positions' within a discursive structure », au sens où l'unité subjective n'est toujours qu'un produit partiel de la structure discursive (Laclau et Mouffe 2001, 115). Par conséquent, il n'y a aucun fondement objectif au concept de classe comme catégorie d'analyse de l'histoire : l'identité des êtres humains se constitue dans la structure discursive de multiples manières. Si la classe pouvait avoir une validité dans le contexte de l'industrialisation, le monde contemporain ne s'y prêterait plus (Laclau et Mouffe 2001, 159-160). Pour comprendre les nouveaux antagonismes, il faut d'abord s'arrêter quelques instants sur leur conception de la subordination, de l'oppression et de la domination :

We shall understand by a *relation of subordination* that in which an agent is subjected to the decisions of another — an employee with respect to an employer, for example, or in certain forms of family organization the woman with respect to the man, and so on. [...] We shall call *relations of oppression*, in contrast those relations of subordination which have transformed themselves into sites of antagonisms. [...] Finally, we shall call *relations of domination* the set of those relations of subordination which are considered as illegitimate from the perspective, or in the judgement, of a social agent external to them, and which, as a consequence, may or may not coincide with the relations of oppression actually existing in a determinate social formation (Laclau et Mouffe 2001, 153-154 [les auteurs soulignent]).

Il en résulte que, non seulement c'est l'identité attribuée par la structure linguistique qui devient le déterminant principal de la position du sujet, mais en plus, l'*oppression* n'existe que s'il y a un antagonisme actif (pour cela, le sujet doit résister activement à la subordination). Cette relation d'oppression ne serait pas une relation de *domination* tant qu'un agent externe (à cette relation) ne reconnaît pas cette *oppression* comme illégitime. Autrement dit, la victime d'une relation d'oppression ne peut pas contester

par elle-même la légitimité de l'antagonisme vécu. Le nouveau sujet historique doit donc être construit discursivement par le mouvement socialiste. En prenant en compte l'état des antagonismes contemporains, les auteurs suggèrent de construire un *sujet démocratique* comme alliance hétéroclite des différents mouvements sociaux en lutte autour des principes de l'égalité et de la liberté (Laclau et Mouffe 2001, 131-141).

Malgré les critiques sévères que nous relaterons dans la prochaine section à l'égard de Mouffe et Laclau, il convient de noter que leur théorie est nettement plus efficace que l'althussérisme et le marxisme orthodoxe pour prendre en considération les perspectives et les pratiques féministes. Cette ouverture est constitutive de leur approche, puisque leur définition fluide du sujet démocratique peut s'adapter aux différentes formes de contestations sociales pour les inclure. Ils identifient alors le mouvement féministe, aux côtés du mouvement étudiant et du mouvement écologique, comme des candidats importants à inclure dans le projet de constitution du sujet démocratique (Laclau et Mouffe 2001, 169).

1.8 Ellen Meiksins Wood, critique du postmarxisme

Les thèses de Laclau et Mouffe n'ont toutefois pas été acclamées par tous les marxistes de leur époque. Si la réception du postmarxisme a été bonne chez les intellectuels proches de l'eurocommunisme, il en va tout autrement pour les marxistes politiques. Ellen Meiksins Wood, dont il sera question dans le prochain chapitre, publia en 1986 une réplique directe à *Hegemony and Socialist Strategy*. Son livre, *The Retreat From Class*, est une défense sentie de l'analyse de classe marxiste et de l'importance de comprendre la société en terme de *mode de production*. Cette critique vaut la peine d'être présentée pour comprendre les limites de l'approche postmarxiste.

Trois arguments avancés par Wood sont d'un intérêt particulier pour cette étude. Le premier concerne les problématiques engendrées par la grille d'analyse postmarxiste pour identifier l'oppression et la domination. Elle avance que :

This also implies that capitalists derive no fundamental advantage from the exploitation of workers, that the workers derive no fundamental disadvantage from their exploitation by capital, that workers would derive no fundamental advantage from ceasing to be exploited, that the condition of being exploited does not entail an 'interest' in the cessation of class exploitation, that the relations between capital and labour have no fundamental consequences for the whole structure of social and political power, and that the conflicting interests between capital and labour are all in the eye of the beholder. In short, the Laclau-Mouffe argument is that there are no such things as material interests but only discursively constructed ideas about them (Wood 1998, 61 [Nous soulignons] [1986]).

En effet, la théorie de Laclau et Mouffe n'offre aucun outil pour juger de la validité du processus discursif qui détermine si une relation de subordination constitue une forme de domination. L'oppression existerait dans la mesure où elle est discursivement construite, mais cela ne permet ni de comprendre comment s'opère cette construction, ni ce qui la légitime. Il en résulte également une lecture particulièrement idéaliste de l'histoire où ce sont les discours qui font l'histoire, car la résistance spontanée des « subordonnés » ne construit pas elle-même l'illégitimité de leur subordination et où les changements ne deviennent possibles que lorsqu'un « agent externe » reconnaît la situation comme oppressive. Wood rapporte assez fidèlement une telle lecture de la Révolution française faite par les deux postmarxistes :

Two centuries ago, with the French Revolution, there began a new era marked by 'the end of a society of a hierarchic and inegalitarian type, ruled by a theological-political logic in which the social order had its foundation in divine will.' What was truly significant and new about this development was the 'invention of democratic culture', which would provide the 'discursive conditions' for transforming certain 'relations of subordination' into 'relations of oppression' and hence 'sites of antagonism'. Until the advent of modern democratic discourse, these relations of subordination could not have been

regarded as illegitimate and hence oppressive, and it is only in the context of that discourse that they could be constructed as the terrain of struggle. So, for example, the critique of political inequality entailed in democratic discourse permitted a 'displacement' to a critique of economic inequalities, as in socialist discourse – which is why the demands of socialism must be seen as 'a moment internal to the democratic revolution'. (Wood 1998, 65) (Les propos que Wood rapporte viennent de : Laclau et Mouffe 2001, 155-157)

Non seulement Wood critique-t-elle vigoureusement cette lecture de l'émergence de la démocratie en Occident – elle explique brièvement en quoi ce mot n'est spécifiquement pas à l'origine des révolutions américaines et françaises du XVIII^e siècle (Wood 1998, 66-68) –, mais elle reproche également à cette conception de l'histoire de donner le beau rôle aux intellectuels en tant que producteurs de discours... et donc *d'Histoire*. Elle qualifie le postmarxisme de :

doctrine according to which some external agency, somehow uniquely and autonomously capable of generating a hegemonic discourse out of its own inner resources, will impose it from above, giving the indeterminate mass a collective identity and creating a "people" or "nation" where none existed before. (Wood 1998, 63)

Cette tendance se manifeste d'ailleurs assez explicitement lorsque Laclau et Mouffe affirment que c'est Mary Wollstonecraft et son livre *Vindication of the Rights of Women* qui a déterminé la naissance du féminisme (Laclau et Mouffe 2001, 154), plutôt que d'identifier Wollstonecraft comme l'une des intellectuelles d'un mouvement féministe *déjà en marche*. Les griefs adressés à Laclau et Mouffe ne sont donc pas mineurs. Leur théorie quitte significativement le terrain du matérialisme en n'offrant aucun outil pour comprendre les fondements des rapports de domination, elle offre une lecture idéaliste de l'histoire qui s'intéresse principalement aux discours et elle sous-entend une conception élitiste des mouvements sociaux qui réduit le sens des pratiques populaire à celui qui leur est attribué par les intellectuels.

1.9 Raymond Williams et la critique de la métaphore base-superstructure

Le prochain chapitre sera dédié plus spécifiquement à l'analyse des thèses d'Ellen Wood en tant que telles, mais avant de procéder, il faut faire un bref détour par les thèses de Raymond Williams. Un élément central des thèses de Wood repose sur la critique de la métaphore base-superstructure. Comme cela a été dit précédemment, plusieurs comme Thompson sonnaient la charge à ce sujet dès 1956. L'argument était alors simple : l'image d'une société divisée en « étages » — où les forces productives constitueraient la fondation, surmontée des relations de production, puis des différents niveaux de la superstructure — nuit au développement d'une compréhension adéquate de la société et, surtout, serait responsable de la dérive économiciste ayant légitimé le régime répressif d'URSS.

Il faut toutefois attendre les années 1970 pour qu'une critique exhaustive de cette métaphore soit publiée. C'est le théoricien de la littérature Raymond Williams qui a effectué cette tâche dans l'article « Base and Superstructure in Marxist Cultural Theory » (Williams 1973) et dans les deux premiers chapitres de *Marxism and Literature* (Williams 1977).

L'argument qu'il déploie se fonde d'abord sur une opposition au dualisme du corps et de l'esprit hérité de la métaphysique :

For 'consciousness and its products' are always, though in variable forms, parts of the material process itself: whether as what Marx called the necessary element of 'imagination' in the labour process; or as the necessary conditions of associated labour, in language and in practical ideas of relationship; or, which is so often and significantly forgotten, in the real process - all of the physical and material, most of the manifestly so - which are masked and idealized as 'consciousness and its products' but which, when seen without illusions, are themselves necessarily social material activities (Williams 1977, 61-62).

Dans cette perspective, la phrase de Marx affirmant que « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être; c'est inversement leur être social qui détermine

leur conscience. » (Marx 1972, 4) ne doit pas être comprise comme évoquant une séparation et un lien de causalité entre la matière et l'esprit. Williams affirme qu'il serait inconséquent d'appliquer une telle distinction à l'œuvre de Marx puisque sa philosophie est précisément fondée sur une conception ontologique qui rejette l'existence d'un plan transcendant où flotteraient les idées. Comme les idées sont *immanentes*, elles ne peuvent être comprises que comme partie intégrale de la pratique humaine. La question de la détermination des idées ne peut donc pas se poser comme une relation d'extériorité. Or, c'est précisément l'effet de la métaphore base et superstructure :

It is then ironic to remember that the force of Marx's original criticism had been mainly directed against the separation of 'areas' of thought and activity (as in the separation of consciousness from material production) and against the related evacuation of specific content - real human activities - by the imposition of abstract categories. The common abstraction of 'the base' and 'the superstructure' is thus a radical persistence of the modes of thought which he attacked (Williams 1977, 78).

C'est pourquoi, selon Williams, l'incessant travail des marxistes pour comprendre le lien entre une base matérielle et une superstructure plus ou moins idéelle s'est toujours soldé par des explications insatisfaisantes. Que l'on remplace le lien de « réflexion » par celui d'une « médiation » (Williams 1977, 99) ou que l'on accorde à la superstructure une « autonomie » ou une capacité de « surdétermination » (Williams 1977, 81, 88-89), le résultat reste celui d'une séparation formelle entre les activités « productives » et la conscience. Or :

What then is a « productive force »? It is all and any of the means of the production and reproduction of real life. It may be seen as a particular kind of agricultural or industrial production, but any such kind is already a certain mode of social co-operation and the application and development of a certain body of social knowledge. The production of this specific social co-operation or of this specific social knowledge is itself carried through by productive forces. In all our activities in the world we produce not only the satisfaction of our needs but new needs and new definitions of needs. Fundamentally, in this human historical process, we produce ourselves and our societies, and it is

within these developing and variable forms that 'material production', then itself variable, both in mode and scope, is itself carried on (Williams 1977, 91 [nous soulignons]).

Le savoir est donc une portion inséparable du processus de production, que ce soit un savoir-faire imbriqué dans des formes préscientifiques d'une culture populaire ou un savoir technologique des sociétés modernes. De plus, Williams affirme que la création et le maintien d'un ordre politique doivent être compris comme faisant partie du processus de production (Williams 1977, 93). Puisque, comme l'explique Marx dans le *Capital*, le mode de production capitaliste repose sur une exploitation de la force de travail, alors la production est profondément imprégnée par la pratique qui permet son maintien. Si le marxisme en est arrivé à réduire la *production de la vie humaine* à la notion étroite de « base économique », c'est parce que le capitalisme est structuré de manière à donner cette apparence (Williams 1977, 91-92). C'est pourquoi Williams arrive à la conclusion que :

...contrary to a development in Marxism, it is not 'the base' and 'the superstructure' that need to be studied, but specific and indissoluble real processes, within which the decisive relationship, from a Marxist point of view, is that expressed by the complex idea of 'determination' (Williams 1977, 82).

La détermination doit alors être comprise comme « limite » et comme « pression », et non comme « causalité mécanique » (Williams 1977, 85-87). Cette distinction est importante pour Williams, puisqu'elle évite de tomber dans les formes mécaniques de déterminisme (comme les tendances économicistes) sans sombrer dans une explication de l'histoire qui serait purement *aléatoire* ou *contingente* à la volonté des agents.

Malgré cette attaque en règle contre la métaphore base-superstructure, Williams n'offre pas d'alternative claire. Il rejette également l'idée de tout simplement s'en remettre à une notion floue de la « totalité » — comme tend à le faire Lukács (Williams 1973, 7) —, mais sans apporter d'autres solutions. Pourtant, si le marxisme

veut conserver sa capacité à expliquer l'histoire, il doit pouvoir démêler les différentes dimensions du social pour pouvoir identifier la manière dont elles s'influencent et se constituent comme plus ou moins déterminante. C'est sur cette question que Thompson entre en jeu.

CHAPITRE II : ELLEN MEIKSINS WOOD ET LE MARXISME POLITIQUE

Nous en venons maintenant à l'étude de la tendance marxiste qui constitue le cœur de ce mémoire : le marxisme politique. La première section de ce chapitre portera sur les innovations de E.P. Thompson sur la question de la métaphore base-superstructure. Bien qu'il ne fasse pas partie de la tradition marxiste politique en tant que telle, ses travaux constituent l'une des deux sources majeures sur lesquelles s'appuie Ellen Wood dans *Democracy Against Capitalism*. En ce sens, il est crucial de s'y pencher et d'analyser ses écrits comme précurseurs du marxisme politique.

La seconde section traitera du fondateur du marxisme politique : Robert Brenner. La présentation de ses travaux sur l'émergence du capitalisme en Angleterre permettra d'exposer les caractéristiques fondatrices de ce courant. Pour surmonter les problèmes du réductionnisme économiques inhérents au marxisme orthodoxe tout en conservant ses fondements matérialistes, Brenner développe une approche centrée sur les relations sociales d'extraction du *surplus*. L'exploitation de l'activité productive reste donc au centre de son approche, mais les relations sociales qui caractérisent cette exploitation ne sont pas *déterminées* par le développement technologique, et ces relations d'exploitation ne se situent pas dans une sphère économique distincte d'une sphère politique (bien que cette séparation existe avec le capitalisme). Les relations sociales d'exploitation — ou de propriété — sont incrustées dans l'ensemble de la vie sociale. Il dépasse ainsi la séparation entre base et superstructure tout en expliquant le social par une dynamique de lutte de classe qui se constitue autour de l'enjeu de l'exploitation du travail.

C'est sur la base des références aux travaux de Brenner que l'on peut identifier les acteurs du marxisme politique. Les contributions nombreuses de Georges Comminel, Beno Teschke, Hannes Lacher, Charles Post et Vivek Chibber démontrent le

dynamisme de cette école. La plupart de ces écrits sont toutefois de nature historique et ne contiennent que peu d'élaboration théorique dépassant les propos de Brenner.

Or, le cœur de ce mémoire repose avant tout sur les développements théoriques d'Ellen Meiksins Wood. C'est en ce sens que la troisième section portera sur son interprétation des travaux de Thompson et de Brenner dans *Democracy Against Capitalism : Renewing Historical Materialism*. Il y sera question du déplacement qu'elle opère au sein du matérialisme en plaçant le concept de *pouvoir* en son centre.

2.1 Edward Palmer Thompson et la lutte des classes

L'historien anglais part d'un constat similaire à celui de Williams, affirmant que « what is wrong, and was always wrong, is the analogy we start with (body-soul), and the notion that the joint can be mended with a 'mechanism.' » (Thompson 1995, 224) Pour lui, l'essentiel du marxisme ne repose pas sur la métaphore base-superstructure, mais avant tout sur une vision de l'histoire comme *lutte des classes*. Toutefois, sans le secours de l'analogie fondatrice du marxisme pour comprendre l'évolution des luttes de classes comme le reflet des contradictions fondamentales de la structure, il doit refonder sa propre lecture des classes sociales. Son ouvrage phare, *The Making of the English Working Class*, se veut alors une recherche historiographique qui vise à comprendre la classe ouvrière anglaise, non pas comme le simple reflet des fondements de l'économie, mais plutôt comme :

an historical phenomenon, unifying a number of disparate and seemingly unconnected events, both in the raw material of experience and in consciousness. I emphasise that it is an *historical* phenomenon. I do not see class as a "structure", nor even as a "category", but as something which in fact happens (and can be shown to have happened) in human relationships. [...] And class happens when some men, as a result of common experiences (inherited or shared), feel and articulate the identity of their interests as between themselves, and as against other men whose interests are different from (and usually opposed to) theirs. The class experience is largely determined by the productive relations into which men are born—or enter involuntarily. [...] Class-consciousness is the way in which these experiences are handled in cultural

terms: embodied in traditions, value- systems, ideas, and institutional forms. If the experience appears as determined, class-consciousness does not. (Thompson 1964, 9-10 [nous soulignons])

Les termes qui définissent la classe sont ici substantiellement modifiés. La classe ne se définit plus abstraitement, comme déduction marxiste des principes objectifs du mode de production. Pour Thompson, elle ne peut se comprendre *que* comme un résultat historique concret de *constitution* de classe. En d'autres mots, si on peut parler de lutte de classe, ce n'est pas parce que théoriquement le capitalisme divise l'humanité en deux classes, mais plutôt parce que, au départ, un ensemble d'individus hétérogène ayant vécu l'expérience de l'oppression capitaliste s'est *constitué* en classe ouvrière (Thompson 1964, 11). La détermination – concept emprunté à Williams (Thompson 1995, 225) – exerce une pression sur ces individus et pose des limites concrètes à leurs actions, mais elle ne prédétermine par leurs actions. En ce sens, la classe ouvrière, *telle qu'elle se présente*, n'est pas celle qui est idéalisée par les marxistes. Elle n'est pas *nécessairement* socialiste et elle ne lutte pas *nécessairement* pour les intérêts objectifs que lui prescrivent les intellectuels (Thompson 1978, 146-148). C'est toutefois cette classe-là qu'il faut analyser pour comprendre l'histoire. Le modèle de Thompson abandonne complètement la séparation entre l'économie, le politique et le culturel, puisque la lutte de classe comme facteur explicatif de l'histoire s'inscrit dans toutes les sphères simultanément (Thompson 1995, 131). La conscience de classe est *intrinsèque* à la classe elle-même, et s'y inscrit comme culture immédiate. La lutte de classe peut avoir lieu sur le milieu de travail ou dans l'arène étatique, mais il n'y a pas de distinction fondamentale entre les deux moments au sens où la classe se définit au gré de ces différentes luttes. De plus, ces luttes ne sont jamais *prédéterminées*. Comme la détermination du mode de production chez Thompson n'est pas un dispositif *mécanique*, alors la direction que prend la lutte des classes est *ouverte*. Pour l'historien, cette dimension est fondamentale, puisque le matérialisme marxiste est justement fondé sur l'idée que les êtres humains « font leur propre histoire ».

Cette conception de l'histoire et de la lutte des classes prête toutefois le flanc à une critique sérieuse de la part de Perry Anderson :

What Thompson has in effect done is to retrain the equation: class = class consciousness, but to postulate behind-it - at once conceptually and historically - an anterior stage of class struggle, when groups conflict without achieving that collective self-awareness that defines class itself (Anderson 1980, 42).

Class consciousness here becomes the very hallmark of class formation. How plausible is this definition, empirically? [...] Classes have frequently existed whose members did not 'identify their antagonistic interests' in any process of common clarification or struggle. Indeed it is probable that for most of historical time this was the rule rather than the exception. The very term class, in the modern sense, is after all a coinage of the 19th century. Did Athenian slaves in ancient Greece, or caste-ridden villagers in mediaeval India, or Meiji workers in modern Japan 'come to struggle, think in class ways'? There is every evidence to the contrary. Yet did they thereby cease to compose classes? Thompson's error is to make an abusive generalization from the English experience he has studied himself [...] The result is a definition of class that is far too voluntarist and subjectivist - closer to an ethical-rhetorical *parti pris* than to a conclusion from empirical investigation (Anderson 1980, 40).

Whether the accent is put on behavior or consciousness - struggling or valuing - such definitions of class remain fatally circular. It is better to say, with Marx, that social classes may not become conscious of themselves, may fail to act or behave in common, but they still remain - materially, historically - classes (Anderson 1980, 42-43).

La problématique soulevée par Anderson est importante, car il est vrai que Thompson se replie sur une définition qui lie intimement la « classe sociale » à sa « conscience de classe », au point où cette « conscience » est l'élément déterminant de l'historiographie de Thompson pour évaluer la présence ou l'absence d'une classe. Or, une telle définition semble souffrir des mêmes défauts que Wood a identifiés chez les postmarxistes : si c'est l'identité de classe qui définit la présence d'une classe, alors comment comprendre les moments de l'histoire où il n'y avait pas d'identité de classe? Comme Anderson le soulève, la majeure partie de l'histoire de l'humanité ne pourrait alors pas être comprise comme une dynamique de classes. L'approche de Thompson semble donc miner la capacité de l'analyse de classe à comprendre la

société et l'histoire. Dans *Eighteenth-Century English Society: Class Struggle without Class?* (Thompson 1978), il tente toutefois de régler ce problème en avançant l'idée de « lutte de classe sans classe ». Pour lui, le cas de l'Angleterre du XVIII^e siècle est un cas typique d'une société où il n'y a pas de « classes » en tant que telles, mais où l'histoire peut se lire comme un « effet de classe », au sens où les dynamiques de lutte de classe, sous l'impact de la détermination des relations de production, ont l'effet d'un « champ de force » qui oriente les luttes réelles, sans nécessairement donner naissance à des classes en tant que telles (Thompson 1978, 150-151). Il en découle donc une vision qui universalise le phénomène de *lutte de classe* tout en particularisant l'avènement des *classes sociales* à certains moments historiques :

Indeed, class-struggle is the prior, as well as the more universal concept. To put it bluntly: classes do not exist as separate entities, look around, find an enemy class, and then start to struggle. On the contrary, people find themselves in a society structured in determined ways (crucially, but not exclusively, in productive relations), they experience exploitation (or the need to maintain power over those whom they exploit), they identify points of antagonistic interest, they commence to struggle around these issues and in the process of struggling they discover themselves as classes, they come to know this discovery as class-consciousness. Class and class-consciousness are always the last, not the first stage in the real historical process. (Thompson 1978, 149 [Nous soulignons])

En d'autres mots, la lutte de classe serait le phénomène explicatif de l'histoire – la dynamique toujours présente sous la forme d'un « champ de force » – alors que la classe serait l'aboutissement historique de la construction des antagonismes. Mais Anderson soulève alors un nouveau problème : si les classes sont absentes d'une bonne partie de l'histoire, alors pourquoi les luttes seraient-elles des effets de classes? (Anderson 1980, 42) À cet argument, Thompson répond que son utilisation du terme « lutte de classe » est justifiée puisqu'il s'agit du « meilleur concept à notre disposition » et explique que nous pouvons comprendre les luttes en terme de classe, car c'est ce qui a été historiquement vécu (Thompson 1978, 148-149). Il s'agit toutefois d'un argument plutôt faible, et comme Anderson le fait remarquer, sur ce

terrain, rien ne justifie qu'on ne se rallie pas aux historiens libéraux pour parler de « conflits sociaux » entre religions, groupes ethniques, nations, etc.

La réponse à ces questions n'est pas limpide chez Thompson. On pourrait supposer que, sans l'admettre, il n'est pas parvenu à se détacher des concepts de base et de superstructure, car son raisonnement nous mène à interpréter l'histoire comme fondamentalement déterminée par une « lutte de classe », ancrée dans des « rapports de production », desquels émergent à certains moments des « classes conscientes d'elles-mêmes ». Cela ne nous avancerait toutefois pas beaucoup dans le cadre de la présente démarche. Il est de notre avis que la lecture qu'Ellen Meiksins Wood propose des thèses de Thompson est bien plus féconde – et c'est ce que nous verrons bientôt.

Notons également que l'œuvre de Thompson a été sévèrement critiquée par les féministes pour l'absence notable d'une analyse des conditions d'oppressions spécifiques des femmes dans son histoire de la classe ouvrière anglaise (Scott 1999, 69-79). Cette absence se reflète d'ailleurs dans les travaux de Brenner et de Wood. Le peu d'intérêt porté à l'oppression des femmes et à leurs mobilisations est en lien avec la centralité accordée par les marxistes à la lutte des classes telle que définie par le mode de production capitaliste. Nous y reviendrons dans les prochains chapitres.

2.2 Robert Brenner et l'origine politique du capitalisme

Robert Brenner est un historien américain reconnu avant tout pour ses travaux historiographiques sur la transition du féodalisme au capitalisme en Angleterre. Ses thèses sur les classes sociales et son rejet des concepts de base et de superstructure présentent d'importantes similitudes avec celles de Williams et Thompson (Fortier et Lavallée 2013, 243 et 258). C'est toutefois lui qui trace une première piste de solution convaincante pour refonder le matérialisme historique en dehors du marxisme orthodoxe. Ses recherches historiographiques sur l'origine du capitalisme l'amènent à

comprendre la société, non pas en terme de *mode de production*, mais plutôt en termes de *relations sociales de propriété*. Pour les marxistes politiques, il s'agit du moment fondateur de leur perspective (Dufour 2007, 589).

Brenner affronte deux thèses sur l'émergence du capitalisme, toutes deux largement liées à la conception selon laquelle la société est divisible en termes de base et de superstructure. La première — surnommée « néosmithienne » par Brenner — prétend que la classe bourgeoise capitaliste ait accumulé progressivement de la puissance grâce aux réseaux commerciaux développés par les puissances européennes durant la colonisation. Au fur et à mesure de cette accumulation, la nouvelle classe bourgeoise capitaliste aurait développé une relation antagoniste avec l'aristocratie qui cherchait à conserver le pouvoir politique (R. Brenner 1977). Brenner associe André Gunder Frank, Immanuel Wallerstein et Paul Sweezy aux néosmithiens. La seconde catégorie d'interprétations — qualifiée de « néomalthusienne » — explique plutôt les limites du mode de production féodal par son incapacité à soutenir les besoins liés à l'accroissement de la population européenne (R. Brenner 1985a, 13-24 [1974]). Brenner regroupe Michael Postan et Emmanuel Le Roy Ladurie parmi les néomalthusiens. Selon les penseurs appartenant à ces deux catégories, les révolutions américaines et françaises sont analysées comme des révolutions bourgeoises et capitalistes résultant d'une contradiction entre le développement des forces productives (accumulation bourgeoise capitaliste ou augmentation de la population) et les rapports de production (féodaux). La défaite de l'aristocratie aurait alors ouvert la voie au mode de production capitaliste et à la révolution industrielle (Fortier et Lavallée 2013, 240).

À ces modèles abstraits et homogénéisant du développement du capitalisme en Europe de l'Ouest, Brenner oppose une étude méticuleuse des structures sociales de la fin du Moyen Âge pour comprendre quelles sont les mutations sociales réelles dans les différentes nations d'Europe qui permettent de comprendre l'émergence du

capitalisme. Le résultat de ses recherches est original : pour lui, le capitalisme émerge d'abord dans les campagnes, sous la forme d'un capitalisme agraire, et cette mutation est d'abord exclusive à l'Angleterre (R. Brenner 1985a, 49, 54). Qualifiée de théorie du « capitalisme dans un seul pays », la thèse de Brenner va à contrecourant des théories dominantes de l'historiographie marxiste, car les révolutions françaises et américaines ne seraient alors plus des moments fondateurs de l'avènement du capitalisme. La dynamique fondamentale du capitalisme se serait plutôt constituée à partir du XII^e siècle dans les campagnes anglaises, et lorsque la Révolution française éclate, le capitalisme est déjà bien implanté de l'autre côté de la Manche. De plus, l'expression « classe bourgeoise » perd une bonne partie de son sens, puisque son utilisation dans le marxisme orthodoxe supposait une adéquation entre les « propriétaires de moyens de production » du capitalisme et les « habitants de bourgs » (*bourgeois*). Cette idée venait directement de l'explication « néosmithienne » qui associait les habitants des bourgs de la fin du Moyen Âge avec les marchands et les artisans dont le pouvoir était en ascension.

Or, selon Brenner, le capitalisme ne peut émerger suite à une simple logique d'accumulation. Ce qui caractérise les relations sociales du capitalisme, c'est la dépendance des différents acteurs au marché (2006, 12). Pour qu'un capitalisme industriel émerge, il fallait d'abord qu'une masse importante d'individus s'approvisionne sur le marché. Et pour qu'un prolétariat industriel apparaisse, il fallait d'abord qu'un grand nombre d'individus soient *contraints* de vendre leur force de travail au marché. Or, les dynamiques de dépendances aux marchés ne sont pas apparues du jour au lendemain : il faut remonter au XII^e siècle pour trouver les racines de ces développements. Avec une étude comparative des différents pays d'Europe (surtout l'Angleterre et la France), l'historien analyse les luttes entre paysans, petits et grands seigneurs. Il explique alors que l'Angleterre suit un parcours particulier où l'équilibre spécifique des forces entre la monarchie, les seigneurs et la paysannerie engendre un pouvoir central relativement faible ainsi que l'abolition du

servage dès le XV^e siècle. L'affranchissement d'un grand nombre de paysans a eu pour conséquence d'affaiblir la monarchie, mais aussi de détacher la paysannerie de son lien direct avec la terre. La faible capacité du système féodal anglais à « extraire » directement des surplus de ses paysans — à contraster avec l'efficacité de la monarchie centralisée française — poussa donc les seigneurs à rechercher de nouvelles méthodes de production et d'exploitation (R. Brenner 1985a, 58-60). Ce qui émergea fut une nouvelle classe de *propriétaires terriens* capables d'accumuler de plus en plus de terres — qui ne s'inscrivaient alors plus dans la logique de *possession héréditaire* du système féodal — et dont la richesse se dégagait par *un mode d'extraction typique du capitalisme* : ils engageaient des paysans (maintenant libres) en échange d'un salaire et ils vendaient la production agricole sur le marché (R. Brenner 1985b, 214-215 [1982]). À l'inverse, la monarchie française parvint à centraliser de plus en plus de pouvoirs et à garder un contrôle direct sur l'appropriation du surplus agricole des paysans. Cela réduisit significativement l'autonomie des seigneurs et figea le mode de possession des terres dans le régime féodal (R. Brenner 1985a, 58-60).

To sum up: by the end of the seventeenth century the English evolution towards agrarian capitalism had brought about the end of the age-old "fusion" of the "economic" and the "political", and the emergence of an institutional separation between state and civil society. With the breakthrough of economic development, manifested above all in the increasing productivity of labour, the achievement of wealth ceased to be essentially the zero-sum game it had been under feudal social-productive relations. In turn, the amassing and direct application of force in order to redistribute a strictly limited social product ceased to be the *sine qua non* for the success of the ruling class. English development had distinguished itself from that in most places on the Continent in two critical, interrelated aspects. It was marked by the rise of a *capitalist aristocracy* which was presiding over an *agricultural revolution* (R. Brenner 1985b, 299).

Ici, l'originalité de la thèse de Brenner n'est pas simplement historique. Elle remet également en question la distinction entre base et superstructure, notamment en ce qui a trait à la dépendance de la structure politique et juridique vis-à-vis d'une base

économique « autonome » dans son développement. Son étude démontre que la structure politique et légale du régime féodal ne pouvait pas être étudiée distinctement de la structure économique, car la production agricole était exclusivement régulée par les lois et coutumes. Il n'y avait pas de sphère économique distinguable : l'activité productive des paysans répondait aux impératifs politiques directs de la noblesse. Ce n'est qu'avec l'émergence du capitalisme agraire anglais qu'une sphère économique semble s'autonomiser par rapport à l'autorité du politique et du juridique. Or, cette autonomisation n'est possible que par l'action éminemment politique de l'aristocratie protocapitaliste agraire.

Pour transposer ces dynamiques historiques sur le plan théorique, Brenner utilise le terme *relations de propriété* (féodal/capitaliste) plutôt que *mode de production*. Il définit ce nouveau concept en ces termes :

Class structure, as I wish here to use the term, has two analytically distinct, but historically unified, aspects. First, the relations of the direct producers to one another, to their tools and to the land in the immediate process of production - what has been called the "labour process" or the "social forces of production". Second, *the inherently conflictive relations of property* - always guaranteed directly or indirectly, in the last analysis, by force - *by which an unpaid-for part of the product is extracted from the direct producers by a class of non-producers - which might be called the "property relationship" or the "surplus-extraction relationship". It is around the property or surplus-extraction relationship that one defines the fundamental classes in a society* - the class(es) of direct producers on the one hand and the surplus-extracting, or ruling, class(es) on the other. It would be my argument then that different class structures, specifically property relations or surplus-extraction relations, once established, tend to impose rather strict limits and possibilities, indeed rather specific long-term patterns, on a society's economic development. (R. Brenner 1985a, 11 [nous soulignons])

Cette définition rappelle plusieurs éléments de la pensée de Williams et celle de Thompson. Premièrement, ce qui intéresse Brenner avant tout est la *structure de classe* (ce qui rejoint les thèses de Thompson sur la centralité de la lutte des classes plutôt que celle du mode de production). Il définit ensuite cette structure en deux

temps : les forces productives (ou le procès de production immédiat) et les relations sociales de propriété. Il s'agit d'une variation sur la thématique plus « orthodoxe » d'une dualité, au sein de la base économique, entre les forces productives (niveau de productivité du procès de travail, lié au développement technologique) et les rapports sociaux de productions (qui réfèrent à l'organisation sociale de la production). Toutefois, contrairement à la tendance technodéterministe, Brenner considère que le développement des forces productives n'est pas une constante historique et que ce développement n'engendre pas *nécessairement* une seule forme de transformation des rapports sociaux de productions. Au contraire, lorsqu'il analyse l'émergence du capitalisme, ce sont les mutations dans les relations de propriété qui précèdent le progrès des forces productives (R. Brenner 1985b, 323). De plus, en utilisant le terme relation de propriété (ou relation d'extraction du surplus) plutôt que relation de production, Brenner place l'emphase sur la détermination sociale du mode de *distribution* de la production plutôt que sur la production en tant que telle. Autrement dit, pour Brenner, ce qui est fondamental dans l'analyse de la structure de classe d'une société, c'est l'analyse des relations qui structurent la distribution de ce qui est produit.

La citation ci-dessus indique aussi l'utilisation d'une notion de détermination fortement inspirée des travaux de Williams et de Thompson. Le lien de détermination entre les relations sociales de propriété et la lutte de classe n'est pas direct : il s'agit d'un ensemble de « limites » qui encadre les stratégies d'actions possibles des acteurs, mais ces limites ne les « déterminent » pas au sens d'une causalité mécanique. C'est pourquoi il affirme que la lutte de classe possède une certaine forme d'autonomie :

In sum, fully to comprehend long-term economic developments, growth and/or retrogression in the late medieval and early modern period, it is critical to analyse the relatively autonomous processes by which particular class structures, especially property or surplus-extraction relations, are established,

and in particular the class conflicts to which they do (or do not) give rise (R. Brenner 1985a, 12).

Cette autonomie relative de l'action politique lui vaudra l'accusation de « marxisme politique » par Guy Bois, qui utilise alors ce terme pour discréditer l'historien américain. Sans le savoir, Bois a toutefois donné l'opportunité à un courant de trouver sa dénomination (Fortier et Lavallée 2013, 239).

Au niveau conceptuel, le « marxisme politique » de Brenner n'est toutefois pas très élaboré. Au-delà d'un glissement sémantique qui abandonne la terminologie du mode production pour une conception des relations sociales de propriété — glissement qui n'est justifié que brièvement par le passage que nous avons cité — Brenner entretient un flou théorique sur son approche. Les disciples de Brenner ont canonisé la centralité du concept de *relations sociales de propriété* (Wood 2011, 100; Dufour 2007; Teschke 2003, 48; Post 2012, 2), mais Brenner lui-même en fait un usage hésitant. Dans un très grand nombre de circonstances, il utilise de manière synonyme les expressions « relations de propriété », « relations d'extraction du surplus » et « relations de classe » (1985a, 11, 29, 30, 34, 52; 1985b, 232, 233, 264, 297; 1977, 32, 33, 36, 38, 68). Ces équivalences indiquent clairement que Brenner est conscient de l'ambiguïté du terme *propriété* — terme qui pourrait laisser croire à une approche juridico-légale des formes de possessions. L'historien Heide Wunder lui reproche d'ailleurs de « plaquer » une analyse en terme de *propriété* sur une société médiévale qui est fortement étrangère à ce concept (Wunder 1985, 91). Mais l'imprécision de Brenner permet aux marxistes politiques tels que Benno Teschke de rétorquer que la propriété n'est pas « une catégorie juridique », mais bien une « relation sociale » (Teschke 2003, 32). Ceci dit, il n'est pas clair à quelle relation sociale on réfère précisément. Si Brenner est considéré comme le père du marxisme politique, nous considérons que Ellen Meiksins Wood est la figure centrale de son élaboration théorique. C'est elle qui vient clarifier les présupposés et les conséquences du glissement sémantique de Brenner.

2.3 Ellen Meiksins Wood et la synthèse théorique du marxisme politique

Dans *Democracy Against Capitalism : Renewing Historical Materialism*¹² (Wood 1995), Wood effectue une synthèse des innovations de Thompson et de Brenner. Au cœur de cette analyse se situe une conception novatrice du capitalisme comme à la fois un *mode de production* et un *mode d'exploitation*. Elle définit ces deux concepts ainsi :

A mode of production is not simple a technology but a social organization of productive activity; and a mode of exploitation is a relationship of power. Furthermore, the power relationship that conditions the nature and extent of exploitation is a matter of political organization within and between the contending classes. In the final analyses the relation between appropriators and producers rests on the relative strength of classes, and this is largely determined by the internal organization and the political forces with which each enters into the class struggle. (Wood 1995, 27 [nous soulignons])

Elle défend que la puissance de l'œuvre de Marx ne se limite pas à offrir simplement une nouvelle explication de l'économie capitaliste :

The fundamental secret of capitalist production disclosed by Marx - the secret that political economy systematically concealed, making it finally incapable of accounting for capitalist accumulation - concerns the social relation and the disposition of power that obtains between workers and the capitalist to whom they sell their labour power. [...] The very structure of the argument suggests that, for Marx, the ultimate secret of capitalist production is a political one. (Wood 1995, 20-21)

Ces passages révèlent un déplacement important dans l'analyse du capitalisme. La métaphore base-superstructure présupposait que le *mode de production* appartienne à une base économique où se situerait une forme d'exploitation. Dans cette perspective, l'exploitation était alors un phénomène ontologiquement distinct de la domination ou de l'oppression, qui elles, se situent dans la superstructure politique et juridique. Chez

¹² Ce livre de Wood est en fait une collection d'essais et d'articles publiés entre 1981 et 1995. L'auteure a toutefois retravaillé en profondeur certains articles pour la publication du livre.

Wood, le pouvoir se pose plutôt comme une catégorie d'analyse qui regroupe indistinctement le pouvoir « économique » et le pouvoir « politique ». Elle fait la distinction entre ces deux sphères de pouvoir, mais elle historicise cette distinction en se basant sur les travaux de Brenner :

In capitalism, there is a complete separation of private appropriation from public duties; and this means the development of a new sphere of power devoted completely to private rather than social purposes. In this respect, capitalism differs from pre-capitalist forms in which the fusion of economic and political powers meant not only that surplus extraction was an 'extra-economic' transaction separate from the production process itself, but also that the power to appropriate surplus labour - whether it belonged to the state or to a private lord — was bound up with the performance of military, juridical and administrative functions.

In a sense, then, the differentiation of the economic and the political in capitalism is, more precisely, a differentiation of political functions themselves and their separate allocation to the private economic sphere and the public sphere of the state. This allocation separates political functions immediately concerned with the extraction and appropriation of surplus labour from those with a more general, communal purpose. This formulation, suggesting that the differentiation of the economic is in fact a differentiation within the political sphere, is in certain respects better suited to explain the unique process of Western development and the special character of capitalism (Wood 1995, 31 [nous soulignons]).

Le parcours historique de la séparation des sphères du pouvoir est donc présenté par Wood comme une « privatisation » de *certaines fonctions* d'un pouvoir politique originellement unifié. On peut alors affirmer que l'élément fondamental du pouvoir « politique » est le même que celui du pouvoir « économique » chez Wood, puisque les deux formes ont un jour pu être indistinctement unies sous le régime féodal. La distinction entre exploitation, domination et oppression ne serait alors pas fondamentale : il ne s'agirait que de différentes manifestations, socialement et historiquement constituées, d'un phénomène unique. Son marxisme est « politique », non pas au sens premier de l'accusation de Guy Bois d'un renversement de la métaphore par l'explication de mutations de la base par la superstructure, mais au

sens où le *pouvoir* se pose comme l'unité fondamentale de son analyse. La logique émancipatrice du matérialisme s'y inscrit alors comme tentative de comprendre le capitalisme en termes *d'agencement spécifique de relations de pouvoir*. Lorsque Wood reprend à son compte l'expression « relations sociales de propriété » de Brenner, c'est pour désigner cet agencement.

Il est toutefois important de noter que les concepts de Wood ne sont pas tous clairement définis. Elle semble faire une distinction entre les fonctions du pouvoir qui ont été privatisées sous le capitalisme et celles qui sont devenues « publiques » à travers l'État moderne. Lorsqu'elle discute de la métaphore base-superstructure, elle admet notamment qu'il existe une sphère sociale de la production « immédiate » et que certaines pratiques peuvent être comprises comme de purs éléments d'organisation et de contrôle de cette production sans y participer directement¹³. À plusieurs endroits dans ses textes, lorsque le pouvoir est analysé par rapport aux activités de « production », elle utilise le concept d'« extraction de surplus ». Et lorsqu'elle souhaite parler de cette extraction dans les régimes précapitalistes, elle précise qu'il s'agit d'un processus « extraéconomique ». Cela est particulièrement apparent dans le passage suivant :

capitalist property unites to a degree probably not enjoyed by any previous appropriating class the power of surplus extraction and the capacity to organize and intensify production directly for the purposes of the appropriator [...] In this respect, capitalism differs from pre-capitalist forms in which the fusion of economic and political powers meant not only that surplus extraction was an 'extra-economic' transaction separate from the production process itself, but

¹³ « Some legal and political institutions are external to the relations of production even while helping to sustain and reproduce them; and perhaps the term 'superstructure' should be reserved for these. But relations of production themselves take the form of particular juridical and political relations - modes of domination and coercion, forms of property and social organization - which are not mere secondary reflexes, nor even just external supports, but *constituents* of these production relations. The 'sphere' of production is dominant not in the sense that it stands apart from or precedes these juridical-political forms, but rather in the sense that these forms are precisely forms of production, the *attributes* of a particular productive system. » (Wood 1995, 26-27)

also that the power to appropriate surplus labour - whether it belonged to the state or to a private lord — was bound up with the performance of military, juridical and administrative functions (Wood 1995, 31 [nous soulignons]).

De plus, elle affirme que :

The differentiation of the economic sphere in capitalism, then, can be summed up like this: the social functions of production and distribution, surplus extraction and appropriation, and the allocation of social labour are, so to speak, privatized and they are achieved by non-authoritative, non political means. (Wood 1995, 29 [nous soulignons])

This allocation separates political functions immediately concerned with the extraction and appropriation of surplus labour from those with a more general, communal purpose. (Wood 1995, 31 [nous soulignons])

Même si Wood conçoit le pouvoir comme une unité fondamentale, elle distingue donc la fonction d'*extraction du surplus*, comme fonction du pouvoir lié à la production, d'une fonction plus « générale » du pouvoir, qui semble se retrouver liée aux pratiques qui ne sont pas directement impliquées dans la production. Or, elle affirmait dans un article plus ancien :

Nevertheless, the complex structure of social and political domination always has at its core the extraction of surplus from the immediate process of production—not least, in the sense that this process creates the revenues on which the whole structure feeds, and in the sense that the power of social oppression ultimately depends on the power to appropriate the surplus that sustains it (Wood 1981, 75 [nous soulignons]).

La fonction d'*extraction des surplus* du pouvoir se pose alors comme la fonction fondamentale qui permet d'organiser le reste de la structure de domination. Parce qu'elle adhère à la conception très large de Thompson (inspirée de Williams) de la « production » (Wood 1995, 65) et qu'elle ne définit pas clairement ce qui n'est pas de la production, alors on peut constater une certaine ambiguïté autour de son concept de « fonctions » du pouvoir. Nous reviendrons sur cet élément au chapitre quatre. Il est également important de garder à l'esprit que Wood, tout comme Brenner, ne réfère plus à un *mode de production* capitaliste, mais sa théorie du capitalisme reste

tout de même fortement ancrée sur le concept de production¹⁴. Il est toutefois important de retenir qu'elle insiste beaucoup plus sur *l'indistinction fondamentale* du pouvoir que sur les fonctions distinctes qu'elle sous-entend.

Poursuivons maintenant l'exploration des thèses de Wood sur le thème de la lutte de classe. À partir de sa perspective originale sur le matérialisme, sa relecture de la conception thompsonnienne des classes sociales est beaucoup plus solide face aux attaques d'Anderson. Pour elle :

[Thompson's] historical project presupposes that relations of production distribute people into class situations, that these situations entail essential antagonisms and conflicts of interest, and that they therefore create conditions of struggle. [...] It is in this sense that class struggle precedes class. To say that exploitation is 'exploitation in class ways and only thence give(s) rise to class formations' is to say precisely that the conditions of exploitation, the relations of production, are objectively *there* to be experienced (Wood 1995, 80).

La question de la structure sur laquelle peut se fonder la classe était l'un des points faibles de Thompson. Comme cette structure n'était pas théorisée, la lecture de Thompson pouvait soit tomber dans une interprétation volontariste — où la constitution d'une classe sociale semble être le pur fruit de la volonté — ou bien dans une interprétation orthodoxe, car aucune alternative à la métaphore base-superstructure n'était présente pour expliquer le « fondement » de classe en lien avec le mode de production. La relecture de Wood permet de comprendre la structure objective sur laquelle se fonde l'expérience de classe comme la *structure de relations de pouvoir caractéristique du mode d'exploitation*. L'antagonisme entre deux classes n'est donc pas présent dans un mode de production simplement parce que le marxisme aurait fait le choix arbitraire de situer la contradiction principale dans la

¹⁴ « 'Political Marxism', as understood here, is no less convinced of the primacy of production than are the 'economistic tendencies' of Marxism. It does not define production out of existence or extend its boundaries to embrace indiscriminately all social activities. It simply takes seriously the principle that a mode of production is a social phenomenon. » (Wood 1995, 25)

base économique. C'est parce que *le capitalisme est un mode d'organisation du pouvoir qu'il se pose comme un fondement possible à une division antagonique de la société en classes*¹⁵. Elle poursuit donc la voie tracée par Thompson à partir de cette innovation :

Deductive 'structural definitions' of class cannot explain how people sharing a common experience of production relations but not united by the process of production itself come by the 'disposition to behave as a class', let alone how the nature of that disposition - the degree of cohesion and consciousness associated with it, its expression in common goals, institutions, organizations, and united action - changes over time. [...]

The notion of class as 'structured process', in contrast, acknowledges that while the structural basis of class formation is to be found in the antagonistic relations of production, the particular ways in which the structural pressures exerted by these relations actually operate in the formation of classes remains an open question to be resolved empirically by historical and sociological analysis. (Wood 1995, 98)

À l'instar de l'historien britannique, Wood adhère à une conception radicalement historicisée des classes sociales. Elle admet que l'on puisse déduire certaines caractéristiques de classe à partir d'une structure objective qui provoque des « effets de classes », mais la classe sociale en tant que sujet historique agit en fonction du contexte précis dans laquelle elle se retrouve. En tant que *formation concrète*, elle diffère d'un endroit à l'autre et d'une époque à l'autre. Elle ne correspond jamais à l'idéal que peuvent s'en faire les marxistes, car il n'y a pas de correspondance directe entre la logique pure du capitalisme et la conscience de l'exploité. Le processus de constitution d'une classe est toujours médié par l'« expérience » réelle des individus qui vivent les relations du pouvoir du mode d'exploitation. La classe, en tant que

¹⁵ Ce glissement de perspective a un impact important sur le matérialisme. Cette mutation permet certes de mieux appréhender le capitalisme, mais elle permet également d'intégrer sur un même plan ontologique l'analyse du patriarcat comme mode d'organisation du pouvoir structurant les rapports d'exploitation entre groupes de genres. Wood ne fait toutefois pas elle-même ce pas. Au cours du chapitre 3 et de la conclusion, nous verrons quelles sont les critiques féministes qui doivent être intégrées au marxisme politique pour que la thèse de Wood puisse être déployée à sa pleine envergure.

concept, n'est d'aucun secours pour comprendre les dynamiques sociales réelles si on n'étudie pas la manière concrète dont les relations antagoniques de la structure, vécue à travers l'expérience réelle des individus, ont fini par créer une forme d'unité vécue comme appartenance à une classe (Wood 1995, 96). C'est également dans cette perspective qu'elle adhère à la formulation « lutte de classe sans classe » :

the formula 'class struggle without class' [...] is intended to convey the effects of class structured social relations upon agents without class consciousness and as a precondition to conscious class formations. Class struggle therefore precedes class, both in the sense that class formations *presuppose* an experience of conflict and struggle arising out of production relations, and in the sense that there are conflicts and struggles structured 'in class ways' even in societies that do not yet have class-conscious formations. (Wood 1995, 83 [l'auteur souligne])

Wood fait donc une distinction entre les moments où la société est structurée « *in class ways* » et les moments où on peut reconnaître des formes de classe « conscientes ». Elle hésite toutefois à employer radicalement la conception thompsonnienne de « lutte de classe sans classe ». C'est que sa distinction n'est pas tellement éloignée de l'idée d'une « classe en soi » et d'une « classe pour soi ». D'ailleurs, dans *The Retreat from Class*, elle défend avec vigueur l'idée d'un *intérêt objectif commun* comme fondement de l'unité d'une classe, indépendamment de sa conscience (Wood 1998, 60-61 [1986]). La différence fondamentale avec l'interprétation orthodoxe de la conscience de classe se situe toutefois au niveau de la « fausse conscience ». L'« intérêt » chez Wood se situe au cœur de sa définition du mode d'exploitation : si l'on peut établir objectivement que certains profitent des relations de pouvoir socialement structurées et que d'autres en sont victimes, alors on ne peut nier qu'il existe une tendance dans chaque camp à attaquer ou à renforcer cette structure. La conscience du prolétariat n'est toutefois jamais *fausse*, bien qu'il soit possible qu'elle ne corresponde pas aux objectifs révolutionnaires du marxisme. Wood cite Francis Mulhern (Wood 1998, 91-92) pour étayer sa perspective :

The working class is revolutionary [...] To reaffirm this proposition is not to claim that socialism is assured - it is not - or that the labour movement alone is likely to achieve it. What has to be said is that 'our major positive resource' can never be other than the organized working class, and that if it cannot regenerate itself, no outside intervention can do so. If that resource should, in some calamitous historical eventuality, be dispersed or neutralized, then socialism really will be reduced to a sectarian Utopia beyond the reach of even the most inspired and combative social movement (Mulhern 1984, 22).

En d'autres mots, elle admet que le prolétariat ne soit que *potentiellement* un sujet révolutionnaire, et que de considérer le prolétariat comme révolutionnaire est avant tout une perspective stratégique du camp socialiste. Mais à défaut d'être révolutionnaire, le prolétariat n'est pas *aliéné* ou doté d'une fausse conscience. Sa lecture de l'histoire implique donc une histoire *par le bas*, car elle restaure l'authenticité des objectifs des luttes populaires comme luttes concrètes réfléchies par des individus conscients de ce qu'ils font et dotés d'une agentivité propre.

Pour résumer la perspective de Wood sur les classes sociales, on peut dire qu'elle adhère aux idées de Thompson dans la mesure où elles permettent de comprendre les *classes sociales telles qu'elles se présentent dans l'histoire* et qu'elle restaure *l'agentivité propre des acteurs qui ont contribué aux luttes de ces classes*. On remarque toutefois qu'elle est réticente à lier complètement l'existence d'une classe sociale à sa conscience de classe. Elle reste attachée à la classe comme facteur explicatif du social et, à défaut de pouvoir identifier clairement des classes sociales conscientes, elle se replie sur l'idée d'une société où les individus se comportent « *in class ways* ».

Pour clore le tour d'horizon des thèses de Wood qui concernent ce mémoire, il faut maintenant s'attaquer à la conception de l'histoire qui se dégage de sa reconceptualisation du matérialisme et des perspectives d'avenir qui s'y dessine. En s'appuyant sur les travaux historiques de Brenner et de Thompson, ainsi que sur ses

propres recherches sur l'histoire des idées politiques, Wood revisite l'émergence du capitalisme, de la démocratie et du libéralisme.

Sa perspective déconstruit l'unité traditionnelle que les penseurs libéraux attribuent à ce trio. Pour elle, la démocratie se définit comme *désaliénation* du pouvoir (Wood 2013, 297), c'est-à-dire comme la réappropriation du pouvoir dont on a dépossédé la classe dominée. Le capitalisme s'inscrit alors en opposition claire aux principes démocratiques : en tant que *mode d'exploitation*, il s'agit d'une structure dont le but est spécifiquement l'accumulation du pouvoir d'extraction des surplus par une classe dominante. Mais plus fondamentalement, Wood explique que l'élite anglaise, américaine et française, à la fin du XVIII^e siècle, cherchaient explicitement à limiter les ambitions populaires et à domestiquer les idéaux révolutionnaires des mobilisations de masse.

In an age of mass-mobilisation, then, the concept of democracy was subjected to new ideological pressures from dominant classes, demanding not only the alienation of 'democratic' power, but a clear dissociation of 'democracy' from the '*demos*' – or, at least, a decisive shift away from popular power as the principal criterion of democratic values. The effect was to shift the focus of 'democracy' away from the active exercise of popular power to the passive enjoyment of constitutional and procedural safeguards and rights, and away from the collective power of subordinate classes to the privacy and isolation of the individual citizen. More and more, the concept of 'democracy' came to be identified with *liberalism* (Wood 2013, 199 [l'auteure souligne]).

Le libéralisme, comme principe de « limitation des pouvoirs de l'État », tire ici son origine d'une source fondamentalement différente de la démocratie : il s'agit d'un instrument de la classe dominante pour limiter la portée du pouvoir « public » à interférer dans le pouvoir « privé » des capitalistes (Wood 2013, 198-202). Cet instrument se développe dans le cadre de la transition entre le régime féodal et le capitalisme en Angleterre. Comme cela a été discuté plus tôt, Wood s'appuie sur les travaux de Brenner pour avancer l'idée que le capitalisme se développe dans les campagnes anglaises comme processus de *privatisation de certaines fonctions de*

pouvoir politique. Le libéralisme s'avère alors un outil idéologique efficace pour justifier cette privatisation.

La démocratie, comme pouvoir populaire, fut également neutralisée par son association avec le principe de représentation :

The American republic firmly established a definition of democracy in which the transfer of power to 'representatives of the people' constituted not just a necessary concession to size and complexity, but rather the very essence of democracy itself. The Americans, then, though they did not invent representation, can be credited with establishing an essential constitutive idea of modern democracy: its identification with the alienation of power. [...] Not only did the 'Founding Fathers' conceive representation as a means of *distancing* the people from politics, but they advocated it for the same reason that Athenian democrats were suspicious of election: that it favoured the propertied classes (Wood 2013, 196).

Pour Wood, le capitalisme est donc intimement lié au libéralisme et le mot démocratie a été simplement récupéré par la classe dominante à des fins de légitimation. La « démocratie libérale » qui en résulte n'a donc rien à voir avec le fondement de la démocratie. À l'inverse, la démocratie ne peut que s'inscrire dans une dynamique profondément révolutionnaire :

'Popular sovereignty' would thus not be confined to an abstract political 'sphere', but would instead entail a disalienation of power at every level of human activity, an attack on the whole structure of domination that begins in the sphere of production and continues upwards to the state. From this point of view, just as the coupling of 'liberal' and 'democracy' may be misleading, *the joining of 'socialist' and 'democracy' should be redundant* (Wood 2013, 296 [nous soulignons]).

À notre sens, la conception du pouvoir chez Wood permet cette idée très féconde : le projet révolutionnaire est *intrinsèquement* celui de la démocratie, prise dans son sens radical de démocratie directe et d'égalité réelle. Nous reviendrons plus loin sur cet élément, mais il importe d'en souligner toute la portée. L'interprétation orthodoxe du matérialisme marxiste a toujours posé un problème majeur, une contradiction

fondamentale, dans la définition du projet émancipateur : elle finissait toujours par justifier une conception élitiste de la lutte. Cela était vrai avec les conceptions fondées sur l'*aliénation* et la *fausse conscience* des masses devant être éclairée par une élite intellectuelle. Cela était aussi vrai pour les conceptions séparant strictement la base de la superstructure, prescrivant le processus révolutionnaire comme la pure transformation de la base par la socialisation des moyens de production tout en dissimulant la nature profondément élitiste de la structure politique devant se charger de cette tâche. Les thèses de Wood permettent donc de sortir de ce cadre et de refonder le projet d'émancipation sur la base du *demos*.

CHAPITRE III : FÉMINISME ET MATÉRIALISME

Les deux premiers chapitres, construits autour de tendances importantes du marxisme au XX^e siècle, ont permis de présenter la force et le caractère novateur du matérialisme d'Ellen Meiksins Wood. En repensant le marxisme à partir de l'analyse des dynamiques de lutte de classe plutôt qu'à partir de la mécanique du développement des forces et des rapports de production, ses thèses permettent la reconstruction du matérialisme historique sur des bases qui quittent le déterminisme vulgaire pour laisser la place à une compréhension véritablement dialectique du rôle des individus et des structures sociales. Pour ce faire, Wood a dû dégager le marxisme de l'encombrante métaphore de la base et de la superstructure et faire un travail de refondation en partant d'une conception originale du mode de production compris comme *mode d'exploitation* qui se caractérise toujours fondamentalement par son *agencement spécifique des relations de pouvoir*. Son analyse permet ainsi de recentrer l'analyse du capitalisme sur la problématique de l'exploitation en tant que rapport de pouvoir et permet de repenser le projet d'émancipation à partir de l'idée de démocratie.

Ce troisième chapitre portera sur deux aspects problématiques de l'approche de Wood, identifiables à partir des critiques formulées par les féministes matérialistes¹⁶ à l'égard des marxistes. Il s'agit, d'une part, des problèmes liés à la notion de *productivité* et, d'autre part, des problèmes liés à la non-reconnaissance du *patriarcat*

¹⁶ On peut regrouper sous la catégorie de féminisme matérialiste les féministes radicales françaises, les féministes socialistes et les féministes marxistes. Nous regroupons ici les féministes radicales françaises (c.-à-d. Christine Delphy, Colette Guillaumin, Danièle Kergoat) dans la définition du féminisme matérialiste, mais nous excluons les féministes radicales américaines (c.-à-d. Shulamith Firestone, Kate Millett). On pourrait définir largement le féminisme matérialiste comme la branche du féminisme qui fonde son analyse sur les principes du matérialisme marxiste, sans nécessairement adopter l'analyse marxiste en tant que telle. Ces principes sont notamment ceux résumés dans ce mémoire en introduction et dans la section 1.1. sur les *Thèses sur Feuerbach*. Les féministes matérialistes partagent une analyse de classe, soit en incluant une analyse des rapports de genres dans les dynamiques de classe marxiste, soit en reprenant à leur compte le concept de classe pour caractériser l'antagonisme entre hommes et femmes.

comme mode d'exploitation. Dans ces deux cas, il sera démontré au chapitre quatre que les thèses de Wood ne sont pas incompatibles avec les conclusions des *féministes-matérialistes-critiques-du-marxisme*, mais qu'il est nécessaire de modifier le marxisme politique en conséquence. Ultimement, la thèse défendue est que l'analyse des féministes matérialistes permet de combler certaines lacunes du marxisme politique, sans en dénaturer les fondements.

Ce chapitre ne vise pas à présenter l'exhaustivité de la pensée des théoriciennes féministes, mais plutôt à exposer les principaux arguments qui permettent aux féministes matérialistes d'interroger la catégorie de *production* et d'établir la nécessité d'une compréhension des inégalités hommes femmes à travers le concept de *patriarcat*.

Le débat sur la catégorie de production est primordial à la refondation du matérialisme, car il est en lien direct avec l'analogie de la base et de la superstructure. C'est cette catégorie qui permettait aux marxistes de tracer une ligne entre le travail productif de la base et le travail improductif de la superstructure. Bien que Raymond Williams apporte une critique pertinente du point de vue marxiste sur cet enjeu, la perspective féministe est nécessaire pour bien établir les limites de cette distinction. Il s'agit donc, à partir des arguments féministes, de proposer une compréhension nouvelle de la production, permettant ainsi de pousser plus loin le projet d'un matérialisme historique qui n'a pas besoin de recourir aux notions de base et de superstructure. Cette distinction est d'autant plus nécessaire que certaines des limites du marxisme politique d'Ellen Wood proviennent d'un flou de sa définition de la production.

Le débat sur la notion de patriarcat, quant à lui, confronte l'idée ancrée chez Wood selon laquelle la société contemporaine est caractérisée par un seul mode d'exploitation : le capitalisme. En utilisant des critères similaires à ceux utilisés par Wood pour démontrer l'existence d'une structure d'exploitation capitaliste divisant la

société en classes, les arguments des féministes matérialistes parviennent à démontrer l'existence d'un mode d'exploitation patriarcal divisant la société en groupes d'intérêts antagoniques. Cette démonstration s'appuie notamment sur l'analyse du *travail domestique* et de la *sexualité* comme lieux d'exploitation du travail des femmes. Le chapitre quatre reviendra sur les conséquences de la conception de patriarcat sur la notion de *totalité* chez les marxistes.

3.1 Le débat sur la notion de production

Les notions de *production* et de *productivité* ont une place importante au sein de la théorie marxiste : elles se posent comme des catégories fondamentales du matérialisme. Le concept même de *mode de production* comme moteur de l'Histoire et comme déterminant de la lutte des classes implique que la *production* soit un facteur central de l'existence humaine. La définition exacte de cette notion est toutefois contradictoire dans l'œuvre de Marx et elle a été au cœur de nombreux débats entre marxistes. Parmi les tendances marxistes distinguant la base de la superstructure, le problème de la définition de la production est constant, car c'est cette définition qui permet de classer une activité humaine productive dans la « base » sociale et une activité non productive dans la « superstructure ». Les termes du débat sont alors généralement construits autour de l'idée de transformation de la nature (Althusser et Balibar 1973a, 121) ou de la définition marxienne de la valeur. Dans le premier cas, est productif tout travail qui transforme *la nature* (cela exclut donc le secteur des services, l'activité scientifique, ainsi que l'activité de gestion, d'encadrement et de contrôle). Dans le second cas, le travail est productif dans la mesure où il est intégré au procès de valorisation du capitalisme (cela exclurait donc le travail non salarié). Cette seconde interprétation s'appuie notamment sur ce passage de Marx : « Est productif l'ouvrier qui effectue un travail productif, le travail productif étant celui qui engendre directement de la plus-value, c'est-à-dire qui valorise le capital » (Marx 1867).

Or, les féministes ont attaqué de front cette question lorsqu'elles tentèrent de conceptualiser le statut du travail domestique. Pour les marxistes, le travail domestique était exclu d'emblée de la catégorie de production, car, peu importe sa définition, il ne transformait pas la nature et il ne produisait pas directement de la valeur dans le système capitaliste (puisque'il n'était pas effectué dans le cadre de la relation salariale). Par conséquent :

The role of women [...] has always been seen as that of a psychologically subordinated person who, except where she is marginally employed outside the home, is outside production she is essentially a supplier of use-values in the house. This basically was the viewpoint of Marx, who [...] concluded that it would have been better for them to be at home where a morally higher form of life resided (Dalla Costa et James 1975, 32-33 [nous soulignons]).

Le travail domestique, producteur de « valeur d'usage » (comme s'occuper des enfants), ne pouvait pas être *exploité* dans la perspective marxiste orthodoxe. Le terme *oppression* fut alors utilisé pour désigner cette situation et la distinguer de la situation d'exploitation du travail salarié : « comme une conséquence secondaire à (et dérivée de) la lutte des classes telle qu'elle est définie actuellement [...] [et] attribuée à des causes purement idéologiques » (Delphy 1998, 31-32 [1970]).

Scandalisées à juste titre par ce peu de considération pour le travail effectué par la moitié de l'humanité, les féministes marxistes ont tenté de pallier ce problème, tout en conservant les termes du débat :

Dalla Costa disputes the notion that these housewives are mere suppliers of use-values in the home. [...] she argues that housework only appears to be a personal service outside the arena of capitalist production. In reality, it produces not just use-values for direct consumption in the family, but the essential commodity labour-power – the capacity of a worker to work. Indeed, she claims, housewives are exploited 'productive workers' in the strict Marxist sense, for they produce surplus-value. Appropriation of this surplus-value is accomplished by the capitalist's payment of a wage to the working-class husband, who thereby becomes the instrument of woman's exploitation (Vogel 2013, 20 [1983]).

L'analyse du travail domestique montre en effet que les tâches traditionnellement effectuées par les femmes (élever les enfants, entretenir le foyer, préparer les repas) sont des tâches essentielles à la *reproduction de la force de travail* que les prolétaires vendent à la classe capitaliste. Bien que ne s'inscrivant pas directement dans une relation salariale, ce travail devait bien être une dimension matérielle fondamentale du *mode de production*, puisque ce dernier s'y repose structurellement. C'est ainsi que Dalla Costa arriva à la conclusion que la *productivité* du travail domestique se retrouvait sous la forme d'une plus-value indirectement appropriée par la classe capitaliste. Cette construction lui permet de dire que :

If we fail to grasp completely that this family is the very pillar of the capitalist organization of work, if we make the mistake of regarding it only as a superstructure [...] then we will be moving in a limping revolution that will always perpetuate and aggravate a *basic contradiction in the class struggle, a contradiction that is functional to capitalist development*. [...] As long as housewives are considered external to the class, the class struggle at every moment and any point is impeded, frustrated, and unable to find full scope for its action (Dalla Costa et James 1975, 35-36 [l'auteure souligne]).

Dans cette perspective, la famille comme unité de production où la femme fait la majorité de son travail est un lieu appartenant à la « base » du mode de production et les femmes doivent être intégrées à même la définition du prolétariat. Les féministes marxistes contemporaines qui adhèrent à ce type d'argumentaire sont aujourd'hui regroupées autour de ce qu'elles nomment la « social reproduction theory » (Ferguson et McNally 2013; Vogel 2013; Bhattacharya 2013). Il est toutefois à noter que ces féministes n'utilisent plus le détour de la « survaleur appropriée par la classe capitaliste ». Elles conçoivent le travail domestique dans le cadre de la reproduction élargie du capital, mais elles concèdent que la théorie de la valeur ne permet pas en elle-même d'appréhender le phénomène. Pour Vogel en particulier, la théorie de Dalla Costa a permis de défricher une avenue importante pour comprendre l'importance du travail ménager dans le cadre de la reproduction élargie du capital,

mais la catégorie marxiste de production est tout simplement inappropriée pour caractériser ce travail :

As it turned out, it was relatively easy to demonstrate theoretically that domestic labour in capitalist societies does not take the social form of value-producing labour. [...] In the scientific sense, then, domestic labour cannot be either productive or unproductive, and women are not exploited as domestic labourers (Vogel 2013, 23).

Elle s'appuie notamment sur les travaux de Paul Smith, qui démontre la difficulté liée à l'utilisation de la théorie de la valeur dans le contexte du travail domestique. C'est que les concepts de valeur développés par Marx décrivent une réalité liée au marché capitaliste. Or, le travail domestique ne suit pas les mêmes règles que le travail salarié : l'allocation sociale du travail domestique n'est pas relocalisée en fonction de la productivité des secteurs et sa valeur ne peut pas fluctuer en fonction de sa productivité. Mais surtout, la théorie marxiste de la valeur présuppose que le travail producteur de valeur soit *abstrait* et Marx décrit le passage d'un travail *concret* à un travail *abstrait* à l'aide de la médiation du marché capitaliste comme force d'*homogénéisation* du travail¹⁷ (Smith 1978, 204-206). L'attribution d'une valeur à l'activité domestique demanderait donc un travail de redéfinition des catégories fondamentales de la théorie de la valeur — ce qui n'a pas été fait.

Dans son article de 1970 *L'Ennemi principal*, Christine Delphy prend l'exemple de la petite production agricole pour démontrer l'incapacité des concepts marxistes de valeur et de production à saisir adéquatement ce qui se produit dans le cas du travail domestique :

¹⁷ La production capitaliste, pour Marx, a comme caractéristique d'homogénéiser le travail en tant qu'activité. Il devient *abstrait* dans la mesure où l'activité concrète qu'il opère n'a d'autre finalité que la valorisation du capital et dans la mesure où sa massification aplanit les distinctions réelles entre les travailleurs. Les différences concrètes de méthode de travail sont effacées par la division du travail et la mécanisation des opérations, alors que les différences de vitesse dans la production des travailleurs sont effacées par la norme de productivité du marché. C'est parce que le travail est *abstrait*, est donc fondamentalement indistinct, que Marx peut traiter de la valeur en terme de *temps de travail* relativité homogène.

Dans l'économie paysanne classique, une grande partie des biens consommés par la famille est produite par elle : elle absorbe directement une partie de sa production. Or cette production est aussi commercialisable, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de distinction entre valeur d'usage et valeur d'échange (Delphy 1998, 40).

Quand producteur et consommateur sont un, comme dans la famille paysanne, on s'aperçoit qu'il y a un continuum entre production et consommation : on sème le blé pour le consommer, on le moule parce qu'il n'est pas consommable en grains, on le cuit parce qu'il n'est pas consommable en farine, et aucune de ces opérations n'est utile sans les autres, l'objectif étant la consommation finale. Il est donc absurde d'introduire une coupure dans ce processus. C'est cependant ce qui se passe quand on comptabilise comme production une certaine partie de ce processus — jusqu'à la production de farine incluse, et que l'on considère l'autre partie, la cuisson du pain par exemple, comme non productive. Tout le travail incorporé dans le produit autoconsommé est productif ou rien de ce travail n'est productif. Cette dernière hypothèse est absurde, car le cochon mangé aurait pu être échangé sur le marché, mais alors aurait dû être remplacé par son équivalent en nourriture achetée (Delphy 1998, 41).

L'exemple de l'autoconsommation paysanne illustre donc bien le fait qu'il n'y a aucune différence de nature entre les activités dites « productives » (comme l'engraissement du cochon) et les activités ménagères dites « non productives » (comme la cuisson du dit cochon) (Delphy 1998, 42).

Autrement dit, il n'y a aucune distinction fondamentale entre la nature du travail effectué par les femmes à la maison, qualifié de « non productif » et celle du travail effectué pour le marché, pourtant distingué comme « productif ». Cela est particulièrement manifeste lorsqu'on prend en compte le fait que plusieurs tâches identiques sont à la fois effectuées dans le cadre privé du foyer et dans le cadre valorisant du marché capitaliste (comme faire la cuisine) (Delphy 1998, 43). Or, « toutes les sociétés actuelles, y compris les sociétés "socialistes", reposent, pour l'élevage des enfants et les services domestiques, sur le travail gratuit des femmes » (Delphy 1998, 34). Il serait difficile de qualifier comme « non productive » ou « superstructurelle » la tâche d'élever les enfants — une condition indépassable de la reproduction dans le temps de toutes sociétés. Or, pour Delphy, ni la conception

marxiste de la production comme *transformation de la nature* (qui exclut les « services », et donc l'éducation, les soins, etc.) ni la conception de la production comme *création de survalueur* ne peuvent prendre adéquatement en considération ce fait¹⁸. Ces arguments imposent donc nécessairement au marxisme un travail de redéfinition de la catégorie de *travail productif*.

Wood fait un pas dans cette direction lorsqu'elle affirme que la survalueur est un mode spécifiquement capitaliste d'appropriation du travail (2002; 184; 1995, 108)¹⁹. Ce concept ne serait donc pas approprié pour comprendre les sociétés non capitalistes, comme la société féodale par exemple. Pourtant, on ne peut pas dire que les sociétés précapitalistes étaient non productives. En réinscrivant la théorie de la valeur comme une construction permettant d'appréhender une forme d'appropriation spécifique du « surplus social », Wood permet d'élargir la notion de travail productif, tout en conservant la puissance d'analyse de la théorie de la valeur pour comprendre le capitalisme. Sa perspective critique de la notion de production s'arrête toutefois là.

Dans *Sexual Democracy* Ann Ferguson ouvre une voie de redéfinition du concept de production. En cherchant à expliquer les spécificités de ce qu'elle nomme le « *sex/affective system* » (Ferguson 1991, 38-40), elle se bute à l'étroitesse de la définition marxiste. Elle affirme alors :

We need thus to widen the concept of production as 'socially necessary labor' to satisfy basic human material needs, which Marx and Engels introduced in *The German Ideology*, to include not merely a transformation of nature to meet human needs, but also the production and reproduction of new life - that is, the production and transformation of people via various historical parenting and

¹⁸ Delphy rejette d'ailleurs aussi la théorie marxiste de la valeur pour l'analyse des relations capitalistes (Delphy 2003b).

¹⁹ « The concept of surplus value - as distinct from the more general category of surplus labour, which applies to all forms of surplus appropriation - is meant to convey this complex relation between production, realization in commodity exchange and capitalist appropriation. » (Wood 1995, 108)

sexual systems embedded in family and kin networks (Ferguson 2002, 132 [1984]).

Cette première tentative d'élargissement de la définition de *production*, ratisse plus large qu'il n'y paraît, car par l'expression de « *production and reproduction of new life* », Ferguson ne désigne pas seulement l'acte de procréation. Pour elle :

The fact that humans are without instincts with fixed goals requires a period of care and socialization of the young that make some system of parenting, and the organization of sexuality and affection around these tasks, a material necessity for the human species (Ferguson 2002, 132).

Ainsi, la tâche d'éducation et de socialisation des enfants, en tant que composante fondamentale du maintien de la structure sociale, peut être qualifiée de « nécessité matérielle » et s'inscrire dans le « travail socialement nécessaire à la satisfaction des besoins humains » qui fonde la catégorie de *travail productif*. Cet élargissement sort de la conception marxiste tant sur le plan de la « transformation de la nature » que sur celui du procès de valorisation.

Rosemary Hennessy poursuit dans cette direction, en affirmant :

Historical materialism begins with the premise that meeting human needs is the baseline of history. Needs are corporeal-because they involve keeping the body alive-but they are not "natural," because meeting them always takes place through social relationships. In this sense social interaction itself translates into a vital need. Human needs also include the ability to exercise certain human potentials. [...] Affective needs are inseparable from the social component of most need satisfaction, then, but they also constitute human needs in themselves in the sense that all people deserve to have the conditions available that will allow them to exercise and develop their affective capacities. [...] Like hunger, the need for affective relations is historically satisfied and takes different forms in various social formations. This affective potential is included in what Marx means by labor-that is, the capacity to satisfy and freely develop vital human needs. Though he does not explicitly name them as such, affective needs are part of the human potential for "self-realization" that Marx often refers to when he contends that the development of needs is historically contingent on the development of human potential (Hennessy 2002, 84 [Nous soulignons]).

En élargissant ainsi la notion de « besoins fondamentaux » pour inclure les « besoins affectifs », et en rappelant le caractère toujours socialement et historiquement construit des besoins — qu'ils soient affectifs ou physiques —, Hennessy élargit une fois de plus la catégorie de production. Le « travail socialement nécessaire à la satisfaction des besoins humains » doit alors inclure le travail dont le produit n'est pas directement et clairement matériel. La production ne vise donc pas seulement un nombre restreint de besoins transhistoriquement jugés comme *fondamentaux* (comme la pyramide des besoins de Maslow), mais bien l'ensemble des besoins sociaux tels qu'ils se présentent socialement et historiquement.

Cela rejoint, bien que par un autre chemin, les thèses de Raymond Williams, lorsque ce dernier affirme que :

What then is a « productive force »? It is all and any of the means of the production and reproduction of real life. [...] Fundamentally, in this human historical process, we produce ourselves and our societies, and it is within these developing and variable forms that 'material production', then itself variable, both in mode and scope, is itself carried on (Williams 1977, 91 [Nous soulignons]).

Pour lui, même la production et le maintien d'un ordre politique se situent au niveau de la production, puisque l'ordre politique constitue en lui-même le moyen par lequel la reproduction de la vie réelle est possible dans des conditions historiques données (Williams 1977, 93).

Cette énumération de perspectives sert un propos bien précis : celui de démontrer que finalement, *toute activité humaine est productive*. Cette thèse est radicale, mais elle est le résultat logique et nécessaire des innovations combinées du féminisme matérialiste et du marxisme politique. Dans la mesure où le matérialisme étudie les sociétés humaines dans leur mode d'agencement spécifique du travail humain visant à la satisfaction de besoins sociaux, toute activité humaine, quelle qu'elle soit, s'inscrit

dans un objectif de satisfaction d'un besoin, que ce soit un besoin personnel ou celui d'autrui.

Sans affirmer aussi limpidement cette thèse, Delphy semble aller dans cette direction dans son article « Travail ménager ou travail domestique? » (1998, 58-72). En débattant de la revendication féministe visant à rémunérer le travail domestique des femmes, elle soulève une problématique dans la définition du travail ménager. Les sociologues ont eu l'habitude de qualifier toute forme de tâche effectuée dans le foyer comme un travail ménager. Or, si la rémunération du travail ménager entrait en vigueur (dans l'objectif initial de rémunérer le travail socialement nécessaire des femmes) en fonction de cette définition, certaines tâches deviendraient « doublement rémunérée ». C'est que, parmi les travaux ménagers, on compte des tâches dont le résultat est « consommé » par la personne même qui l'effectue. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une production — le fait de faire cuire son pain n'est pas moins productif que de cuire un pain pour une autre personne. Delphy se voit donc obligée de développer le concept de « travail domestique », qui ne regrouperait que le « travail gratuit » effectué pour autrui. Elle reconnaît alors que, dans le cas d'une tâche effectuée par soi-même, il :

s'agit bien d'un travail, approprié, dans ce cas, par soi même, mais c'est un travail qui est rémunéré bien qu'il ne soit pas payé. C'est justement parce qu'il « profite » à quelqu'un que c'est un travail; mais parce qu'il est rendu à soi-même, il porte en lui sa propre rémunération (Delphy 1998, 70).

A priori, dans une perspective d'analyse du social, et surtout, dans une perspective d'analyse des formes d'oppression et d'exploitation, il ne semble pas que la prise en compte du travail effectué par et pour soi-même soit d'un grand intérêt. Il s'agit pourtant d'un point particulièrement clef dans la conception du travail productif, puisqu'à partir du moment où il est admis que même l'activité humaine effectuée exclusivement pour soi-même est un *travail* qui répond à un *besoin socialement*

défini (qui devrait être comblé autrement sinon), alors à peu près aucune activité humaine n'échappe à la définition du *travail productif*²⁰.

En affirmant que « toute activité humaine est productive », on perd toutefois l'utilité même d'une distinction entre *travail productif* et *travail improductif*. Le concept de *travail* devient également vague, puisqu'il devient indistinct du concept *d'activité*. Par souci de clarté, il importe toutefois de distinguer des sous-catégories de l'activité humaine. Il serait étrange de qualifier les loisirs de *travail*. Cette distinction ne peut plus être construite sur la notion de productivité — les activités de loisirs répondent bel et bien à des besoins sociaux et constituent une part essentielle de la reproduction de l'ordre social. Il est toutefois possible de regrouper le « non-travail » sur la base de deux propriétés :

1. n'est pas un travail une activité humaine dont le produit *ne peut pas* être utilisé par autrui
2. n'est pas un travail une activité humaine dont le produit est consommé sur le champ par la personne qui effectue l'activité.

Cela exclut donc les loisirs (le produit du loisir est le plaisir immédiat procuré par l'activité effectuée, ce produit n'est pas transférable et est consommé immédiatement), mais aussi les activités visant à répondre à des besoins physiologiques immédiats (comme dormir, manger, déféquer). La distinction entre travail et non-travail permet également de distinguer l'activité humaine productive *exploitable* de celle qui ne l'est pas. Cette possibilité s'inscrit dans la définition même du travail que nous venons d'établir : la possibilité d'exploiter un travail humain

²⁰ Il existe peut-être des exceptions. Parler de ce qui est *socialement défini* est très englobant et permet de comprendre ainsi à peu près tout ce qui existe socialement. Il est toutefois possible que certaines activités marginales tombent en dehors de ce cadre. Il faudrait bien sûr des études approfondies et spécifiques concernant des activités marginales précises. A priori, il nous est permis de croire que certains comportements anormaux et extraordinaires ne peuvent être considérés comme productifs. Ces potentielles exceptions n'invalident toutefois pas notre thèse générale.

dépend directement du fait que le produit de ce travail soit utilisable/appropriable par autrui. C'est d'ailleurs dans cette perspective que Delphy affirme que :

la plus-value n'est qu'une *modalité* de l'exploitation : une modalité qui ne peut exister que quand et là où il y a salaire, paiement. Les modalités de l'exploitation, de chaque exploitation sont différentes; mais à trop se focaliser sur ces différences, on ne peut plus rien comparer. Et quand de surcroît on inverse les priorités, et que l'on met les *modalités* de l'extorsion – et non l'extorsion elle-même – au cœur de la définition, on en arrive à cette véritable perversion, très répandue, qui consiste à ne voir d'exploitation que là où il y a capitalisme. Or ce qui est requis, au contraire, c'est l'élaboration d'un langage commun à toutes les exploitations (Delphy 2004, 101 [l'auteure souligne]).

L'exploitation capitaliste consiste, *in fine*, en extorsion de travail. L'extorsion de travail, c'est la définition de l'exploitation : de toute exploitation. Du point de vue du noyau central de la définition, l'exploitation capitaliste n'est pas différente des autres exploitations – c'est d'ailleurs pour cela qu'elles partagent le même nom (Delphy 2004, 103).

En élargissant la notion de *productivité*, il devient possible d'opérer le programme d'« élaboration d'un langage commun à toutes les exploitations », car le fondement de l'exploitation est déplacé de la théorie marxiste de la plus-value vers une définition plus générale d'extorsion de toutes formes de travail.

La redéfinition du *productif* a donc une double importance pour le matérialisme. D'une part, il permet de mettre fin à la confusion entretenue par la séparation entre base et superstructure. La classification de l'activité entre la base-productive et la superstructure-non-productive est problématique depuis les débuts du marxisme. C'est cette distinction qui est responsable à la fois du déterminisme économiciste de plusieurs marxistes et de la secondarisation des luttes de la « nouvelle gauche » (lutte des femmes, des noirs, des minorités sexuelles, etc.). Il a été démontré que le marxisme politique apporte une piste de solution à ces problèmes et, parmi les précurseurs de cette tradition, Raymond Williams entrevoyait déjà la nécessité de redéfinir la notion de production. C'est toutefois le travail des féministes qui permet

d'abandonner une fois pour toutes la séparation entre le travail productif et le travail improductif.

D'autre part, cette redéfinition du *productif* permet d'élargir le champ du matérialisme. Alors que les marxistes ont généralement restreint l'analyse du travail productif à l'analyse du travail exploité sous le capitalisme, les féministes matérialistes offrent les bases d'une redéfinition du travail productif permettant de comprendre l'exploitation comme un phénomène dépassant le strict cas de l'exploitation capitaliste. La théorie de la *plus-value* devient ainsi un modèle analytique permettant aux marxistes de rendre compte d'une forme d'exploitation spécifique — l'exploitation capitaliste —, mais le matérialisme peut élargir sa compréhension de l'exploitation de manière à situer plus adéquatement la *forme plus-value* dans le temps et dans l'espace social. La catégorie d'*exploitation* offre alors la potentialité de comprendre des formes de pouvoir sur le travail d'autrui qui ne sont pas spécifiquement structurées par le capitalisme ni analysables via le concept de plus-value.

3.2 Le débat sur la notion de patriarcat

Cette discussion sur l'élargissement de la notion de production permet désormais de prendre en compte l'activité domestique des femmes comme un travail à part entière. Une fois ce fait pris pour acquis, il reste toutefois à examiner en quoi ce travail est exploité (s'il l'est), au bénéfice de quel groupe et, plus fondamentalement, en fonction de quelle structure sociale.

Parmi le corpus féministe que nous avons étudié, il nous a été possible d'identifier deux types de réponses :

1 — Les féministes regroupées au sein de la « social reproduction theory », que l'on peut également qualifier de féministes marxistes, ne reconnaissent pas de structures sociales distinctes du capitalisme explicatives des inégalités homme/femme. Elles

expliquent l'existence de ces inégalités à l'aide d'arguments fonctionnalistes, comme des éléments *utiles* au capitalisme. Par exemple, la division sexuelle du travail répondrait à la fonction de reproduction de la force de travail (Ferguson et McNally 2013, XXVI-XXV), l'inégalité entre homme et femme permettrait de segmenter le marché du travail (Bannerji 2005, 153), ou encore les femmes constitueraient une « armée industrielle de réserve » permettant de faire baisser le prix de la main d'œuvre (Morton 2007, 247-251). Ce type d'argument est particulièrement manifeste dans ce passage du Lise Vogel :

The ruling class, in order to stabilise the reproduction of labour-power as well as to keep the amount of necessary labour at acceptable levels, encourages male supremacy within the exploited class. [...] Such strategies work on behalf of the dominant class, whatever the immediate advantages of male supremacy to men. [...] In class-societies, women's child-bearing capacity creates contradictions from the point of view of the dominant class's need to appropriate surplus-labour. The oppression of women in the exploited class develops in the process of the class-struggle over the resolution of these contradictions (Vogel 2013, 153 [1983]).

2 — Iris Marion Young désigne la seconde grande famille de féministes sous le qualificatif de « dual systems theory ». Contrairement aux féministes marxistes qui cherchent à expliquer l'oppression des femmes dans le cadre d'un système unitaire (le capitalisme), ces féministes conçoivent cette oppression comme découlant d'un second système, relativement autonome du capitalisme, généralement désigné sous le terme de *patriarcat* (Young 1997, 95 [1980]). Ce qui distingue alors fondamentalement les éléments structurels du patriarcat de ceux du capitalisme, c'est que le système d'oppression des femmes est orienté en fonction des intérêts des hommes en tant que groupe social²¹. Delphy définit elle-même le patriarcat ainsi :

²¹ Au sujet de l'utilisation du terme groupe de sexe ou classe de sexe, Delphy affirme que : « En effet le terme "groupes" ne dit rien sur leur mode de constitution. On peut penser que ces groupes — le dominant et le dominé — ont chacun une origine sui generis : qu'existant déjà, ils entrent ensuite en rapport, un rapport qui, dans un troisième temps, devient caractérisé par la domination. Or que dit à ce

Par rapport à ses quasi-synonymes, « domination masculine » et « oppression des femmes », il [le terme patriarcat] présente deux caractéristiques : d'une part, il désigne, dans l'esprit de celles qui l'utilisent, un système, et non pas des relations individuelles ou un état d'esprit; d'autre part, les féministes ont opposé, dans l'argumentation, « patriarcat » à « capitalisme » : le premier est différent du second, l'un n'est pas réductible à l'autre (Delphy 2000, 143).

3.2.1 L'exploitation du travail domestique

La question « à qui profite l'exploitation du travail des femmes? » devient donc cruciale pour réfléchir à la structure qui fonde cette exploitation. Pour y répondre, il est utile de séparer analytiquement le travail domestique de l'activité sexuelle. Commençons par interroger en quoi le travail domestique des femmes est exploité et qui profite de cette exploitation.

Pour Christine Delphy, tout comme pour Colette Guillaumin, le travail domestique des femmes est exploité dans le cadre du mariage, une institution qui placerait la femme dans une relation similaire au servage ou à l'esclavage. Dans ce cadre familial, les femmes ont une obligation d'entretenir le ménage et d'élever les enfants, sans qu'une quelconque rémunération ne leur soit garantie (Delphy 1998, 34; Guillaumin 1978, 8-9). On peut établir trois critères dans les textes de Delphy qui permettent d'établir qu'une tâche ménagère est un travail exploité par l'homme. Premièrement, la tâche ménagère doit être un service fourni à autrui (se faire à manger ne peut pas être un travail exploité, mais faire à manger pour la famille peut l'être) (Delphy 1998, 38-39). En second lieu, la prestation de ce service a lieu dans le cadre d'une relation de pouvoir inégalitaire : un ensemble de contraintes structurelles

sujet le concept de classe? Il inverse ce schéma : il dit que l'on ne peut pas considérer chaque groupe séparément de l'autre, puisqu'ils sont unis par un rapport de domination, ni même les considérer ensemble mais indépendamment de ce rapport. » (Delphy 1998, 28) La démarche dans le présent chapitre converge avec l'analyse de Delphy sur la question du rapport d'interdépendance qu'entretiennent hommes et femmes en tant qu'ensembles constitués par un rapport social d'exploitation. Nous n'utilisons toutefois pas le terme « classe » pour désigner ces groupes par simple souci d'éviter une confusion avec le concept marxiste de « classe » qui réfère généralement exclusivement aux rapports entre capitalistes et prolétaires.

incite la femme à rester à la maison, à servir son mari et à élever les enfants. On peut en identifier quelques-unes : la discrimination à l'égard des femmes sur le marché de l'emploi — une forme d'incitatif à l'exclusion du marché de l'emploi (Delphy 2003a, 58) —, les obstacles à l'avortement, voire sa criminalisation — ce qui enlève une part de contrôle de la femme sur son choix d'élever des enfants ou non (Delphy 1998, 53) — ou encore la contrainte qui pèse sur les femmes d'être les principales responsables des enfants, et ce, même après un divorce — ce qui est d'ailleurs un incitatif à rester mariée pour alléger sa situation (Delphy 1998, 136). Finalement, bien que cela ne soit qu'implicite dans les travaux de Delphy, la tâche ménagère est un travail exploité dans la mesure où les femmes travaillent (au sens large) plus que les hommes.

Cette dernière condition est non problématisée par Delphy, et pourtant elle est problématique dans le débat qui l'oppose aux féministes marxistes. C'est que, pour ces dernières, la division sexuelle du travail n'implique pas *de facto* une inégalité :

The fact that women and men are differentially involved in the reproduction of labour-power during pregnancy and lactation, and often for much longer, does not necessarily constitute a source of oppression. Divisions of labour exist in all societies. Even in the most egalitarian hunting and gathering society, a variety of tasks is accomplished every day, requiring a division of labour. Differences among people arising out of biological and social development also characterise every society. Some individuals may be mentally retarded or physically handicapped. Some may be heterosexual, others homosexual. Some may marry, some may not. And, of course, some may be men, and others women, with the capacity to bear children. The social significance of divisions of labour and of individual differences is constructed in the context of the actual society in which they are embedded. (Vogel 2013, 153)

Il serait effectivement absurde de considérer que toute forme de travail effectué pour autrui est une forme d'exploitation, et donc que la division sociale du travail soit, en elle-même, une exploitation²². Delphy insiste d'ailleurs sur le fait que le travail est

²² Toutes les sociétés sont fondées sur une forme ou une autre de division du travail. Même lorsqu'il y a rotation des tâches et partage des responsabilités, l'organisation sociale implique minimalement qu'à tour de rôle certaines personnes effectuent des tâches au bénéfice du groupe. Si la division des tâches

exploité dans la mesure où il est *approprié* par autrui (Delphy 2004, 103). Or, est-ce que le caractère contraignant des structures instituant la division sexuelle du travail dans la société contemporaine est suffisant pour conclure à un rapport d'appropriation du travail des femmes par les hommes? L'explication alternative des féministes marxistes ne peut être ignorée d'emblée : le caractère contraignant d'une division sexuelle du travail pourrait très bien être institué par la classe capitaliste pour ses bénéfices propres. C'est pour éviter cette conclusion que Delphy insiste sur l'inégalité du nombre global d'heures travaillées entre les hommes et les femmes (travail domestique et professionnel combiné).

Dans l'article « Par où attaquer le “partage inégal” du “travail ménager?” » (2003a), elle s'appuie sur une étude de Cécile Brousse de 1999 pour affirmer que les femmes en couple effectuent entre 3,25 heures de travail ménager par jour (famille sans enfant) et 5,5 heures de travail ménager par jour (famille avec 3 enfants et plus). Les femmes en couple avec des enfants effectueraient²³ en moyenne 83 heures de travail global par semaine (ménager et professionnel). Ce chiffre semble venir confirmer la théorie de la *double journée de travail* — car il s'agit d'un nombre d'heures de travail deux fois plus élevé que le standard des 40 heures semaine. En contraste, les hommes en couple ne font que 1,25 heure de travail ménager par jour, peu importe le nombre d'enfants de la famille (Delphy 2003a, 49). Delphy cite ces statistiques pour démontrer que la théorie marxiste du *mari-qui-a-besoin-d'une-femme-pour-reproduire-sa-force-de-travail* est invalide dans la mesure où les femmes peuvent maintenant occuper un travail salarié à temps plein, tout en reproduisant leur propre force de travail, celle de leur mari, ainsi que la future force de travail de leurs enfants.

impliquait nécessairement une exploitation, alors la seule solution possible pour mettre fin à cette exploitation serait que chacun vive en autarcie par rapport aux autres. Une telle définition est bien évidemment problématique. C'est pourquoi l'exploitation doit trouver sa définition dans un processus inégalitaire de la division du travail, plutôt que dans la division du travail elle-même.

²³ Nous utilisons le conditionnel ici puisque cette statistique n'est pas présente dans l'étude de Cécile Brousse et Delphy n'indique pas d'autres sources.

La différence d'heures travaillées entre les deux sexes ne serait donc nullement une fonction de la reproduction du système, mais simplement un travail approprié par les hommes.

En étudiant le tableau compilé par Brousse, les choses n'apparaissent toutefois pas aussi clairement :

Tableau 1 : Nombre d'heures consacrées par semaine par catégories de tâches en fonction du sexe (1999)²⁴

	Hommes	Femmes
Sommeil, repas, toilette	83,88	85,63
Travail professionnel	26,48	16,68
Travail domestique	16,57	30,33
Loisirs	27,42	22,98
Sociabilité	6,65	6,53
Trajets	7,00	5,83
Travail global	43,05	47,02

En moyenne, et surtout globalement, les femmes travaillaient donc 4 heures de plus que les hommes par semaine en 1999. Cette différence n'est pas négligeable, au sens où elle cautionne tout de même l'argument de Delphy selon lequel il ne s'agit pas seulement d'une *division fonctionnelle* du travail, mais on est loin de la « double journée de travail »²⁵ qui incomberait aux femmes. Si l'on restreint l'étude aux personnes occupant un emploi à temps plein, la même étude effectuée en France en 2010 révèle que les hommes en couple ayant deux enfants travaillent 51²⁶ heures par

²⁴ Ce tableau provient de (Brousse 2000, 90). Le tableau original était en minutes/jour, celui-ci a été transposé en heures/semaine. Ces statistiques incluent l'ensemble des personnes âgées de plus de 15 ans. Elles incluent donc des personnes aux études, à la retraite et des sans-emploi.

²⁵ L'expression de la double journée de travail réfère à l'idée qu'après sa journée de travail salarié, une femme doit effectuer une deuxième « journée de travail » en s'occupant du ménage. Ce que les statistiques citées par Delphy démontrent, c'est que globalement, les femmes ne travaillent pas deux fois plus que les hommes. L'inégalité des heures globales de travail professionnel et domestique est plutôt de l'ordre de 9 %. Cela s'explique par le fait que les femmes font 83 % plus de travail domestique que les hommes, mais passent 37 % moins de temps dans un emploi rémunéré.

²⁶ 39 heures de travail professionnel et 12 heures de travail domestique.

semaine, alors que les femmes dans la même condition en travaillent 54²⁷ (Nabli et Ricroch 2012a). Si cette nuance est importante, c'est que l'argument de la « double journée de travail » est faible lorsque l'on prend en compte le fait qu'en moyenne, le travail domestique supplémentaire des femmes est accompagné d'une diminution presque équivalente du travail salarié des femmes.

D'ailleurs, cette dernière étude confirme également certains arguments des féministes marxistes sur le plan des tendances générales à la réduction du travail domestique. Pour Vogel, le travail domestique représente une contradiction pour le capitalisme, puisqu'il permet de reproduire la force de travail du prolétariat, mais que son exercice retire une partie de la force de travail du procès de valorisation (lorsque les femmes élèvent les enfants, elles ne peuvent pas travailler en entreprise). Sur le long terme, la classe capitaliste aurait avantage à réduire le temps de travail domestique pour libérer plus de main d'œuvre. Il est notamment possible de le faire en transférant certaines tâches domestiques vers le marché (Vogel 2013, 161-163). Or, Nabli et Ricroch notent justement que :

Le temps domestique quotidien, resté stable chez les hommes, a diminué chez les femmes, en particulier chez celles qui n'ont pas d'emploi (une demi-heure de moins par jour depuis 1999). Cette évolution confirme et prolonge la baisse observée entre 1986 et 1999. L'écart entre les hommes et les femmes s'est donc réduit, mais demeure : il est d'une heure et demie par jour.

Les femmes passent moins de temps dans la cuisine (-10 minutes depuis 1999) et les hommes pas plus. *La consommation de produits transformés a fortement augmenté au détriment des produits qui demandent plus de temps de préparation. Parallèlement, le recours à la livraison de plats cuisinés a augmenté de 7 points et concerne 16 % des ménages. [...] Enfin, le temps de ménage a diminué de 8 minutes en moyenne par jour, quand le taux de recours à une aide ménagère rémunérée a augmenté de 2,5 points pour s'établir à 12 % de la population (Nabli et Ricroch 2012b [Nous soulignons]).*

²⁷ 33 heures de travail professionnel et 21 heures de travail domestique.

Un fait notable persiste toutefois : les femmes font encore significativement plus de travaux domestiques que les hommes. Or, si les travaux domestiques *peuvent* être remplacés dans le cadre capitaliste par des activités salariées, comment se fait-il que l'unité familiale persiste autant comme unité de production? Et surtout, pourquoi les femmes seraient-elles spécifiquement affectées à ces tâches? Ne devraient-elles pas tendre à être également réparties entre les hommes et les femmes si la structure de reproduction de ces pratiques est le capitalisme? Vogel tente d'expliquer que le processus de « socialisation des travaux domestiques » est limité, au sein du capitalisme, par le prix élevé de certains services (p. ex. les services de garde à temps plein) et par des barrières sociales et politiques (Vogel 2013, 162-163). De plus, la classe capitaliste aurait un intérêt particulier à maintenir cette division à court terme pour placer les femmes en situation d'infériorité sur le marché du travail, créant une stratification du marché du travail et plaçant les hommes et les femmes en situation antagoniste pour maintenir leur hégémonie (Vogel 2013, 168).

Cet argument fonctionnaliste a toutefois un point faible. Même si l'on admet cette logique, le capitalisme engendrerait, selon les mots de Vogel elle-même, un système de « male supremacy ». Elle minimise l'utilisation de ce terme en affirmant que « such strategies work on behalf of the dominant class, whatever the immediate advantages of male supremacy to men » (Vogel 2013, 153), mais elle admet néanmoins que la structure résultante octroie des avantages *immédiats* aux hommes.

Il est difficile d'établir clairement à ce stade si le travail domestique est structuré par le capitalisme ou par le patriarcat, mais l'admission par les deux groupes de féministes que les hommes tirent des bénéfices de ce travail et de l'exclusion partielle des femmes de la sphère marchande est un fait important. Cela peut être établi autant par l'argument des « heures supplémentaires travaillées par les femmes par rapport aux hommes » que par celui du « contrôle de l'activité des femmes par les hommes via la dépendance de femmes aux revenus de marché des hommes ». Notons au

passage que, d'ordre général, la théorie de la consubstantialité des structures d'oppressions admet aussi que la classe capitaliste tire des bénéfices de l'oppression des femmes, puisqu'elle conçoit l'interaction entre le capitalisme et le patriarcat comme une relation de renforcement mutuel (Galerand 2007, 43).

3.2.2 L'exploitation du travail sexuel

Il serait possible de poursuivre notre raisonnement à partir du fait que l'on vient d'établir (les hommes tirent un bénéfice propre de l'agencement actuel du travail des femmes), mais il convient d'explorer brièvement une autre facette de l'oppression des femmes : le travail sexuel.

Les féministes s'entendent généralement pour dire que les femmes sont victimes d'une oppression spécifique en lien avec leur sexualité. Cette oppression prend différentes formes, que ce soit le viol et les agressions sexuelles (Dworkin 1989, 101; MacKinnon 1987, 7, 26), la prostitution et la pornographie (MacKinnon 1989, 195-214; Dworkin 1989), l'obligation sexuelle liée au mariage (Guillaumin 1978, 12-15) ou simplement la pression constante sur les femmes pour qu'elles correspondent à l'image socialement définie de *l'objet du désir sexuel des hommes* (Federici 2012, 26; Ferguson 2002, 134; MacKinnon 1989, 131). Nous reviendrons plus tard sur les modalités de cette oppression, mais avant de poursuivre, il est important d'établir le lien entre la sexualité et le travail. Une citation de Federici est particulièrement éclairante à cet égard :

But the main reason why we cannot enjoy the pleasure that sexuality may provide is that for women *sex is work*. *Giving pleasure to man is an essential part of what is expected of every woman*. (Federici 2012, 25 [Nous soulignons] [1975])

L'auteure partage ici l'intuition que la sexualité féminine constitue un *travail* dans la mesure où elle est orientée vers la satisfaction des désirs de l'homme. Or, comme

l'explique Ferguson, « men usually control the nature of the [sexual] interaction itself », et même lorsque cela n'est pas évident :

constraints as economic dependence, legal restrictions on reproductive control, lack of strong female bonding networks that support sexual freedom for women or parental responsibilities for men, and physical violence by one's partner are all empirical factors that make women less free in parenting and sexuality than men. (Ferguson 2002, 134)

Autrement dit, les relations sexuelles entre hommes et femmes sont socialement inégalitaires et sont structurellement orientées vers la satisfaction du désir des hommes. Or, si l'on revient à notre définition de l'activité humaine et du travail, il est possible de définir à partir de ces caractéristiques que :

1. L'activité sexuelle des hommes est généralement un loisir, au sens où la réalisation de cette activité n'a pour produit que le plaisir personnel de l'homme (ce produit est consommé immédiatement par l'homme et il n'est pas transférable à autrui);
2. L'activité sexuelle des femmes est généralement un travail, au sens où la réalisation de cette activité est orientée vers la production d'une « satisfaction sexuelle » chez autrui (l'homme)²⁸.

Paola Tabet conclut d'ailleurs, suite à l'étude anthropologique d'un grand nombre de sociétés, que :

dans des contextes de domination masculine [...] la sexualité n'apparaît pas comme un échange réciproque entre hommes et femmes, mais comme un *échange asymétrique*. Non pas *un échange du même avec du même*, de la

²⁸ Il s'agit bien sûr d'une généralisation dans les deux cas, basés sur les indicateurs structurels identifiés par les féministes. D'ailleurs, un travail peut procurer du plaisir à la personne qui l'accomplit. La distinction loisir/travail n'est pas basée sur la capacité de retirer une satisfaction de l'activité encourue. Sauf que dans le contexte contemporain où la sexualité est vécue, l'interaction sexuelle entre homme et femme n'est généralement pas vécue de manière égalitaire. C'est spécifiquement cette inégalité qui transforme une activité qui pourrait être perçue comme un « travail agréable » pour les deux partenaires en travail pour l'une et en loisir pour l'autre.

sexualité échangée contre de la sexualité, mais une compensation masculine pour une prestation féminine, un paiement qui pourra revêtir des formes variées [...] en échange d'une sexualité largement transformée en service. (Tabet 2004, 145 [l'auteure souligne])

Dans la sexualité il peut y avoir une réciprocité immédiate, l'acte sexuel est un lieu potentiel d'égalité, mais ce qui [est] en jeu ici, c'est quelque chose de spécifique et de défini : *la différence entre la possibilité ou la non-possibilité d'exprimer son propre désir, entre avoir sa propre sexualité ou fournir un service à quelqu'un d'autre*; et les acteurs en ont bien conscience. Quoique l'on doive prendre en considération l'existence de variations individuelles importantes, *cette différence a une structure sociale, elle est un produit social*.

Le problème, de la sorte, se déplace et devient : par quels moyens et dans quelles conditions la sexualité des femmes en arrive-t-elle à être transformée en service? Ou plutôt, comment s'opèrent le conditionnement et la subordination de la sexualité féminine? Une sexualité qui est soumise et canalisée à la fois vers la reproduction obligatoire et vers le service sexuel. Et c'est là que se situe l'échange économique. L'échange économique-sexuel semble en effet se poser en même temps comme le résultat et l'instrument, ou mieux encore un des instruments d'un processus qui mène à la spoliation et à la censure de la sexualité des femmes. (Tabet 2004, 155 [l'auteure souligne])

L'étude de Tabet démontre que la dichotomie occidentale entre le travail sexuel de la prostituée et l'activité sexuelle conjugale est problématique. Si elle utilise le terme *échange économique-sexuel*, c'est pour désigner un continuum sur lequel le mariage se pose entre autres comme une forme parmi d'autres d'échanges économiques qui visent à assurer à l'homme un approvisionnement en *service sexuel* (Tabet 2004, 8, 20, 21). L'apparence d'égalité dans les relations sexuelles conjugales se dissipe à partir du moment où l'on prend en considération que la sexualité est socialement construite autour de la satisfaction des désirs masculins (Tabet 2004, 165-166) et que les inégalités entre les hommes et les femmes en termes d'accès à l'emploi et à la richesse constituent une forme de contrainte à une vie conjugale notamment définie par le droit du mari à la sexualité de sa femme (Tabet 2004, 143-144).

Le détour via la question de la sexualité féminine nous permet de comprendre l'activité sexuelle comme un travail dont il faut également expliquer la potentielle exploitation.

Le constat selon lequel les femmes sont victimes d'une oppression liée à leur sexualité est largement partagé par les féministes. Or, à ce niveau, les féministes marxistes peinent à expliquer le phénomène. En quoi les phénomènes tels que le viol (y compris conjugal), la pornographie et la sexualisation constante des femmes ne seraient-ils qu'une fonction du capitalisme? Même Federici, qui fait remonter l'origine des pratiques sexuelles contemporaines à la chasse aux sorcières comme mode *d'accumulation primitif* sur lequel se serait érigé le capitalisme, décrit la sexualité des femmes d'aujourd'hui comme un travail au service des hommes (Federici 2004, 192-198). À la limite, cette histoire de la sexualité pourrait être utilisée pour démontrer que la mise en place de la soumission sexuelle féminine n'était initialement qu'une fonction du capitalisme, mais le résultat contemporain est tout de même au bénéfice des hommes.

Dans *Towards a Feminist Theory of The State*, Catharine Mackinnon offre un éclairage particulièrement intéressant sur la question. Pour elle, la sexualité contemporaine, dans sa définition même, est la structure de l'oppression des femmes par les hommes et la différenciation sexuelle est elle-même instituée par les pratiques sexuelles :

Socially, femaleness means femininity, which means attractiveness to men, which means sexual attractiveness, which means sexual availability on male terms. What defines woman as such is what turns men on [...] Gender socialization is the process through which women come to identify themselves as such sexual beings, as beings that exist for men, specifically for male sexual use (MacKinnon 1989, 110).

Sexuality, then, is a form of power. Gender, as socially constructed, embodies it, not the reverse. Women and men are divided by gender, made into the sexes as we know them, by the social requirements of its dominant form,

heterosexuality, which institutionalizes male sexual dominance and female sexual submission (MacKinnon 1989, 113).

Il est important de spécifier que MacKinnon s'oppose aux explications naturalistes ou biologistes (1989, 54-56). La sexualité n'est pas ici réduite au coït et l'opposition entre hommes et femmes n'est pas un fait transhistorique. Pour elle, la sexualité est nécessairement une construction sociohistorique propre à une société donnée. La sexualité, c'est ce qui est perçu comme « sexuel » (MacKinnon 1987, 6). Or, l'expérience cumulée du féminisme lui permet d'affirmer que la sexualité telle qu'elle est vécue aujourd'hui est essentiellement caractérisée par l'érotisation du rapport de domination de l'homme sur la femme (MacKinnon 1989, 113-114). C'est ainsi qu'il lui est possible d'expliquer l'omniprésence sociale du viol — surtout que la très grande majorité des agressions sexuelles sont perpétrées par des hommes. C'est ainsi qu'il lui est possible d'expliquer les clichés attribués aux femmes (vulnérabilité, douceur, docilité, infantilisation) comme autant de caractéristiques liées à la construction d'une personnalité disposée à être utilisée sexuellement (MacKinnon 1989, 110). Et c'est ainsi qu'elle peut comprendre la popularité de la violence présente dans la pornographie comme à la fois une institution de reproduction de cette sexualité et un sondage permanent de ce que les hommes, qui consomment massivement cette pornographie, conçoivent comme étant « sexuel » (MacKinnon 1989, 138).

Sans admettre la thèse selon laquelle le rapport de domination sexuelle est la clef des identités féminines et masculines²⁹, il nous est toutefois possible de reconnaître, sur la base de l'expérience partagée d'un grand nombre de femmes pris en compte dans les études de MacKinnon, que la sexualité contemporaine est largement définie par la domination de l'homme sur la femme.

²⁹ La discussion sur cette thèse dépasse le cadre de ce mémoire et il n'est pas nécessaire de trancher cette question pour la suite des choses.

3.2.3 Sur la structure de l'exploitation des femmes

Donc, si l'on revient à la question « à qui profite l'exploitation du travail des femmes? », il est possible d'établir que le travail domestique, lié aux discriminations sur le marché de l'emploi, profite à la fois aux hommes en tant que groupe et à la classe capitaliste. Quant à l'activité sexuelle, elle peut être caractérisée comme un travail effectué par les femmes largement au bénéfice des hommes en tant que groupe.

Or, à partir du moment où il est accepté qu'il existe un bénéfice à l'égard d'un groupe social vis-à-vis d'un autre, et que ce bénéfice est systématique et reproduit sur plusieurs générations, nous devons suspecter la présence d'une *structure sociale* responsable de cette inégalité systématique. C'est que si les hommes ont un intérêt matériel (individuellement et collectivement, en tant que groupe) à préserver les pratiques actuelles, alors il serait suspect, du point de vue matérialiste, qu'ils ne se soient pas organisés pour préserver et conserver leurs bénéfices. Et si cette organisation collective n'est pas directement visible, c'est qu'elle est suffisamment structurée et institutionnalisée pour ne pas avoir à se révéler clairement comme une mobilisation ou une organisation politique³⁰.

³⁰ Cette déduction reprend l'argument utilisé par Wood pour défendre l'existence des classes sociales à l'encontre des théories de Laclau et Mouffe. Dans une tirade dédiée à tourner en dérision le rejet postmarxiste du concept de classe sociale, elle écrit : « This also implies that capitalists derive no fundamental advantage from the exploitation of workers, that the workers derive no fundamental disadvantage from their exploitation by capital, that workers would derive no fundamental advantage from ceasing to be exploited, that the condition of being exploited does not entail an 'interest' in the cessation of class exploitation, that the relations between capital and labour have no fundamental consequences for the whole structure of social and political power » (Wood 1998, 61). Implicitement, Wood affirme que devant l'évidence d'un intérêt des capitalistes à renforcer la structure d'exploitation dont ils profitent et d'un intérêt collectif des prolétaires à attaquer cette même structure qui les place en position d'infériorité, la disqualification du capitalisme et de la lutte des classes comme facteur d'importance est absurde.

Les thèses sur l'élargissement de la définition de la production, combinées aux analyses des féministes matérialistes sur la nature des activités domestiques, sexuelles et reproductives, nous permettent également de comprendre ces activités comme un *travail*. Ce travail peut se décliner en trois catégories : « le travail d'entretien des femmes du groupe familial, le travail sexuel et le travail de production et d'élevage des enfants » (Falquet 2009, 78), mais il doit surtout être compris comme un *continuum* de « travail considéré comme féminin » (Falquet 2009, 79). La production d'un bénéfice systématique à grande échelle pour le groupe des hommes par le *travail* effectué par le groupe des femmes nous permet alors de parler de processus d'exploitation.

Cela est particulièrement vrai si l'on se réfère aux thèses de Wood selon lesquelles les structures sociales d'exploitation sont le résultat de luttes politiques entre classes pour l'accaparement du *surtravail*. À partir du moment où l'on ne classe plus l'activité humaine en fonction de son appartenance « productive » à la base ou à son appartenance « improductive » à la superstructure, alors il n'y a aucune raison de croire que le travail domestique ou sexuel ne serait pas susceptible d'être structuré par un *mode d'exploitation*. Les thèses de Wood impliquent aussi que le mode d'exploitation n'est pas qu'un *mode de production*, au sens où ce qui le caractérise n'est pas le niveau de développement technologique ou son efficacité dans l'organisation du travail, mais plutôt les rapports sociaux qui permettent à la classe dominante de s'appropriier le travail des dominés. Si on ajoute à cela la reconnaissance implicite que plusieurs modes de production peuvent coexister en même temps dans une même société³¹, alors il devient possible de concevoir l'existence d'un mode d'exploitation coexistant au capitalisme qui structurerait une

³¹ Wood donne l'exemple de la coexistence d'un mode d'exploitation féodal avec un mode capitaliste à l'époque des révolutions « bourgeoises » en Europe (1995, 55), mais on pourrait également se référer à la cohabitation de l'esclavage et du capitalisme aux États-Unis du XIX^e siècle. Cette thèse n'est toutefois *qu'implicite* puisque le marxisme politique reste imprégné de l'association entre *mode de production* et *totalité*. Nous reviendrons sur ce sujet en conclusion.

part du travail des femmes au bénéfice des hommes en tant que groupe. Wood ne fait toutefois pas ce saut — nous y reviendrons au chapitre quatre.

Cette reconnaissance n'est toutefois pas automatique : pour qu'on puisse établir son existence, il faut être capable d'identifier des *instances*, des *institutions*, des *rappports sociaux spécifiques* caractéristiques d'un mode d'exploitation. C'est entre autres à cette tâche que se sont attelées les théoriciennes du « dual system theory ».

Parmi elles, certaines théoriciennes comme Heidi Hartmann, Ann Ferguson et Nancy Hartsock ont tenté de comprendre cette structure à partir du concept de *reproduction*. Ferguson parle de « sex/affective system » (1991, 38), Hartsock parle d'un niveau épistémologique de la « reproduction » enfoui sous le niveau de la production (1983b, 9) et Hartmann parle de « sex/gender system » (1979, 12), mais dans les trois cas, on conçoit la sexualité, la procréation, les liens affectifs familiaux et l'éducation des enfants comme faisant partie d'une sphère d'activité distincte et spécifique. Souvent, cette sphère est qualifiée de *reproductive* et se distingue donc de la sphère *productive*. Le niveau d'opération des activités susmentionnées serait donc *ontologiquement* distinct du niveau où opère la production contrôlée par le capitalisme ou le féodalisme par exemple. Cela est explicite chez Hartsock, qui fonde d'ailleurs son épistémologie du *point de vue* féministe sur la base de cette distinction ontologique (1983b, 259). Chez Hartmann, cette distinction de niveaux apparaît clairement lorsqu'elle affirme que :

The whole of society, then, can only be understood by looking at both these types of production and reproduction, people and things. There is no such thing as 'pure capitalism', nor does 'pure patriarchy' exist, for they must of necessity coexist. What exists is patriarchal capitalism, or patriarchal feudalism, or egalitarian hunting/gathering societies, or matriarchal horticultural societies, or patriarchal horticultural societies, and so on (Hartmann 1979, 13).

Pour cette dernière, la société doit toujours être caractérisée par deux qualificatifs : un pour désigner la forme de la structure productive et un autre pour la forme de la

structure reproductive. Il en va de même pour Ferguson, qui conçoit son « sex/affective system » comme un ensemble de pratiques dont l'agencement spécifique change selon les sociétés et qui peut être tantôt égalitaire, tantôt inégalitaire. La mouture contemporaine serait celle du patriarcat, qui organise cette sphère d'activité spécifique au bénéfice des hommes (Ferguson 1991, 39-40, 220).

Bien que les trois auteures apportent des idées pertinentes au débat, la division qu'elles opèrent entre *production* et *reproduction* est problématique pour caractériser le mode d'exploitation spécifique des femmes. Comme l'affirme Delphy :

il est même très dangereux d'utiliser le terme de « reproduction ». Il y a trop de jeux de mots là-dessus. On confond généralement reproduction biologique et reproduction sociale. Mettre sous le terme de « reproduction » par exemple ce que l'on appelle la sexualité, c'est déjà préjuger de ce qu'est la sexualité (Delphy 2009, 2:79 [1988]).

Cette confusion entre reproduction *biologique* et *sociale* est conceptuellement importante dans ce débat. Pris au sens large, la reproduction *sociale* ne concerne pas que l'unité familiale. Au contraire, la production capitaliste est en bonne partie elle-même reproduction de ses propres conditions de possibilité :

Les conditions de la production sont en même temps les conditions de la reproduction. Aucune société ne peut produire continuellement, c'est-à-dire reproduire sans retransformer continuellement une partie de ses produits en moyens de production ou en éléments de la nouvelle production. [...] Si la production a une forme capitaliste, la reproduction l'a aussi (Marx 2006, 633).

En d'autres mots, les moyens de production doivent eux-mêmes être constamment reproduits pour assurer minimalement le *maintien* du niveau de productivité d'une société. Or, cette reproduction n'a pas strictement lieu au sein de l'unité familiale. L'analyse marxiste du capitalisme prend d'ailleurs en compte cette variable à travers le concept de *capital fixe* comme *travail mort*, qui se mesure comme une quantité de travail socialement nécessaire à la production de la portion des moyens de production « usée » par leur utilisation. Le remplacement de ces moyens représente un coût

toujours déjà assumé dans le cadre de la production capitaliste. La reproduction *sociale* ne peut donc aucunement être séparée de la sphère de la *production*.

La reproduction biologique ne constitue pas non plus une sphère clairement identifiable et distinguable capable d'appréhender adéquatement l'oppression des femmes. L'activité biologique liée à la procréation ne peut ni expliquer les comportements sexuels contemporains ni expliquer la charge de travail domestique qui incombe aux femmes. Comme le dit si bien MacKinnon : « If reproduction actually had anything to do with what sex was for, it would not happen every night (or even twice a week) for forty or fifty years, nor would prostitutes exist. » (1989, 134)

Les deux définitions de *reproduction* sont donc inadéquates pour désigner la sphère d'exploitation spécifique des femmes. Cette conclusion est corolaire à la discussion ayant eu lieu un peu plus tôt sur l'activité humaine comme nécessairement *productive* : ce qui distingue le travail domestique et le travail sexuel du travail salarié, ce n'est pas son statut ontologique, mais bien sa non-intégration directe à la structure d'exploitation capitaliste.

Conceptualiser la structure d'oppression spécifique des femmes requiert donc un travail capable d'historiciser la séparation de la sphère d'activité féminine. À l'image du travail opéré par les marxistes politiques pour comprendre la séparation formelle contemporaine entre le politique et l'économique, une conception adéquate du patriarcat doit être capable de comprendre comment l'émergence de cette structure d'exploitation a institué une division socialement hiérarchique entre hommes et femmes et a « naturalisé » les sphères d'activités ainsi sexuées. Ce travail a déjà été entrepris par bon nombre de féministes. La discussion à ce sujet dépasse largement le cadre de ce mémoire, mais il est pertinent de relever certaines des caractéristiques qui ont ainsi pu être déduites de l'étude du patriarcat.

Un premier constat largement partagé concerne le rôle de la famille comme lieu de reproduction et d'exercice des pratiques patriarcales. C'est en effet dans le cadre familial que les enfants apprennent en bonne partie la hiérarchie sexuelle des rôles, et c'est dans le cadre familial que la plupart des femmes vivent l'obligation au travail sexuel et domestique (Delphy 1998, 33-72; Guillaumin 1978).

Un second constat concerne les dynamiques de discrimination à l'égard des femmes au sein du marché du travail. Ce lieu incarne d'ailleurs une forte interpénétration entre le pouvoir capitaliste (qui forge les conditions d'accès au marché du travail) et le pouvoir patriarcal (qui profite de la discrimination à l'égard des femmes, car cela perpétue la disposition des femmes à prioriser le travail domestique et augmente la dépendance des femmes au salaire du conjoint) (Guillaumin 1978, 24; Delphy 2009, 2:301-302).

Un troisième constat concerne le rôle de l'État dans la reproduction des pratiques patriarcales. Bien que les luttes féministes soient parvenues à modifier un bon nombre de dispositions délibérément inégalitaires autrefois inscrites dans les lois, le cadre juridique reste largement « complice » des pratiques d'exploitation domestique et sexuelle (MacKinnon 1989, 155-250).

Un quatrième constat, moins répandu, mais défendu avec brio par Catharine Mackinnon, concerne le rôle de la pornographie et la prostitution comme lieu de socialisation sexué et, par extension, comme segment institutionnalisé important de la reproduction des pratiques patriarcales (MacKinnon 1989, 195-214; Dworkin 1989).

Finalement, Tabet mentionne également la violence masculine à l'égard des femmes comme un facteur de reproduction d'une sexualité inégalitaire. Par exemple, à l'échelle sociale, le viol n'a pas besoin d'être vécu par chaque femme individuellement pour planer comme menace à l'égard des femmes. En ce sens, il agit comme un élément important dans le maintien du rapport de domination. Le quasi-

monopole des hommes comme responsables de cette violence et son étendue démontre qu'il ne s'agit pas de simples gestes déviants, mais plutôt d'une pratique structurée à grande échelle (Tabet 2004, 159-162).

Cette énumération n'est ni exhaustive ni systématique : le but était ici d'indiquer quelques lieux socialement institués où peut s'ancrer l'exploitation des femmes en tant que structure. Leur fonctionnement précis, leurs interrelations et leurs rôles respectifs pourraient faire l'objet d'une étude beaucoup plus large, mais il n'est pas nécessaire de s'engager dans un tel projet à ce point. À partir du moment où l'on admet que la famille, la structure discriminatoire du marché, le système légal et la pornographie puissent former des lieux *institutionnalisés* qui reproduisent des inégalités systématiques permettant aux hommes en tant que groupe de profiter du travail domestique, reproductif (au sens biologique) et sexuel des femmes, il est dès lors possible de reconnaître la possibilité d'un *mode d'exploitation patriarcal*.

CHAPITRE IV : SYNTHÈSE

Les théories des féministes matérialistes nous permettent donc d'en arriver à deux conclusions. D'une part, l'oppression des femmes doit être comprise comme *exploitation* d'un travail, dont le statut *productif* ne diffère pas du travail exploité par les prolétaires dans le cadre du salariat capitaliste. D'autre part, cette exploitation bénéficie au moins partiellement aux hommes — l'autre portion du bénéfice irait à la classe capitaliste selon les féministes socialistes — et il est possible de localiser des institutions participant à la reproduction de cette exploitation, le tout formant un mode d'exploitation distinct du capitalisme que l'on peut nommer patriarcat.

Ces deux conclusions sont compatibles avec le marxisme politique d'Ellen Meiksins Wood dans la mesure où l'extension de la définition du travail découle logiquement de l'abandon de la métaphore base-superstructure et dans la mesure où le patriarcat possède les caractéristiques d'un système d'exploitation, constituant l'explication la plus probante de l'exploitation des femmes. La théoricienne marxiste n'arrive toutefois pas elle-même à ces conclusions — même si ces théories féministes étaient alors déjà largement accessibles au moment où elle écrivit.

4.1 Wood et la notion féministe de production

Wood ne s'est pas intéressée spécifiquement aux questions féministes et, à ce titre, ses écrits n'offrent pas un aperçu représentatif de sa pensée sur le sujet. Toutefois, dans son chapitre « Capitalism and Human Emancipation: Race, Gender and Democracy », elle opère la traditionnelle distinction entre l'*oppression* de genre et de race et l'*exploitation* de classe — ce qui laisse présager qu'elle ne considère pas l'oppression des femmes comme « exploitation » d'un travail. Elle explique également la présence de cette oppression grâce à des arguments de type fonctionnaliste :

capitalism is likely to co-opt whatever extra-economic oppressions are historically and culturally available in any given setting. Such cultural legacies can, for example, promote the ideological hegemony of capitalism by disguising its inherent tendency to create underclasses (Wood 1995, 267).

Typically, capitalism in advanced Western capitalist countries uses gender oppression in two kinds of ways: the first it shares with other extra-economic identities, like race or even age, and it is to some extent interchangeable with them as a means of constituting underclasses and providing ideological cover. The second use is specific to gender: it serves as a way of organizing social reproduction in what is thought (maybe incorrectly) to be the least expensive way (Wood 1995, 269-270).

Elle ajoute à cela que l'avènement du socialisme :

may not by itself guarantee the destruction of historical and cultural patterns of women's oppression or racism. But it will do at least two important things in this regard, apart from abolishing those forms of oppression that men and women, black and white, share as members of an exploited class. First, it will eliminate the ideological and economic needs that under capitalism can still be served by gender and racial oppressions (Wood 1995, 283).

Elle conçoit donc l'oppression des femmes comme une forme de *legs* culturel et historique qui posséderait une autonomie relative par rapport au capitalisme. Il s'agit là d'une conclusion aux allures étrangement althussérienne. En qualifiant l'oppression des femmes « d'extraéconomique » et de « culturelle », elle reproduit la distinction base-superstructure qu'elle a pourtant fortement dénoncée dans le reste de son œuvre. À aucun moment, elle n'explique en quoi le fait que l'oppression des femmes ait lieu à l'extérieur de la définition capitaliste de *l'économique* en fait une oppression *culturelle* dont l'existence dépendrait ultimement du besoin économique du capitalisme. L'autonomie relative qu'elle attribue à cette oppression semble être une échappatoire facile, à la *Althusser*, à l'accusation d'un déterminisme orthodoxe entre l'économie et la culture.

Cette contradiction provient de la confusion que Wood entretient sur sa conception des « fonctions du pouvoir », tel que nous l'avons soulevé au chapitre deux :

The differentiation of the economic sphere in capitalism, then, can be summed up like this: the social functions of production and distribution, surplus extraction and appropriation, and the allocation of social labour are, so to speak, privatized and they are achieved by non-authoritative, non political means (Wood 1995, 29 [nous soulignons]).

This allocation separates political functions immediately concerned with the extraction and appropriation of surplus labour from those with a more general, communal purpose (Wood 1995, 31 [nous soulignons]).

Dans ce passage, Wood affirme que le capitalisme a produit une séparation entre le pouvoir d'extraction des surplus et le pouvoir « d'ordre plus général ». La première catégorie de pouvoir constituerait la sphère contemporaine de l'économie et la seconde catégorie appartiendrait alors au politique. Or, il n'est pas clair en quoi les fonctions non économiques du pouvoir contemporain seraient restreintes à des fonctions dites « communales », ni en quoi elles seraient clairement distinctes du processus d'exploitation. Son affirmation selon laquelle « political domination always has at its core the extraction of surplus from the immediate process of production » (Wood 1981, 75) vient renforcer cette confusion. Cela semble indiquer que Wood n'a pas elle-même pris la pleine mesure de l'abandon de la métaphore base-superstructure. En excluant de la catégorie de « production immédiate » l'activité humaine qui n'est pas directement inscrite dans la sphère de l'économie, en insinuant que la société contemporaine n'accumule le *surplus produit par le travail* que sous l'égide de l'organisation privée capitaliste, elle recrée une sphère d'activité humaine qui s'apparente énormément à la *superstructure* des marxistes orthodoxes. C'est spécifiquement pour cette raison qu'elle n'arrive pas à concevoir l'oppression des femmes comme *exploitation d'un travail productif* et qu'elle conçoit cette oppression comme le produit secondaire de l'organisation capitaliste. Or, il semble que ce soit là un résultat à la fois contradictoire et non nécessaire.

La combinaison des arguments des théoriciennes féministes au sujet du travail domestique à ceux des marxistes politiques concernant la distinction base-

superstructure nous a permis d'établir qu'ultimement toute activité humaine était productive. Ce qui distingue spécifiquement le travail des autres activités humaines n'est pas la *production*, mais plutôt la capacité de cette activité à produire quelque chose *pour autrui*. Comme le travail des êtres humains n'est pas encore *complètement* effectué dans le cadre du rapport salarial privé, il existe forcément une quantité importante de travail-potentiellement-producteur-de-surplus-appropriable à l'extérieur de la sphère économique contemporaine. Un tel élargissement de la notion de production permet de régler la contradiction actuellement présente dans le marxisme politique et, surtout, ouvre les perspectives du cadre matérialistes à une analyse beaucoup plus riche de l'oppression des femmes (et potentiellement aux autres formes d'oppression dont il n'a pu être question dans ce mémoire).

La conception woodienne du capitalisme comme *mode d'exploitation* reste valide dans cette perspective et elle reste fondamentale au projet de renouvellement du cadre matérialiste. Cette formulation novatrice du problème du *mode de production* marxiste remet sous les projecteurs le processus fondamentalement politique que constitue l'exploitation, comme *appropriation du surplus produit par le travail*. C'est ainsi que le matérialisme peut renouveler son approche historique, se débarrassant au passage du déterminisme technologique lié à l'idée du strict mode de production, pour passer à une conception de l'histoire ancrée dans les luttes politiques autour de l'enjeu de l'appropriation du surtravail. L'élargissement de la notion de production est toutefois l'étape supplémentaire permettant aux thèses de Wood de prendre toute leur ampleur.

Pour cela, il suffit de reformuler légèrement la définition de l'économie woodienne. Au lieu d'affirmer que l'économie constitue le lieu où se concentre le pouvoir d'extraction du surplus social sous le capitalisme, il serait plus juste d'affirmer que *la*

*sphère économique est le lieu d'où la classe capitaliste extrait le surplus social*³². Cela n'enlève en rien le pouvoir explicatif marxiste du capitalisme, même qu'il est alors plus facile de comprendre la dynamique d'expansion du marché comme un processus d'élargissement de la puissance des capitalistes.

4.2 Totalité, capitalisme et patriarcat

Cette formulation exige toutefois de repenser la catégorie de *totalité*, et cette remise en question est intimement liée à la possibilité de concevoir le patriarcat comme un mode d'exploitation coexistant au capitalisme. Bien que rarement explicitée, l'insistance des marxistes (incluant les marxistes politiques) à expliquer le social grâce à un *mode de production*, un *mode d'exploitation* ou à un *régime social de propriété* (au singulier) est fortement liée à la catégorie hégéliano-marxiste de la *totalité*. Comme le résume Martin Jay dans *Marxism and Totality*, la dialectique marxiste a été fortement influencée par la conception hégélienne du social comme totalité. Le sens exact à donner à ce concept est toutefois au cœur d'un bon nombre de débats, surtout au sein de la tradition occidentale du marxisme. Jay identifie malgré tout deux points de convergence dans la définition de ce concept. Premièrement, le terme *totalité* est utilisé pour insister sur le caractère « holiste » de la théorie marxiste — la société est plus que la somme de ses parties. Pour l'analyser, il faut comprendre ses parties dans la totalité de leurs interactions. Deuxièmement, le concept de totalité marxiste se distingue de son origine hégélienne en ce qu'il cherche à caractériser la société telle qu'elle se présente dans l'histoire concrète plutôt que de l'idéaliser sous forme de catégories abstraites. Ceci dit, la postérité des concepts hégéliens de

³² Cette phrase est plus qu'une simple inversion : cette formulation implique qu'il existe un surplus social potentiellement extractible hors de l'économie telle qu'elle est socialement définie par le capitalisme. Cette phrase ne signifie pas non plus que seule la classe capitaliste puisse extraire un surplus *via* la sphère économique, mais plutôt que la sphère économique est le lieu spécifiquement constitué par la classe capitaliste pour extraire un surplus. Les analyses féministes des inégalités de genre sur le marché démontrent que les hommes peuvent toutefois également utiliser les mécanismes de marché pour extraire un surplus.

« totalités transversales » et « d'intelligibilité historique de la totalité sociale » a été chaudement débattue au cours du dernier siècle (Jay 1984, 60-65). Le premier concept réfère à la notion, chez Hegel, que la réalité :

was populated by *multitudes of hierarchically linked or horizontally juxtaposed totalities* which defied comprehension through reduction to their component parts. Indeed the concreteness of the meta-totality depended on the existence of these internally related but differentiated sub-totalities (Jay 1984, 59 [nous soulignons]).

Quant au second concept, il réfère à la cohérence générale de la totalité sociale — inspirée directement de la notion *d'esprit absolu* comme liant fondamental des composantes de la « métatotalité » (Jay 1984, 59, 65).

Dans le cadre de ces débats, le marxisme a largement construit sa dialectique en substituant *l'esprit absolu* d'Hegel par le *mode de production* et en reléguant toute autre dynamique sociale au rang de sous-totalité dont l'influence est secondaire. La société contemporaine ne peut ainsi qu'être caractérisée *que* comme une *totalité capitaliste*. L'histoire devient intelligible dans la mesure où *tout* s'explique en rapport au développement *du* mode de production. Ce renversement de la dialectique hégélienne s'est effectué au nom d'un matérialisme s'opposant à l'idéalisme d'Hegel. Or, l'opération qui a permis d'opérer ainsi le renversement est l'utilisation de la métaphore base-superstructure — ou la séparation de l'activité humaine entre matérielle-productive et idéale-improductive. Au nom de cette séparation, le marxisme a remplacé l'explication idéaliste de l'histoire par la logique mécanique du développement des forces productives.

Or, en se débarrassant de cette séparation, et *en refondant le cœur du marxisme autour de la lutte politique pour l'appropriation du travail*, il est possible de revisiter la dialectique hégéliano-marxiste sous un nouveau jour. D'une part, s'il reste crucial de comprendre la société contemporaine dans sa totalité, il est injustifiable d'assimiler cette totalité avec le capitalisme. Peu importe dans quel sens on tourne les

prémises du matérialisme, le plan ontologique sur lequel opère les rapports sociaux capitalistes n'est pas totalisant de ce plan. En tant que portion importante de la totalité, ce mode de production *peut* avoir une dynamique prédominante sur le cours de l'histoire, mais il n'en constitue pas nécessairement *la* dynamique fondamentale.

Cette conclusion est d'ailleurs pressentie par le courant auquel appartient Ellen Meiksins Wood. Tant elle (1995, 57) et Thompson (1995, 212) que Bannerji (2005, 149-150) citent précisément le même passage des *Grundrisse* de Marx et insistent sur son importance :

In all forms of society there is a specific kind of production which predominates over the rest, whose relations thus assign rank and influence to the others. It is a general illumination which bathes all the other colours and modifies their particularity. It is a particular ether which determines the specific gravity of every being which has materialized within it (Marx 1973, 106-107).

La production reste centrale dans ce passage de Marx, mais ce qui est insinué, c'est que la forme de la production qui prédomine sur « le reste » ne subsume *pas* ce « reste », *elle le teinte*. Wood interprète ce passage à la lumière d'un commentaire de Thompson :

Political Economy cannot show capitalism as 'capital in the totality of its relations': it has no language or terms to do this. Only a historical materialism which could bring all activities and relations within a coherent view could do this. *And, in my view, subsequent historical materialism has not found this kind of 'organism', working out its own self-fulfilment with inexorable idealist logic, nor has it found any society which can be simply described as 'capital in the totality of its relations.'* [...] But historical materialism has found that Marx had a most profound intuition, an intuition which in fact preceded the *Grundrisse*: that *the logic of capitalist process has found expression within all the activities of a society, and exerted a determining pressure upon its development and form: hence entitling us to speak of capitalism, or of capitalist societies.* But this is a very different conclusion, a critically different conclusion, which gives us an organicist structuralism on one side (ultimately an Idea of capital unfolding itself) and a real historical process on the other (Thompson 1995, 84-85 [nous soulignons]).

Ici, Thompson rejette clairement l'assimilation de la « totalité sociale » au « capitalisme ». On peut certes parler d'une société capitaliste dans la mesure où la force de cette structure sociale a modifié l'ensemble des rapports sociaux, mais le social n'est pas *totalisé* par les rapports sociaux capitalistes.

Or, si l'on admet qu'il y a un *extérieur* aux relations capitalistes, alors il est possible que d'autres modes de production ou d'autres modes d'exploitation coexistent. La *totalité* ne peut alors plus être caractérisée par *un* mode de production ou *un* mode d'exploitation, mais elle peut alors être expliquée par l'interaction complexe de sous-totalités transversales (le patriarcat ou le capitalisme serait alors considéré comme des sous-totalités). Le propre du matérialisme est alors d'étudier cette interaction dans son ensemble, mais aussi de comprendre ses sous-totalités comme *à la fois* des modes de production *et* des modes d'exploitation dont la dynamique fondamentale est la lutte politique pour l'appropriation du surplus social.

C'est le refus d'emboîter ce pas qui explique la quête d'un système « unitaire » chez les féministes socialistes, notamment celles gravitant près du marxisme politique. Marry Murray est l'une de celles ayant travaillé à la fois sur les enjeux féministes et le marxisme politique. Or, son attachement au principe d'une *totalité* descriptible par un unique mode de production est particulièrement évident dans ce passage critique du dualisme de Delphy :

Delphy's definition of a mode of production—i.e. her 'family mode of production'—also loses its specific Marxist meaning. *A mode of production for Delphy becomes simply a way of producing.* In this context Molyneux points out that for Delphy the concept of mode of production becomes 'a descriptive device which sums up her inventory of the characteristic features of housework'. [...] *However, for Marx, a mode of production was defined by all social relations necessary to a given mode.* (Murray 1995, Chap. 1, Sec. 2 [nous soulignons])

It is not possible for a domestic mode of production to exist separately from the capitalist mode of production *as housework does not fulfill the criteria which would allow us to conceptualise it as a criterion of periodisation and as a*

concept upon which our knowledge of determinate social formations depends. It would seem, then, that Delphy's conception of two autonomous modes of production, implying the 'billiard ball' model of causation, is not tenable... (Murray 1995, Chap. 1, Sec. 5 [nous soulignons])

I intend to develop a *unified system* analysis of the class-patriarchy relationship. I shall analyse class and patriarchy as part of a single historical process. (Murray 1995, Chap. 2 [l'auteure souligne])

Cette approche n'enlève rien à l'intérêt de la recherche de Murray sur le plan historique et l'effort qu'elle déploie pour comprendre la connexion « organique » entre les relations de genre et de classe est certainement utile, même dans une perspective « multisystème ». Car même en réfléchissant le patriarcat et le capitalisme comme des modes d'exploitation distincts, la logique matérialiste nous impose de comprendre l'évolution réelle de ces structures dans leurs constitutions réciproques. C'est, par exemple, pour s'adresser à ce problème que la féministe radicale française Danièle Kergoat développe les concepts de consubstantialité et de coextensivité :

les rapports sociaux sont *consubstantiels* : ils forment un nœud qui ne peut être séquencé au niveau des pratiques sociales, sinon dans une perspective de sociologie analytique; et ils sont *coextensifs* : en se déployant, les rapports sociaux de class, de genre, de « race », se reproduisent et se coproduisent mutuellement (Kergoat 2009, 112).

Les féministes « multisystème » sont donc également conscientes du danger d'un schéma simpliste et mécanique qui séparerait le patriarcat du capitalisme sans en analyser l'interpénétration réciproque. La distinction entre cette perspective et celle du « social reproduction theory » n'est donc pas au niveau de l'imbrication organique des relations sociales de classe et de sexe. Le plus souvent, l'attachement des féministes socialistes et marxistes à une explication qui repose sur un seul mode de production provient plutôt de leur réponse à la question « à qui profite l'exploitation des femmes ». Comme elles considèrent généralement que c'est la classe capitaliste qui profite de cette exploitation, il est logique pour elles de comprendre les rapports

de genre comme fondamentalement imbriqués dans un unique mode de production : le capitalisme. Nous avons déjà démontré pourquoi cette posture est problématique, mais il convient de rappeler qu'il s'agit du nœud du problème lorsque vient le temps d'abandonner, ou non, la *totalité-mode-de-production*, et non pas la question de l'imbrication des rapports sociaux comme le laisse croire Murray.

La ligne de démarcation entre ces deux « camps » n'est toutefois pas toujours aussi claire. Johanna Brenner, par exemple, se réclame explicitement du courant du « single system theory » par opposition à la « dual-system theory » (J. Brenner 2000, 60). Il s'agit cependant de l'une des rares de cette tendance qui reconnaît explicitement que les hommes tirent un bénéfice structurel du patriarcat et ont intérêt collectif à le préserver en s'organisant politiquement :

The capitalist drive for profits creates the conditions under which men and women negotiate the division of labor within the household. In this process men have an incentive to protect their traditional family roles, which, however burdensome, also confer important privileges. For men to share childcare and housework equally would substantially decrease their (already small) leisure time, since domestic work has to be done along with a normal work day. Moreover, men have a claim on their wives' emotional support, respect, deference, and sexuality while the family-household system sustains a more generalized sexist culture in which even working-class men enjoy rights to social honor and respect that women do not have (J. Brenner 2000, 39).

Ce qui la distingue alors des féministes radicales françaises, c'est l'accent qu'elle place sur les contraintes de la structure capitaliste et des facteurs liés à la reproduction biologique. Celles-là tendent à prioriser l'intérêt des hommes comme facteur structurant du patriarcat, alors que Brenner s'intéresse principalement aux contraintes structurelles non spécifiquement patriarcales qui peuvent expliquer la forme que le patriarcat a prise historiquement. Pour donner un bref exemple, en analysant les contraintes de la classe ouvrière au XIX^e siècle, elle affirme que c'est la nécessité pour les familles ouvrières de faire travailler leurs enfants pour obtenir un revenu suffisant qui explique la grande taille des familles. Or, il n'y avait pas d'alternative à

l'allaitement naturel, l'intensité du travail ouvrier rendait difficile de combiner grossesse et travail et il n'y avait aucun service public pour prendre en charge les enfants. La division des tâches entre le mari-qui-travail-à-l'usine et la femme-qui-s'occupe-des-enfants ne serait donc pas une structure originellement patriarcale, découlant d'une volonté des hommes de dominer les femmes, mais s'expliquerait plutôt comme une stratégie de survie logique des familles ouvrières (J. Brenner 2000, 26-33). Il est important de noter qu'elle reconnaît qu'il soit possible que les intérêts des hommes dérivés de cet arrangement aient renforcé ce processus et qu'il soit possible que des structures patriarcales antérieures aient légué des pratiques et une vision du monde favorisant cet arrangement. En ce sens, son analyse n'est pas fondamentalement incompatible avec celles des féministes radicales françaises, mais il est évident que l'accent mis sur les facteurs explicatifs n'est pas le même.

Ce que la pensée de J. Brenner révèle, c'est l'existence d'une ligne relativement mince qui sépare un matérialisme multisystème d'un matérialisme à système unique. Au cœur de cette démarcation réside la définition même du *système*. Or, même les défenseuses de la « social reproduction theory » tendent à recourir au terme patriarcat lorsqu'elles souhaitent désigner les pratiques sociales centrales des inégalités de genre. Cette utilisation reflète la nécessité de séparer, au moins sur le plan analytique, les pratiques reproduisant l'exploitation de genre de celles reproduisant l'exploitation de classe. Que l'on réserve à la totalité le terme *système* ou que l'on désigne le capitalisme et le patriarcat comme des systèmes distincts est une question de terminologie. Ceci dit, la notion de *mode d'exploitation* telle que définie par Wood ne peut être utilisée pour désigner le système comme *totalité*, car elle a été spécifiquement construite pour comprendre analytiquement les spécificités de l'exploitation féodale et de l'exploitation capitaliste — et il a été démontré un peu plus tôt que le mode d'exploitation devait nécessairement avoir un *extérieur*, qu'il ne pouvait être *totalisant*.

Un matérialisme renouvelé sur la base de la notion de mode d'exploitation de Wood et incorporant les innovations féministes sur le plan de la *production* doit donc accepter que les dynamiques de pouvoir peuvent être multiples et peuvent opérer au niveau de sous-totalités. Une telle reformulation permet d'intégrer la notion féministe de *patriarcat* dans un cadre matérialiste plus général, et surtout, elle permet d'examiner le patriarcat et le capitalisme sur un même plan d'existence — c'est à dire comme des *modes d'exploitation* opérant sur la base d'une division permettant à un groupe de dominants d'extraire une portion du travail des dominés. Cela ne présume toutefois pas de leur importance respective sur le social, ni de leur niveau d'interpénétration — les travaux des féministes de la « social reproduction theory » restent très intéressants pour cela, mais aussi l'ensemble de la littérature sur l'intersectionnalité, la coextensivité et la consubstantialité. Cela ne nous informe pas non plus de l'exhaustivité de ces deux structures — la question des oppressions raciales, coloniales, nationales, culturelles et d'orientation sexuelle n'a pas été abordée dans ce mémoire, et nous ne pouvons présumer de leur statut. Les arguments présentés jusqu'ici ne constituent qu'une reformulation préliminaire du cadre matérialiste sur la base d'une synthèse entre le marxisme politique d'Ellen Wood et le féminisme matérialiste. Prendre la pleine mesure des répercussions qui découlent de ces innovations théoriques est un tout autre programme de recherche.

CONCLUSION

L'objectif central du présent mémoire était d'explorer, à travers les travaux de marxistes et féministes, les avenues théoriques qui permettraient au matérialisme de surmonter le réductionnisme économique et les problèmes d'intégration de l'analyse des rapports sociaux de genres. En ce sens, les deux premiers chapitres de ce mémoire ont présenté plusieurs tendances ayant marqué le marxisme occidental au cours du XX^e siècle. Il a été démontré que les tendances orthodoxes issues des travaux de Mehring, Plekhanov, Lénine, Bernstein, Kautsky, Boukharine et Staline ont fortement contribué à construire un matérialisme réducteur de la société à ses fondements économiques. Au cœur de cette réduction se trouve la métaphore base-superstructure. Il a ensuite été question des différentes tentatives pour dépasser les problématiques de cette mouture initiale. Le premier chapitre s'est donc penché sur l'althussérisme et les critiques que Thompson a adressées à ce courant. Il a été démontré que l'approche structurelle d'Althusser peine à prendre en compte les développements historiques concrets du capitalisme et, surtout, réduit à néant l'agentivité historique des acteurs. La mutation de l'althussérisme chez Gareth Stedman Jones, puis son éclosion sous la forme du postmarxisme de Mouffe et Laclau furent également questionnées. Bien qu'elles permirent d'abandonner enfin la métaphore base-superstructure, les critiques de Wood révélèrent le faible potentiel explicatif du postmarxisme. La théoricienne démontra notamment le faible ancrage matérialiste de Mouffe et Laclau et l'élitisme inhérent à leur théorie. Il a également été question des perspectives de Perry Anderson et d'István Mészáros, qui démontrent que plusieurs marxistes importants encore aujourd'hui conservent l'économicisme de la métaphore base-superstructure.

La présentation des travaux de Raymond Williams et d'E.P. Thompson a toutefois ouvert la table à une piste de solution pour sortir de l'impasse. Tous deux ont ouvert la voie à une critique de l'analogie base-superstructure des tendances orthodoxes,

sans toutefois quitter les fondements matérialistes du marxisme. Les analyses de Williams sur la notion de production et celles de Thompson sur la notion de classe restent toutefois partielles et incomplètes face au défi général de refondation du matérialisme. C'est à ce niveau qu'intervinrent Robert Brenner et Ellen Wood. Au lieu de définir le matérialisme par le primat du développement des forces productives, le marxisme politique déplace l'analyse de la production vers les relations sociales d'extraction du surplus. Les travaux historiographiques de Brenner et Wood démontrent que la séparation entre l'économie et le politique, sur laquelle se base en partie la séparation entre base et superstructure, est en réalité contemporaine au capitalisme. Pour comprendre le féodalisme et la transition au capitalisme, il faut plutôt analyser le processus d'exploitation (d'extraction du surplus de la classe productrice par la classe dominante) comme un processus fondamentalement *politique*. Ce changement de perspective permet de restaurer le rôle des êtres concrets en tant qu'agents de l'histoire, en tant qu'acteurs des luttes politiques entre classes et principaux responsables de l'évolution des modes d'exploitation. Le marxisme politique quitta ainsi le réductionnisme du marxisme orthodoxe qui rabat les luttes de classe sur le progrès technologique et la détermination des contradictions inhérentes à l'économie. Ce sont les travaux de Wood qui nous permirent d'explorer les présupposés et les conséquences théoriques de cette nouvelle perspective. L'étude de son œuvre révèle toutefois certaines imprécisions dans la définition de la « production ». Or, il s'avère qu'il s'agit d'un concept fondamental pour bien saisir les limites et les contours du *mode d'exploitation* puisqu'un tel mode est, par définition, fondé sur l'extraction du surplus d'un travail *productif*.

Le chapitre trois s'adressa spécifiquement à la problématique de l'exploitation des femmes. Il exposa les critiques formulées par les féministes matérialistes à l'égard du marxisme. Nous avons séparé ces critiques en deux débats : celui sur la notion de *production* et celui sur la notion de *patriarcat*. La section sur le concept de production a dressé certaines limites des conceptions marxistes, mais elle a également

contribué à définir ce concept pour combler un angle mort du marxisme politique. Grâce aux contributions de Dalla Costa, Delphy, Vogel, Ferguson et Hennessy, il nous a été possible d'en arriver à une définition de la production qui inclut, en somme, toute forme d'activité humaine. Si cette conclusion n'émerge qu'avec l'intervention des féministes matérialistes, c'est parce que les marxistes n'avaient pas jugé problématique d'exclure l'activité non rémunérée des femmes de la définition de la « base productive ». L'abandon, par Wood, de la métaphore base-superstructure a rendu inutile la distinction entre travail *productif* et travail *non productif*, mais le marxisme politique ne s'était pas penché spécifiquement sur cette question et a laissé le travail de définition en friche. La seconde portion du chapitre trois mit en débat la « *social reproduction theory* » avec les théories multisystèmes sur le patriarcat. Au cours de ce débat, nous avons démontré que les théories multisystèmes étaient plus adaptées pour expliquer l'exploitation du travail domestique (Delphy et Guillaumin) et l'exploitation de l'activité sexuelle des femmes (MacKinnon, Federici, A. Ferguson, Dworkin et Tabet), car elles permettaient de mieux prendre en compte le bénéfice dont tirent les hommes de ces formes d'exploitation.

Le quatrième chapitre nous a permis d'identifier un second problème, en lien avec le débat sur le patriarcat, qui persistait au cœur de la théorie d'Ellen Wood et des féministes du « *social reproduction theory* » : la confusion entre *mode d'exploitation* et *totalité*. Nous avons conclu que le matérialisme devait maintenir une analyse de la totalité sociale, mais qu'il était problématique d'analyser cette totalité comme *un* mode de production ou d'exploitation.

C'est donc sur la base de deux amendements importants au marxisme politique de Wood qu'il serait possible de poser les bases d'un renouvellement satisfaisant du matérialisme : d'une part, en élargissant la notion de production à toute activité humaine et, d'autre part, en transposant la notion de *mode d'exploitation* au rang de

sous-totalités coexistantes capables de caractériser la spécificité de modes d'extraction du travail humain.

Ce mémoire n'a toutefois pas exploré pleinement l'impact de ces deux modifications. Nous avons soutenu qu'elles étaient fondamentalement compatibles avec la perspective woodienne, mais les ramifications du matérialisme qui en émergent sont encore à étudier. À défaut de pouvoir entreprendre ce travail ici, nous suggérons tout de même deux avenues intéressantes.

Une première avenue consisterait à approfondir la notion du *pouvoir* sur la base de cette synthèse. En se basant sur l'idée de Wood, selon laquelle la « domination politique a toujours, en son centre, l'extraction du surplus du procès de production » (Wood 1981, 75 [Notre traduction]), il faudrait investiguer *en quoi* l'extraction de ce surplus est intrinsèquement liée au *pouvoir*. Pour se faire, il serait possible de distinguer le pouvoir de transformation du réel — le travail — du pouvoir social sur autrui. Le premier pouvoir, intrinsèque à chaque être humain, est identifié par Marx sous la notion de procès de travail :

Le procès de travail, tel que nous l'avons exposé dans ses moments simples et abstraits, est une activité qui a pour fin la fabrication de valeurs d'usage, il est l'appropriation de l'élément naturel en fonction des besoins humains, il est la condition du métabolisme entre l'homme et la nature, la condition naturelle éternelle de la vie des hommes; il est donc indépendant de telle ou telle forme qu'elle revêt, mais au contraire également commun à toutes ses formes sociales (Marx 2006, 207).

En interprétant ce passage à la lumière des discussions du chapitre trois sur la production, il est possible de réfléchir toute activité humaine comme un travail visant à la satisfaction de besoins (valeurs d'usage), sans égards à la nature de ces besoins. C'est dans cette condition fondamentale que s'incarne le *pouvoir de transformation du réel*. Et c'est sur la base de cette définition que le pouvoir social prend son sens en tant que *pouvoir* sur la *production*. Le pouvoir social, au cœur de la conception matérialiste du mode d'exploitation, peut alors se définir comme le *contrôle de*

l'activité humaine d'autrui. Comme toute activité humaine est productive, l'organisation du pouvoir est toujours un *mode de production*. Et si la domination politique vise l'extraction d'un surplus, c'est que l'activité humaine des masses est incontrôlable structurellement si elle ne dégage globalement pas une production excédentaire à la somme du produit socialement nécessaire à sa propre reproduction. La création de ce surplus est toutefois possible sans qu'il y ait *exploitation*, et c'est là qu'une définition plus large du pouvoir que la simple *capacité d'extraction* est nécessaire. La fameuse société sans classe post-révolution pourrait produire un surplus, mais il prendrait alors la forme d'une progression du niveau de vie généralisé. Une société égalitaire pourrait donc collectivement *extraire* un surplus du travail des individus, mais ce surplus n'impliquerait pas nécessairement une relation d'exploitation puisque cette extraction serait au bénéfice de tous.

De plus, concevoir la domination politique comme un simple processus d'extraction du surplus pose un problème : qu'est-ce que ce *surplus*? Le surplus n'est pas qu'une simple accumulation de produits matériels. La classe dominante n'a pas seulement pour intérêt objectif d'adopter un mode de vie ostentatoire — autrement, elle limiterait sa course à l'enrichissement à ce qui est matériellement possible de consommer à titre individuel. Le surplus *extrait* représente avant tout une *quantité de travail contrôlable/contrôlée*. Sous le capitalisme, cette quantité prend la forme immédiate de sommes colossales d'argent à la disposition des capitalistes. La capacité de transformer ces sommes en objets est toutefois mystifiante de la relation sociale sous-jacente. L'immédiateté de la transaction argent-objet occulte sa puissance sociale. Ce qui se produit lors de l'achat, c'est la matérialisation immédiate d'une capacité de *contrôle du travail humain*. Or, cette capacité de contrôle ne se limite pas du tout à la fabrication d'objets pour le capitaliste. La *puissance* cumulée

sous forme de capital³³ peut permettre la réalisation de n'importe quel projet souhaité par le capitaliste.

C'est également en comprenant le pouvoir comme contrôle de l'activité humaine qu'il devient possible de réfléchir à des phénomènes comme l'objectification sexuelle des femmes sur le même plan que l'exploitation du travail salarié. L'idée d'*extraction d'un surplus* rend difficilement compte du processus à l'œuvre lorsque, au sein d'une société patriarcale, la sexualité des femmes est structurée pour être à la disposition des hommes. Voilà pourquoi l'idée de contrôle de l'activité (sexuelle) des femmes semble beaucoup plus appropriée. En concevant le *contrôle de l'activité humaine* comme phénomène plus fondamental que l'*extraction du surplus*, il devient possible de reformuler la compréhension matérialiste des différentes formes d'oppression sur la base de cette unité (le contrôle de l'activité humaine), puis d'expliquer comment ce contrôle s'opère selon des modalités distinctes. Ainsi, l'objet du pouvoir capitaliste est le contrôle de l'activité humaine, mais le moyen par lequel il y parvient est structuré par le marché capitaliste. L'activité humaine contrôlée y est cristallisée sous la forme de capital accumulé grâce à un procès d'extraction de la survaleur.

Une seconde avenue concerne la définition même du projet révolutionnaire. Nous avons vu que Wood redéfinissait le projet communiste comme *intrinsèquement* celui de la démocratie, prise dans son sens radical. Cette thèse, bien que cohérente avec les prémisses du marxisme politique, pourrait être davantage raffinée. En admettant la possibilité que plusieurs modes d'exploitation puissent coexister, il devient possible d'élargir les modalités du projet révolutionnaire dans une perspective de renversement de l'ensemble de ces exploitations. Le projet démocratique ne doit donc pas se limiter à la réappropriation collective des moyens de production privatisés sous

³³ Le livre *Capital as Power* (Nitzan et Bichler 2009) propose une thèse convergente à celle-ci. Le chemin qu'ils utilisent est toutefois fort différent et les auteurs restent dans un paradigme du capitalisme comme totalité.

le capitalisme, mais il doit également viser la destruction des institutions constitutives de l'exploitation des femmes (et d'autres groupes potentiellement exploités). De plus, en définissant le pouvoir comme *contrôle de l'activité humaine* et les structures d'exploitation comme *mode d'accumulation du pouvoir*, il devient possible de concevoir la démocratie comme une forme d'organisation sociale (qui reste d'ailleurs un mode de production) dont les structures visent la répartition égalitaire de la capacité de contrôle de l'activité humaine (du pouvoir). Les formes de résistances populaires se posent alors comme des tentatives de réappropriation collective du pouvoir.

BIBLIOGRAPHIE

- Althusser, Louis. 1973. *Pour Marx*. Paris : François Maspero.
- . 1976. *Essays in Self-Criticism*. Londres : NLB.
- . 2008. *Idéologie et appareils idéologiques d'État. (Notes pour une recherche)*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et_AIE/ideologie_et_AIE.html>. Consulté le 10 octobre 2013.
- Althusser, Louis et Étienne Balibar. 1973a. *Lire le Capital II*. Paris : François Maspero.
- . 1973b. *Lire le Capital I*. Paris : François Maspero.
- Anderson, Perry. 1980. *Arguments Within English Marxism*. Londres : NLB ; Verso.
- Bannerji, Himani. 2005. « Building from Marx : Reflexions on Class and Race ». *Social Justice*, vol. 4, no 32, p. 144-160.
- Bernstein, Eduard. 1899. « Evolutionary Socialism (Chapter 1) ». En ligne. <<http://www.marxists.org/reference/archive/bernstein/works/1899/evsoc/ch01.htm#b>>. Consulté le 28 octobre 2013.
- Bhattacharya, Tithi. 2013. « What is Social Reproduction Theory? ». *Socialist Worker*, 10 septembre 2013. En ligne. <<http://socialistworker.org/2013/09/10/what-is-social-reproduction-theory>>. Consulté le 5 janvier 2014.
- Blackledge, Paul. 2008. « British Marxist History ». Dans *Critical Companion to Contemporary Marxism*, sous la dir. de Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis, p. 333-352. Coll. « Historical materialism v. 16 ». Leiden ; Boston : Brill.
- Boukharine, Nicolaï. 2002. *La théorie du matérialisme historique : Manuel populaire de sociologie marxiste*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/classiques/Boukharine_N/boukharine.html>. Consulté le 15 octobre 2013.
- Brenner, Johanna. 2000. *Women and the Politics of Class*. New York : Monthly Review Press.
- Brenner, Robert. 1977. « The Origins of Capitalist Development: a Critique of Neo-Smithian Marxism ». *New Left Review*, no 104, p. 25-92.
- . 1985a. « Agrarian Class Structure and Economic Development ». Dans *The Brenner Debate: Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-industrial Europe*, sous la dir. de T. H. Aston et C. H. E. Philpin, p. 10-63. Cambridge : Cambridge University Press.
- . 1985b. « The Agrarian Roots of European Capitalism ». Dans *The Brenner Debate: Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe*, sous la dir. de T. H. Aston et C. H. E. Philpin, p. 213-327. Cambridge : Cambridge University Press.
- . 2006. *The Economics of Global Turbulence: the Advanced Capitalist Economies from Long Boom to Long Downturn, 1945-2005*. Londres : Verso.

- Brousse, Cécile. 2000. « La répartition du travail domestique entre hommes et femmes ». Dans *Rapports de genre et questions de population*, sous la dir. de Michel Bozon et Thérèse Locoh, vol. 1, p. 89-106. Paris : Institut national d'études démographiques.
- Cohen, Gerald Allan. 2000. *Karl Marx's Theory of History: A Defence*. Oxford : Oxford University Press.
- Cusset, François. 2005. *French theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*. Paris : La Découverte.
- Dalla Costa, Mariarosa, et Selma James (dir.). 1975. *The Power of Women and the Subversion of the Community*. 3e ed. Bristol : Falling Wall Press Ltd.
- Delphy, Christine. 1998. *L'ennemi principal : 1. Économie, politique du patriarcat*. Paris : Syllepse.
- . 2000. « Patriarcat (théories du) ». Dans *Dictionnaire critique du féminisme*, sous la dir. de Helena Sumiko Hirata, p. 141-146. 1re éd. Coll. « Politique d'aujourd'hui ». Paris : Presses universitaires de France.
- . 2003a. « Par où attaquer le "partage inégal" du "travail ménager" ? ». *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 22, no 3, p. 47-71.
- . 2003b. « Pour une théorie générale de l'exploitation. En finir avec la théorie de la plus-value ». *Mouvements*, no 26, p. 69-78.
- . 2004. « Pour une théorie générale de l'exploitation. Deuxième partie : repartir du bon pied ». *Mouvements*, no 31, p. 97-106.
- . 2009. *L'ennemi principal : 2. Penser le genre*. Vol. 2. 2 vol. Paris : Syllepses.
- Dufour, Frédérick Guillaume. 2007. « Social-property regimes and the uneven and combined development of nationalist practices ». *European Journal of International Relations*, vol. 13, no 4, p. 583-604.
- Dworkin, Andrea. 1989. *Pornography: Men Possessing Women*. New York : Plume.
- Elliott, Gregory. 1998. *Perry Anderson: the Merciless Laboratory of History*. Coll. « Cultural politics v. 15 ». Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Falquet, Jules. 2009. « La règle du jeu. Repenser la co-formation des rapports sociaux de sexe, de classe et de "race" dans la mondialisation néolibérale ». Dans *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, sous la dir. de Elsa Dorlin. 1re éd. Coll. « Actuel Marx confrontation ». Paris : Presses universitaires de France.
- Federici, Silvia. 2004. *Caliban and the Witch*. New York : Autonomedia.
- . 2012. *Revolution at Point Zero: Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*. Oakland : PM Press.
- Ferguson, Ann. 1991. *Sexual Democracy: Women, Oppression, and Revolution*. Coll. « Feminist theory and politics ». Boulder : Westview Press.
- . 2002. « On Conceiving Motherhood and Sexuality : A Feminist-Materialist Approach ». Dans *The Socialist Feminist Project: A Contemporary Reader in*

- Theory and Politics*, sous la dir. de Nancy Holmstrom, p. 128-136. New York : Monthly Review Press.
- Ferguson, Susan et David McNally. 2013. « Capital, Labour-Power, and Gender-Relations : Introduction to the Historical Materialism Edition of Marxism and the Oppression of Women ». Dans *Marxism and the Oppression of Women: Toward a Unitary Theory*, par Lise Vogel, p. XVII-XL. Chicago : Haymarket Books.
- Fortier, Francis et Louis-Philippe Lavallée. 2013. « Robert Brenner ». Dans *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines. De Perry Anderson à David McNally*, sous la dir. de Jonathan Martineau, p. 237-262. Montréal : Lux.
- Galerand, Elsa. 2007. « Les rapports sociaux de sexe et leur (dé) matérialisation : retour sur le corpus revendicatif de la marche mondiale des femmes de 2000. » Montréal : Université du Québec à Montréal.
- Guillaumin, Guillaumin. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes ». *Questions Féministes*, no 2, p. 5-30.
- Harman, Chris. 1998. « Base and Superstructure ». Dans *Marxism and History*, p. 7-54. Bookmarks. London. En ligne. <<http://www.marxists.org/archive/harman/1986/xx/base-super.html>>. Consulté le 28 octobre 2013.
- Hartmann, Heidi I. 1979. « The Unhappy Marriage of Marxism and Feminism: Towards a more Progressive Union ». *Capital & Class*, vol. 3, no 1, p. 1-33.
- Hartsock, Nancy. 1983a. « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism ». Dans *Discovering Reality: Feminist Perspectives on Epistemology, Metaphysics, Methodology, and Philosophy of Science*, sous la dir. de Sandra G. Harding et Merrill B. Hintikka, p. 283-310. Coll. « Synthese library ». Boston : Kluwer Boston.
- Hartsock, Nancy C. M. 1983b. *Money, Sex, and Power: Toward a Feminist Historical Materialism*. Coll. « Longman series in feminist theory ». New York : Longman.
- Hennessy, Rosemary. 2002. « Reclaiming Marxist Feminism for a Need-Based Sexual Politics ». Dans *The Socialist Feminist Project: A Contemporary Reader in Theory and Politics*, sous la dir. de Nancy Holmstrom, p. 83-89. New York : Monthly Review Press.
- Hobsbawm, Eric John. 2009. *Marx et l'histoire*. Paris : Hachette littératures.
- Jay, Martin. 1984. *Marxism and Totality: The Adventures of a Concept from Lukács to Habermas*. Berkeley : University of California Press.
- Kergoat, Danièle. 2009. « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux ». Dans *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, sous la dir. de Elsa Dorlin, p. 111-125. 1re éd. Coll. « Actuel Marx confrontation ». Paris : Presses universitaires de France.
- Kolakowski, Leszek. 2008. *Main Currents of Marxism: The Founders, the Golden Age, the Breakdown*. New York : W.W. Norton.

- Laclau, Ernesto et Chantal Mouffe. 2001. *Hegemony and Socialist Strategy: Towards a Radical Democratic Politics*. 2nd ed. Londres : Verso.
- Lénine. 1914. « Karl Marx (La doctrine de Marx) ». En ligne. <<http://www.marxists.org/francais/lenin/works/1914/karlmarx/km02.htm>>. Consulté le 28 octobre 2013.
- Lukács, Georg. 2003. *Histoire et conscience de classe : Essai de dialectique marxiste*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy/lukacs_gyorgy.html>. Consulté le 15 octobre 2013.
- MacKinnon, Catharine A. 1987. *Feminism Unmodified: Discourses on Life and Law*. Cambridge : Harvard University Press.
- . 1989. *Toward a Feminist Theory of the State*. Cambridge : Harvard University Press.
- Martineau, Jonathan et Frédérick Guillaume Dufour. 2013. « Perry Anderson ». Dans *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines. De Perry Anderson à David McNally*, sous la dir. de Jonathan Martineau, p. 35-68. Montréal : Lux.
- Marx, Karl. 1867. « H. Travail productif et improductif ». Dans *Un chapitre inédit du Capital*. marxists.org. En ligne. <<https://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-inedit/kmcapI-6-2H.htm>>. Consulté le 15 octobre 2013.
- . 1972. *Contribution à la critique de l'économie politique*. Paris : Éditions sociales.
- . 1973. *Grundrisse. Foundations of the Critique of Political Economy*. New York : Vintage Books.
- . 2006. *Le Capital : critique de l'économie politique. Livre 1*. Paris : Presses universitaires de France.
- Marx, Karl et Friedrich Engels. 1952. *L'idéologie Allemande : Première partie Feuerbach*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. En ligne. <http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_Marx/ideologie_allemande/Ideologie_allemande.pdf>. Consulté le 15 octobre 2013.
- . 1968. *L'idéologie Allemande*. Paris : Éditions sociales.
- Mehring, Franz. 1893. *On Historical Materialism*. Marxists.org. En ligne. <<http://www.marxists.org/archive/mehring/1893/histmat/>>. Consulté le 15 octobre 2013.
- Mészáros, István. 2010. *Social Structure and Forms of Consciousness : 2. The Dialectic of Structure and History*. Vol. 2. 2 vol. Coll. « Social determination of method ». New York : Monthly Review Press.
- Morton, Peggy. 2007. « A Woman's Work Is Never Done ». Dans *From feminism to liberation*, sous la dir. de Edith Hoshino Altbach, p. 244-263. New Brunswick : Transaction.
- Mulhern, Francis. 1984. « Towards 2000, or News From You-Know-Where ». *New Left Review*, no 148, p. 5-30.

- Murray, Mary. 1995. *The Law of the Father?: Patriarchy in the Transition from Feudalism to Capitalism*. London ; New York : Routledge.
- Nabli, Fella et Layla Ricroch. 2012a. « Données détaillées de l'enquête Emploi du temps 2009-2010 ». Institut national de la statistique et des études économiques. En ligne. <<http://www.insee.fr/fr/publications-et-services/irweb.asp?id=edt2010>>. Consulté le 26 mai 2014.
- . 2012b. « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet ». Institut national de la statistique et des études économiques. En ligne. <http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1377>. Consulté le 26 mai 2014.
- Nitzan, Jonathan et Shimshon Bichler. 2009. *Capital as Power : A Study of Order and Creorder*. Coll. « RIPE series in global political economy ». New York : Routledge.
- Plekhanov, Georges. 1946. *La conception matérialiste de l'histoire*. Paris : Editions de la Liberté. En ligne. <http://www.marxists.org/francais/plekhanov/works/1904/00/plekhanov_1904_0000.htm>. Consulté le 15 octobre 2013.
- Post, Charles. 2012. *The American Road to Capitalism: Studies in Class-structure, Economic Development, and Political Conflict, 1620-1877*. Chicago, Ill. : Haymarket Books.
- Poulantzas, Nicos Ar. 1975. *Classes in Contemporary Capitalism*. London : NLB.
- Scott, Joan Wallach. 1999. « Women in The Making of the English Working Class ». Dans *Gender and the Politics of History*, p. 67-90. New York : Columbia University Press.
- Smith, Paul. 1978. « Domestic Labour and Marx's Theory of Value ». Dans *Feminism and Materialism: Women and Modes of Production*, sous la dir. de AnnMarie Wolpe et Annette Kuhn, p. 198-219. London : Routledge.
- Staline, Joseph. 1946. *Les Questions du Léninisme*. Vol. 2. 3 vol. Paris : Éditions sociales.
- Stedman Jones, Gareth. 1983. *Languages of Class: Studies in English Working Class History, 1832-1982*. Cambridge ; New York : Cambridge University Press.
- Tabet, Paola. 2004. *La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économico-sexuel*. Paris : Harmattan.
- Teschke, Benno. 2003. *The Myth of 1648: Class, Geopolitics and the Making of Modern International Relations*. London : Verso.
- Thomas, Peter D. 2010. *The Gramscian Moment: Philosophy, Hegemony and Marxism*. Chicago, Ill. : Haymarket.
- Thompson, Edward Palmer. 1957. « Socialist Humanism ». *The New Reasoner*, vol. 1, no 1, p. 105-143.
- . 1964. *The Making of the English Working Class*. New York : Pantheon Books.

- . 1978. « Eighteenth-Century English Society: Class Struggle without Class? ». *Social History*, vol. 3, no 2, p. 133-165.
- . 1995. *The Poverty of Theory, or An Orrery of Errors*. New ed. London : Merlin Press.
- Tosel, André. 2008a. « Lukács and the Budapest School ». Dans *Critical Companion to Contemporary Marxism*, sous la dir. de Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis, p. 163-174. Coll. « Historical materialism v. 16 ». Boston : Brill.
- . 2008b. « The Development of Marxism: From the End of Marxism-Leninism to a Thousand Marxisms – France-Italy, 1975-2005 ». Dans *Critical Companion to Contemporary Marxism*, sous la dir. de Jacques Bidet et Eustache Kouvélakis, p. 39-78. Coll. « Historical materialism v. 16 ». Leiden ; Boston : Brill.
- Vattimo, Gianni. 2002. *Encyclopédie de la philosophie*. Paris : Le Livre de poche.
- Vogel, Lise. 2013. *Marxism and the Oppression of Women: Toward a Unitary Theory*. Coll. « Historical materialism book series ». Chicago : Haymarket Books.
- Williams, Raymond. 1973. « Base and Superstructure in Marxist Cultural Theory ». *New Left Review*, vol. 1, no 82, p. 3-16.
- . 1977. *Marxism and Literature*. Coll. « Marxist introductions ». Oxford : Oxford University Press.
- Wood, Ellen Meiksins. 1981. « The Separation of the Economic and the Political in Capitalism ». *New Left Review*, vol. 1, no 127, p. 66-95.
- . 1995. *Democracy against Capitalism: Renewing Historical Materialism*. Cambridge : Cambridge University Press.
- . 1998. *The Retreat from Class: A New « True » Socialism*. London; New York : Verso.
- . 2002. *The Origin of Capitalism: A Longer View*. London : Verso.
- . 2011. « Le Marxisme politique et ses débats ». *Actuel Marx*, vol. 50, no 2, p. 98-118.
- . 2013. *The Ellen Meiksins Wood Reader*. Haymarket Books.
- Wunder, Heide. 1985. « Peasant Organization and Class Conflict in Eastern and Western Germany ». Dans *The Brenner Debate: Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-industrial Europe*, sous la dir. de T. H. Aston et C. H. E. Philpin, p. 91-106. Cambridge : Cambridge University Press.
- Young, Iris Marion. 1997. « Socialist Feminism and the Limits of Dual Systems Theory ». Dans *Materialist Feminism : A Reader in Class, Difference, and Women's Lives*, sous la dir. de Chrys Ingraham et Rosemary Hennessy, p. 95-105. New York : Routledge.